

ACTES

du Colloque International

Sous l'Egide du Président de la République Hellénique

Athènes, le 29 novembre 2006

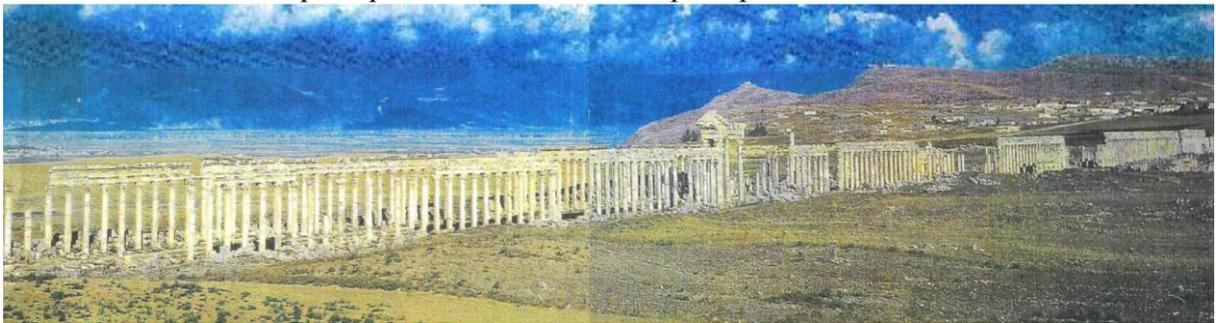
L'Hellénisme en Orient

à la lumière des fouilles archéologiques

La diffusion de la civilisation grecque en Asie par Alexandre et ses successeurs macédoniens, pendant la période hellénistique.

Les villes et les royaumes grecs, l'oecuménisme de la langue grecque. L'influence sur les arts et civilisations locales. L'art gréco-bouddhique du Gandhara.

Les principaux sites en fouille. Les principales découvertes.



Participent des archéologues français et étrangers, spécialistes de l'Orient hellénistique.

Rédaction des Actes

Dr Potitsa Grigorakou

avec la collaboration du Dr Apostolos Bousdroukis, de l'Université de Ioannina,
de Mme Christine Chrysoshoou et Mme Ellada Papaïoannou

Décembre 2007

Ed. 'PALMYRA'

ACTES DU COLLOQUE

TABLE DES MATIERES	page
Scientifiques participants au Colloque, Comité d'Organisation, \Comité d'Honneur, Administrations ayant soutenu le Colloque et remerciements	5-6
Programme du Colloque, intervenants et titres de leur sujet, officiels ayant participé à l'ouverture des travaux	7
Photos du Colloque	8
Lettre du Président de la République hellénique	9
Lettre du CEREDAF (Centre d'Etudes et de Recherches sur l'Afghanistan)	10
Préface du Prof. Emm. Mikroyannakis, Président du Comité d'Organisation	11
Courte présentation du sujet	12
Introduction par P. Grigorakou et A. Bousdroukis	13
<u>Cérémonie d'ouverture – Allocutions des officiels</u>	15
Introduction et salutations par le Dr P. Grigorakou	
Ouverture du Colloque par le Vice-Président de l'Assemblée Nationale, M. Georges Sourlas et le Vice-Ministre des Affaires Etrangères, M. Yannis Valinakis	
Allo' cution de l'ancien Ministre de la Culture et député au Parlement grec, M. Petros Tatoulis	
Allocution de l'ancien Ministre de la Macédoine, M. Nikolas Martis	
Allocution du Président de l'Académie d'Athènes et ancien Ministre, Prof. Constantin Stefanis	
Salutations au nom du Ministre de la Culture, par Mme Vivi Vassilopoulou, Directrice Générale du Patrimoine Archéologique et Culturel, du Ministère de la Culture	
Salutations au nom du Ministre de l'Education Nationale, par Mme Ismini Kriari, Secrétaire Déléguée aux Affaires Interculturelles	
Salutations de la Présidente du CEREDAF Mme Véra Marigo	
<u>Interventions</u>	
1. Pr Pierre Leriche "L'Hellénisme en Asie, \de la Méditerranée à l'Asie Centrale"	24
2. Pr Edward Rtveladze "L'Hellénisme en Asie Centrale. L'Ouzbékistan"	34
3. Apostolos Bousdroukis "Les villes des Diadoques au Proche et Moyen Orient"	37
4. Pr Mostafa El-Abadi "Alexandrian Hellenism"	41
5. Pr Michel Kordossis, "La présence grecque en Inde"	47
6. Pr Osmund Boppearachchi "Les royaumes grecs en Bactriane et en Inde"	51
7. Pr Paul Bernard "Les Grecs en Bactriane: de Bactres à Aï Khanoum"	59
8. Dr. Victor Sariannidi «Le Trésor en or de Tilia Tépé, l'influence grecque dans l'art Kouchan»	75
9. Pr. Zemaryalai Tarzi "L'Art gréco-bouddhique du Gandhara"	80
10. Dr. P. Grigorakou 'Synthèse générale, le Monde hellénistique en Orient'	86
11. <u>Proposition officielle, résultante du Colloque,</u>	93
adressée aux Recteurs des Universités d'Athènes et de Thessalonique ainsi qu'aux Ministres de l'Education Nationale et de la Culture, pour la création en Grèce d'une chaire d'enseignement universitaire de l'Hellénisme en Orient pour une Exposition en Grèce des principales découvertes hellénistiques, tels les trésors de Kaboul (les statues et objets d'Aï Khanoum, les offrandes funéraires de Tilia Tépé et certaines des statues gréco-bouddhiques du Musée Guimet).	

Photos

page 74 (pages I–XXXII) et page 95 (pages XXXIII–XLVII)

Cérémonie de clôture

- Remerciements et salutations. 96
- Distribution de plaquettes honorifiques aux Professeurs étrangers, de la part du Ministre de la Culture M. Voulgarakis. (Une première distribution de plaquettes honorifiques aux invités étrangers avait été faite au Parlement par le Vice-Président M. G. Sourlas et une autre lors de l'inauguration du Colloque par le Vice-Ministre des Affaires Etrangères M. Valinaki).
- Distribution de diplômes honorifiques aux Professeurs étrangers par l'Association Européenne des Enseignants.
- Décoration des Professeurs étrangers pour leur œuvre en faveur de l'histoire et de la civilisation grecque.

Bibliographie

98 - 106

ANNEXES-Publications et commentaires sur le Colloque et les Actes

107 - 129

Sous l'Egide du Président de la République hellénique

JOURNÉE CONSACRÉE A

L'HELLENISME EN ORIENT

Le 29 Novembre 2006, de 9 h à 19 h
Auditorium de l'Institut Français d'Athènes, Sina 31, Entrée libre



Avec le soutien
des Ministères grecs des Affaires Etrangères, de la Culture, de
l'Education Nationale, de l'Ambassade de France en Grèce, de
l'Institut Français, de l'Ecole Française d'Athènes et la
collaboration scientifique du Dpt. d'Archéologie
"Hellénisme et Civilisations d'Orient", CNRS – ENS Paris.

Participation prévue des plus grands spécialistes de l'Orient hellénistique

- Paul BERNARD, Membre de l'Académie Française des Inscriptions et Belles-lettres, Directeur des fouilles françaises d'Aï Khanoum (Afghanistan),
 - Edward RTVELATZE, Membre de l'Académie des Sciences d'Ouzbékistan, Directeur des fouilles du site hellénistique et kouchan de Kampyr Tépa (Ouzbékistan),
 - Zemaryalaï TARZI, Professeur à l'Université de Strasbourg 2, spécialiste de l'art gréco-bouddhique, Directeur des fouilles françaises à Bamiyan,
 - Pierre LERICHE, Directeur de Recherche au CNRS, Directeur français des Missions de Doura-Europos (Syrie) et de la Bactriane du Nord (Ouzbékistan),
- Osmund BOPEARACHCHI, Directeur de Recherche au CNRS, Professeur à la Sorbonne, spécialiste des monnaies et objets hellénistiques découverts en Asie,
 - Shakir PIDAEV, Directeur de l'Institut d'Archéologie de l'Académie des Sciences de l'Ouzbékistan; Directeur ouzbek de la fouille de Bactriane nord (Termez),
 - Mostafa EL-ABBADI, Professeur à l'Université d'Alexandrie, spécialiste de l'Alexandrie hellénistique et de la Civilisation hellénistique au Proche Orient,
 - Victor SARIANNIDI, Directeur de Recherche à l'Institut d'Archéologie de Moscou, ancien Directeur de la Mission Archéologique soviétique en Afghanistan à Tilia Tépé, □ Michel KORDOSSIS, Professeur, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Ioannina, □ Dr Apostolos BOUSDROUKIS, de l'Université de Ioannina.

*

□ Synthèse Dr Potitsa GRIGORAKOU

Comité d'Organisation :

Président: Prof.Em.Mikroyannakis, ancien Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université d'Athènes,
Vice-Président: L. Koghétsof, Professeur et ancien Recteur de l'Université de Thrace,
Secrétaire général : Dr P. Grigorakou, de l'Université Libre d'Athènes

Comité d'Honneur :

Académiciens: Professeurs Grigoris Skalkéas, Antoine Kounadis, Evanghélou Moutsopoulos,
Anciens Ministres: M. Nikolaos Martis et M. Stélios Papatémélis,
M. Apostolos Botsos, Président honoraire de la Cour des Comptes, M.
Georges Papazoglou, ancien Préfet d'Athènes,
Prof. Georges Charamis de l'Université de Macédoine

Initiative et organisation :

Dr Potitsa Grigorakou, Chercheur en Histoire de l'Hellénisme en Orient

Nous remercions

S. E. M. Karolos Papoulias, Président de la République hellénique, pour son Eguide,

les éminents professeurs étrangers qui ont participé au colloque,
Prof. Paul Bernard, Pierre Leriche, Osmund Boppearachchi, Zetaryalai Tarzi,
Mostafa El-Abbadi, Victor Sariannidi,

et les membres du Comité d'honneur et du Comité d'Organisation.

Nous remercions

Madame Marietta Yannakou, Ministre de l' Education Nationale, Monsieur
Théodoros Kassimis, Vice-Ministre des Affaires Etrangères, l'Académie
d'Athènes

pour leur soutien ou contribution financière,
Monsieur Dominique Mülliez, Directeur de l'EFA, et
Monsieur Alain Fohr, Directeur de l'IFA, pour leur
hospitalité,

S.E. Monsieur Bruno Delaye, Ambassadeur de France, pour son soutien au projet et le dîner
offert à l'Ambassade de France,

l'Amiral Chinofotis, Chef des Armées, pour le dîner officiel offert au Club des Officiers.

Madame Véra Marigo, Présidente du CEREDAF, pour sa collaboration et les textes concédés.

Les Organismes et personnes qui ont discerné des distinctions aux scientifiques étrangers :
Le Ministère de la Culture, le Ministère des Affaires Etrangères, l'Ordre de St Constantin le Grand, l'Association
Européenne des Enseignants, l'Association "Alexandre, fils de Philippe", l'Association des femmes de
Thessalonique, l'Association Culturelle PALMYRE.

Nous remercions les personnes qui ont aidé aux diverses tâches d'accueil au Colloque,
Mmes Christine Chrysochoou, Françoise Fontaine, Eleni Papazoglou, Ellada Papaïoannou,
Stella Kosmadaki, Léna Manolaki, Kaiti Dakoula,
Valéntini Diamantopoulou, Anastasia Stamatopoulou, Evanghélia Tsihlaki, et aussi
Marie Christine Rappas et Nikoleta Tasiopoulou.

Les personnes qui ont aidé à la rédaction des Actes
le Dr Apostolos Bousdroukis et Mmes Christine Chrysochoou et Ellada Papaioannou.

Initiative, organisation, secrétariat et contribution aux dépenses du
Colloque et de la publication des Actes,
Potitsa Grigorakou

Sous l'Egide du Président de la République Hellénique

JOURNEE CONSACREE A

L'HELLENISME EN ORIENT



Le 29 Novembre 2006, de 9 h à 19 h
Auditorium de l'Institut Français d'Athènes, Sina 31, Entrée libre
Avec le soutien
des Ministères grecs des Affaires Etrangères, de la Culture, de l'Education,
de l'Ambassade de France en Grèce,
de l'Institut Français d'Athènes, de l'Ecole Française d'Athènes et la
collaboration scientifique du Dpt du CNRS – ENS Paris
"Archéologie-Hellénisme et Civilisations d'Orient"

Cette journée se propose de présenter au large public les fouilles archéologiques françaises et étrangères en Asie, de la Syrie à l'Afghanistan et l'Ouzbékistan, ainsi que les importantes découvertes qui y ont été effectuées. Elles confirment la diffusion de la civilisation grecque en Asie par Alexandre le Grand et ses successeurs durant l'époque hellénistique, notamment par le biais de la fondation de nombreuses cités, mais aussi l'influence exercée sur les cultures et les arts locaux, comme le prouve l'art du Gandhara appelé gréco-bouddhique.

Ainsi se dessine l'image d'un Orient hellénisé dans certaines régions où les différentes cultures se sont influencées mutuellement et ont coexisté en s'enrichissant l'une l'autre.

La France, pionnière dans ce domaine de la recherche archéologique, fut suivie par d'autres pays qui complètent aujourd'hui ces découvertes. Elles sont présentées ici par les plus grands spécialistes, Professeurs, Académiciens, Directeurs de fouilles, français, russes, ouzbeks, afghans, égyptiens et grecs. Traduction simultanée.

Programme :

9h - 9h45 Cérémonie d'ouverture en présence d'officiels grecs et français: le Vice-Président du Parlement M. Georges Sourlas, le Vice-Ministre des Affaires Etrangères M. Yannis Valinakis, le Président de l'Académie d'Athènes Prof. C. Stéfanis, l'ancien Président de la République M. Sartzetakis, l'ancien Ministre de la Culture M. P. Tatoulis, l'ancien Ministre de la Macédoine, M. Martis et M. Papatémélis, le Consul général de France, M. Didier Maze, le Directeur de l'Institut Français d'Athènes, M. Alain Fohr, et de bien d'autres.

1ère partie. Président : Pr Paul Bernard, membre de l'Académie Française des Inscriptions et Belles Lettres

Pr Pierre Leriche, Directeur de Recherche au CNRS, Directeur français des Missions de Doura Europos (Syrie) et de Termez (Ouzbékistan) "L'hellénisme en Asie, de la Méditerranée à l'Asie Centrale" de

Dr Apostolos Bousdroukis, Université de Ioannina "Les cités des Séleucides au Proche et Moyen Orient"

Pr Mostafa El-Abbadi, Université d'Alexandrie "L'Alexandrie hellénistique"

Pr Michel Kordossis, de l'Université de Ioannina, "La présence hellénistique en Inde"

Osmund Boppearachchi, Directeur de Recherche au CNRS, Professeur à la Sorbonne "Les royaumes grecs en Bactriane et en Inde"

13h 30-15h Interruption.

2^{ème} partie Président : Pr Paul Bernard, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres

Pr Paul Bernard, Académicien, ancien Directeur des fouilles françaises d'Aï Khanoum "Les Grecs en Bactriane : de Bactres à Aï Khanoum"

Dr. Victor Sariannidi, Directeur de Recherche à l'Institut d'Archéologie de Moscou, ancien Directeur de la Mission archéologique soviétique en Afghanistan "Le trésor en or de Tilia Tepé, l'influence grecque dans l'art kouchan"

Pr Zmaryalaï Tarzi, de l'Université de Strasbourg 2, Directeur des fouilles françaises à Bamyane. "L'Art gréco-bouddhique du Gandhara"

Dr P. Grigorakou, Historienne de l'Hellénisme en Orient: Synthèse Générale: "L'Hellénisme en Orient et son influence sur les civilisations et arts locaux"

18h30 Cérémonie de clôture par des personnalités officielles.

Photos du Colloque

Quelques uns des participants, lors de la Réception au Parlement Grec, donnée en leur honneur par le Vice-Président M. G. Sourlas qui leur a offert de plaquettes honorifiques.



Pr Tarzi, Mme V. Marigo, P. Grigorakou, M. G. Sourlas, Pr El Abbadi, Pr Leriche, Pr Bopearachchi, Dr Sariannidi



Une photo de la salle remplie d'un public grec très attentif.

Lettre de S.E. M. Karolos Papoulias, Président de la République adressée au
Président du Comité d'organisation du colloque.

Monsieur le Président,

J'ai reçu votre lettre me demandant de mettre le colloque sur l'Hellénisme en Asie
sous mon égide. J'accepte volontiers considérant qu'ainsi je joins mes efforts à ceux
de vous tous, qui servez un but noble tel que la diffusion dans le monde de la
connaissance, de la richesse et de la beauté de la civilisation de la Grèce antique.

Avec mes salutations amicales

Karolos Papoulias

Αθήνα 10 Οκτωβρίου 2006

Κύριε Πρόεδρε

Έλαβα την επιστολή σας, με την οποία μου ζητάτε να θέσω υπό την αιγίδα μου το Αρχαιολογικό Συνέδριο «Ο Ελληνιστικός Πολιτισμός στην Ασία» που διοργανώνεται στην Αθήνα τον προσεχή Νοέμβριο και σας ευχαριστώ πολύ.

Δέχομαι ευχαρίστως, θεωρώντας ότι έτσι, ενώνω και εγώ τις δυνάμεις μου με όλους εσάς που υπηρετείτε άοκνα, έναν τόσο υψηλό σκοπό, όπως είναι η διάδοση της ιστορικής γνώσης και η μεταλαμπάδευση του πλούτου και του κάλλους του Αρχαίου Ελληνικού Πολιτισμού σε όλο τον κόσμο.

Με φιλίας και σεβασμού
Καρόλος Παπούλιας
ΚΑΡΟΛΟΣ ΠΑΠΟΥΛΙΑΣ

Κύριο Εμμανουήλ Μικρογιαννάκη
Πρόεδρο Οργανωτικής Επιτροπής Ημερίδας
για τον Ελληνιστικό Πολιτισμό στην Ασία.
Ριζάρη 15
116.34 Αθήνα



Centre d'Etudes et de Recherches Documentaires sur l'Afghanistan
Association Loi 1901

16, passage de la Main d'or - 75011 PARIS
Tel : 01 43 57 07 44
ceredaf@club-internet.fr

Paris, septembre 2006

Dans l'antiquité, la vision que le monde occidental avait de l'Orient ainsi que les relations qu'il entretenait avec lui furent totalement bouleversées après l'expédition en Asie d'Alexandre le Grand au IV^e siècle av. J.-C. et l'installation des royaumes grecs en Asie dans les siècles qui ont suivi la disparition du roi macédonien.

La Grèce moderne a mis du temps pour se remettre de la longue occupation ottomane et des guerres qui ont succédé à sa libération. Au cours des dernières décennies les progrès qu'elle a connus dans tous les domaines furent considérables. Aujourd'hui la Grèce dispose d'un potentiel scientifique comparable à celui des autres pays de l'Europe. Son appartenance à la communauté européenne lui permet de participer à diverses manifestations scientifiques au niveau international.

Néanmoins, et d'une façon paradoxale, la Grèce moderne n'a pas montré l'intérêt que l'on pouvait attendre dans le domaine concernant son passé en Orient. Pas de cours à l'université, pas d'ouvrages publiés, pas de manifestations scientifiques ou culturelles se rapportant à cette question. C'est pourquoi l'initiative de P. Grigorakou-Parnassos doit être accueillie avec beaucoup d'enthousiasme et doit donner suite à d'autres événements comparables.

Faire connaître en Grèce l'ampleur et l'impact de la présence grecque en Orient, chercher les traces de l'hellénisme dans ces territoires proches ou éloignés de la Méditerranée, rendre hommage à ceux qui ont contribué à la découverte de ces vestiges et ont apporté des éléments pour mieux connaître la civilisation des Hellènes et leur présence en Orient est plus qu'une nécessité aujourd'hui, c'est une obligation et un devoir pour nous tous.

Véra MARIGO
Présidente

PREFACE

Le plus grand bouleversement dans l'histoire culturelle de l'Humanité a été fait par la pénétration de la civilisation grecque en Asie au temps d' Alexandre le Grand. La jonction entre l'Asie et l'Europe comporte des mariages raisonnables, comme pour une relation familiale interne, sur le plan social.

Alexandre et ses Diadoques, Ptolémées, Séleucides, Attalides, etc... ont opéré dans un monde dont les peuples, entre la Méditerranée et l'Inde, appartiennent aujourd'hui à des nations différentes dont le passé comporte des restes de la culture grecque (valorisés différemment par chacune d'elles), que la recherche archéologique obstinée de certains grands spécialistes met au jour et que l'Ecole Française d'Athènes présente aujourd'hui.

Parfois ces éléments sont représentés et deviennent même des symboles de ces pays, comme la monnaie d'Afghanistan sur laquelle figure l'inscription grecque: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ alors que des chefs d'oeuvre de l'art hellénistique ornent les vitrines des musées du monde.

Notre Colloque, non seulement, enrichit notre savoir archéologique, mais envoie aussi un message : il est nécessaire de sauver les vestiges de l'Hellénisme en Asie.

Que quelques responsables agissent énergiquement et ne perdent pas de temps !

Emmanuel Mikroyannakis
Professeur d'Histoire ancienne

L'HELLENISME EN ORIENT

à la lumière des fouilles archéologiques

Le Monde grec en Asie à l'Époque Hellénistique

Cette journée se propose de présenter au large public grec les fouilles archéologiques en Asie, de la Syrie à l'Afghanistan et à l'Ouzbékistan, ainsi que les découvertes importantes qui y ont été effectuées.

Elles concernent l'expansion et l'influence de la civilisation grecque en Asie à l'époque d'Alexandre le Grand et de ses successeurs.

Cette période, étudiée en permanence depuis le XIX^e siècle, est appelée par les premiers scientifiques spécialistes du sujet, l'Allemand J. Droysen et les Français A. Foucher et D. Schlumberger, «Époque Hellénistique» ou «Hellénisme en Orient».

Elle est notamment caractérisée par :

- la diffusion de la civilisation grecque en Orient et en Asie, par le biais de nombreuses cités grecques qui y sont alors fondées,
- l'oecuménisme de la langue grecque qui en découle,
- l'influence de la civilisation grecque dans les arts locaux durant plusieurs siècles, après le départ des Grecs, comme le montre l'art du Gandhara, appelé «gréco-bouddhique» par les spécialistes français.

L'archéologie atteste également pour cette période, l'influence réciproque et le mariage des deux cultures, de l'Occident et de l'Orient, qui coexistent et s'enrichissent mutuellement.

L'importance des fouilles françaises et leurs conclusions pour la Civilisation Hellénistique sont confirmées par celles conduites par d'autres scientifiques, de différents pays, en Ouzbékistan et à Alexandrie entre autres.

Il apparaît important de faire connaître en Grèce les résultats de toutes ces fouilles effectuées en Asie, non seulement pour les œuvres d'art qu'elles mettent au jour, mais aussi pour leur apport à l'histoire grecque.

L'archéologie, grâce à ses découvertes, présente une image renouvelée du passé culturel de la Grèce.

Les Missions Archéologiques françaises en Asie mettent une fois de plus en valeur une page de l'histoire de la Grèce.

INTRODUCTION

L'Hellénisme en Orient pendant l'époque hellénistique

L'hellénisme en Asie remonte à Alexandre et ses Diadoques. C'est l'époque hellénistique, appelée ainsi pour être distinguée de l'Époque Classique. Il concerne la période post-Alexandrine, du 3^e au 1^{er} s. av. J.C.

La création par Alexandre et les Macédoniens d'un état immense en Orient, qui s'étendait de la Méditerranée jusqu'aux Indes, serait restée dans l'histoire seulement comme une réussite militaire si elle n'avait pas été suivie de la diffusion de la civilisation grecque en Asie, un fait qui a modifié, pour de longs siècles, l'identité culturelle des peuples qui habitaient dans ces régions.

La diffusion de la culture grecque a été le résultat de la fondation de nombreuses cités grecques et de l'installation massive de Grecs dans les états qui furent créés en Orient. Ces colons grecs ont habité les nouvelles villes, créées soit par Alexandre lui-même, lesquelles portent son nom, soit par les Diadoques qui leur ont donné le nom des membres de leur famille: Séleucie, Antioche, Laodicée, Apamée...ou bien celui de villes grecques et macédoniennes: Béroia, Dion, Pella, Edessa, Chalcis etc.

Placées à des endroits stratégiques, souvent sur des axes importants, elles ont contribué au développement du commerce, de la Méditerranée à l'Asie Centrale et l'Afrique du Nord. Cela facilita l'échange généralisé des biens mais aussi des idées. Des hommes d'origines diverses et de cultures différentes ont ainsi été mis en contact.

Ces villes sont en même temps devenues des noyaux de civilisation et de mode de vie grecques attirant une grande partie des populations locales qui essayèrent de s'en approprier ou de les imiter. Dans les textes des spécialistes, contenus dans cette publication, apparaîtra la forte influence que la civilisation grecque a exercé dans plusieurs domaines : l'art, les lettres, le mode de vie au quotidien et même dans les institutions bien particulières de la cité grecque. Dans chacun de ces domaines, les peuples locaux ont adopté de leur plein gré certains éléments (la civilisation grecque n'a jamais été imposée), certains autres ont été mêlés aux éléments locaux, de telle sorte qu'il devient difficile aujourd'hui de distinguer ce qui est dû aux Grecs et ce qui appartenait aux peuples autochtones.

Peuples ou individus s'hellénisèrent et prirent des noms grecs. De ce fait, il est difficile par le seul nom, de distinguer les Grecs des autochtones hellénisés.

La langue grecque était utilisée dans l'administration et dans le commerce, d'un bout à l'autre de l'Orient, devenant ainsi et par la force des choses, une lingua franca, un outil de communication international pour une grande partie de l'oecumène d'alors et la langue écrite officielle de plusieurs états d'Asie. Ce phénomène a perduré pendant toute l'époque romaine qui a suivi l'époque hellénistique et s'est maintenu dans certaines régions, même pendant les premiers siècles de la conquête arabe. En effet, vers la fin du 1^{er} s. av. J.-C., une grande partie des états hellénistiques en Asie Mineure et au Proche Orient est passée aux mains des Romains, dont la civilisation était largement inspirée de celle des Grecs. Ce fait est important car le phénomène d'hellénisation de ces régions ne s'est pas interrompu; les Romains n'ont pas interdit l'usage du grec par les populations locales et n'ont pas imposé le latin, utilisé seulement dans leur administration. En effet, à cette époque, de nombreux peuples locaux utilisaient le grec, comme en témoignent des inscriptions, des monnaies, des dédicaces aux dieux, des textes de stèles funéraires et bien d'autres preuves trouvées par les fouilles en Orient.

Palmyre constitue le cas le plus caractéristique: c'est une ville où les Grecs ne devaient pas être nombreux, mais où la vie, durant toute l'époque romaine, était organisée selon les institutions typiques d'une cité grecque.

A noter que dans ces mêmes régions se développeront plus tard la littérature chrétienne sacrée en langue grecque et l'empire byzantin, qui lui aussi adopta la langue grecque déjà pratiquée par les populations locales ; il deviendra ainsi, l'héritier culturel de la Grèce jusqu'à la conquête islamique.

Cette civilisation qui s'est développée en dehors de l'espace naturel de la Grèce a été appelée hellénistique par l'historien allemand Droysen, au 19^es., pour qu'elle se distingue de celle de l'époque classique.

Dès le début du 20^e s. les archéologues français ont été les premiers à rechercher les vestiges de cette civilisation en Orient, dont Alfred Foucher et surtout Daniel Schlumberger.

D'autres pays ont suivi et les découvertes se sont multipliées ces dernières années; elles ont permis d'approfondir nos connaissances sur ce sujet grâce aux efforts inlassables et les recherches de ceux qui ont continué avec succès l'œuvre des pionniers, archéologues et historiens: Paul Bernard, Maurice Sartre, Pierre Leriche, Jean Marie Dentzer, Jean Yves Empereur, et d'autres, de nationalités différentes: des Anglais comme John Marshal, des Ouzbeks comme Edward Rtveldze et Shakir Pidaev, des Afghans comme Zemaryalai Tarzi, des Sri-lankais comme Osmund Boppearachchi, des Russes comme Genadi Koshelenko, Galina Pugatchenkova, Victor Sariannidi, des Egyptiens comme Moustafa El Abbadi, et bien d'autres.

Les découvertes impressionnantes de la Syrie et la Jordanie à l'Afghanistan et l'Ouzbékistan ont apporté la preuve de la véracité de certains des textes historiques de l'Antiquité et la preuve de la diffusion de la civilisation grecque en Asie, l'influence réciproque et le mariage des cultures orientales et occidentales qui ont coexisté et se sont enrichies mutuellement.

Le témoignage personnel des archéologues devient aujourd'hui particulièrement précieux car nombre de ces découvertes sont quotidiennement pillées. Il est par conséquent très important pour la Grèce de prendre connaissance de tous ces éléments, issus de toutes les fouilles opérées depuis de longues années et qui mettent au jour:

1. des chefs d'œuvre de l'art grec et d'autres, venant d'artistes locaux, inspirés fortement de l'art et de la culture grecque, influence qui perdura bien après le départ des Grecs.
2. l'apport des Macédoniens dans la diffusion de la civilisation grecque en Asie.

L'Archéologie valorise et présente, une fois de plus, une page importante de l'histoire culturelle de la Grèce.

Dr P. Grigorakou et Dr A. Bousdroukis

MINUTES DU COLLOQUE

Allocutions

Mme Potitsa Grigorakou-Parnassos

Monsieur le Vice-Président de l'Assemblée Nationale, Monsieur le Ministre, Messieurs les anciens Ministres, Messieurs les Députés, Monsieur le Président de l'Académie d'Athènes, Monsieur le Consul Général de France, Monsieur le Directeur de l'Institut Français, Messieurs les Académiciens, Messieurs les Professeurs, honorables invités, Mesdames et Messieurs, bonjour.

En tant qu'organisateur du Colloque et de la part du Comité d'Organisation, j'aimerais vous remercier pour votre présence au 1^{er} Colloque, qui se tient à Athènes, sur le Monde Hellénistique en Asie, à savoir sur la diffusion de la civilisation grecque à l'Époque post-Alexandrine.

Les fouilles faites par des archéologues étrangers en Asie depuis plus d'un siècle et leurs nombreuses découvertes, surtout pendant ces vingt dernières années, ont mis au jour d'importants éléments qui mettent en évidence, l'œuvre réalisée par les Macédoniens d'Alexandre. A savoir: la propagation de la civilisation grecque dans la région, l'œcuménisme de la langue grecque qui en résulta et s'est maintenu pendant de nombreux siècles, et l'influence exercée sur les peuples et les civilisations d'Asie, qui ont adopté des éléments de la civilisation grecque et les ont cultivés des siècles après le départ des Grecs.

Il s'agit pour la Grèce d'éléments historiques importants qui devraient absolument être mis à la portée d'un large public grec, directement par les éminents archéologues qui eux-mêmes les ont découverts. De nombreux vestiges sont quotidiennement pillés en Asie, c'est pour cette raison que les images et le témoignage personnel des archéologues à ce présent Colloque sont importants pour la Grèce.

Le Colloque se tient sous l'Egide de Son Excellence le Président de la République Hellénique et nous tenons à remercier chaleureusement Monsieur Karolos Papoulias de nous avoir fait cet honneur. Nous regrettons infiniment son absence due à un déplacement officiel à l'étranger.

Je salue et remercie nos invités d'honneur, le Vice-Président du Parlement Monsieur Georges Sourlas et le Vice-Ministre des Affaires Etrangères Monsieur Yannis Valinakis qui proclameront l'ouverture du Colloque, Monsieur Petros Tatoulis, ancien Vice-Ministre de la Culture, Monsieur Nikolaos Martis, ancien Ministre de Macédoine-Thrace, le Président de l'Académie d'Athènes et ancien Ministre, Professeur Constantin Stefanis, le Consul Général de France, Monsieur Didier Maze, le Directeur de l'Institut Français, Monsieur, Alain Fohr, Monsieur Andréas Zaïmis, ancien Ministre et Président de toutes les Associations «Amis de la Bibliotheca Alexandrina», le Président Honoraire de la Cour des Comptes, Monsieur Apostolos Botsos, l'Académicien, Professeur Spyros Iakovidis, Monsieur Georges Papazoglou, ancien Préfet d'Athènes, la Directrice Générale du Ministère de la Culture Madame Vivi Vassilopoulou, la Secrétaire Déléguée aux Affaires Interculturelles du Ministère de l'Éducation Nationale, Madame Ismini Kriari, l'Exarque pour la Grèce de l'Ordre de St Constantin le Grand, Prof. Georges Charamis.

Nous remercions vivement le Ministre de l'Éducation, Madame Marietta Yannakou, et le Vice-Ministre des Affaires Etrangères, Monsieur Théodoros Kassimis, pour leur soutien et nous regrettons que leurs engagements ne leur permettent pas d'être parmi nous aujourd'hui. Nous remercions l'Ambassadeur de France, Monsieur Bruno Delaye, d'avoir soutenu ce Colloque. De même, et tout spécialement, nous remercions les Professeurs Pierre Leriche et Osmund Boppearachchi pour l'assistance toute particulière qu'ils m'ont donnée dans l'organisation de ce Colloque. J'aimerais aussi souligner que nous devons un grand merci à M. Dominique Mulliez, le Directeur de l'École Française d'Archéologie. Nous saisissons l'occasion pour lui exprimer

nos sincères condoléances pour le décès de son épouse qui vient de survenir et comme vous le comprenez, il lui était impossible d'être présent à la manifestation d'aujourd'hui. L'Ambassadeur de France devait lui aussi être parmi nous ce matin mais un empêchement l'a retenu à son bureau.

Je remercie aussi le Président du Comité d'Organisation, Monsieur Emmanuel Mikroyannakis, Professeur d'Histoire ancienne et ancien Doyen de la Faculté des Lettres, et le Vice-président, Professeur Léonidas Koghétsof, ancien Recteur de l'Université de Thrace, de même que les membres du Comité, Madame Théoni Mikroyannaki, Professeur à l'Université d'Athènes, le Dr Apostolos Bousdroukis de l'Université de Ioannina, le mathématicien et écrivain Monsieur Evaghélos Spandagos et tous ceux qui ont soutenu de différentes manières ce Colloque.

Nous adressons aussi un grand merci aux membres du Comité d'Honneur, qui ont contribué à rendre hommage aux éminents scientifiques étrangers qui participent aujourd'hui à ce Colloque: les Académiciens, Professeurs Grigoris Skalkeas, Antonis Kounadis, Evaghélos Moutsopoulos et Sp. Iakovidis, les anciens Ministres Monsieur N. Martis et Monsieur St. Papatthemelis, le Président Honoraire de la Cour des Comptes, Monsieur Apostolos Botsos, Monsieur Georges Papazoglou, ancien Préfet d'Athènes, et le Professeur Georges Charamis de l'Université de Macédoine.

Je remercie en particulier du fond du cœur les honorables et éminents Professeurs de renommée mondiale qui nous font l'honneur d'être nos orateurs aujourd'hui: L'Académicien français, Professeur Paul Bernard et le Professeur Pierre Leriche, le Professeur égyptien Moustafa El-Abadi, le Professeur Zmaryalaï Tarzi d'origine afghane, le Professeur sri lankais Osmund Boparachchi, le Docteur gréco-russe Victor Sariannidi, le Professeur Michalis Kordosis et le Docteur Apostolos Bousdroukis de l'Université de Ioannina.

Suite à un contretemps les Professeurs ouzbeks, l'Académicien Edvard Rtvelatze et le Professeur Shakir Pidaev, n'ont pas pu quitter hier soir l'Ouzbékistan. Leurs travaux archéologiques et leurs découvertes vont être présentés par le Professeur Leriche qui collabore avec eux dans les fouilles en Ouzbékistan.

Je remercie encore une fois cordialement les personnalités officielles qui nous font l'honneur d'être parmi nous et qui ouvriront et feront l'introduction de ce Colloque et tout d'abord le Vice-Président du Parlement, Monsieur Georges Sourlas. Nous le remercions tout particulièrement car, hier, il a eu la noble gentillesse de recevoir les archéologues étrangers au Parlement pour les honorer d'une cérémonie spéciale et leur offrir des plaquettes honorifiques, et d'être à nouveau parmi nous aujourd'hui.

Je l'invite à la tribune pour proclamer l'ouverture des travaux du Colloque et l'en remercie.

Allocution du Vice-Président du Parlement M. Georges Sourlas

Madame Grigorakou, c'est moi qui vous remercie pour l'invitation que vous m'avez adressée et pour l'honneur que vous me faites de proclamer l'ouverture du Colloque. Comme vous avez fait les salutations il n'est pas nécessaire que je le fasse aussi.

Mesdames et messieurs, je proclame l'ouverture du présent Colloque sur la Civilisation hellénistique en Asie et en même temps je salue votre contribution, Messieurs les scientifiques, spécialistes de ce chapitre important de l'histoire, et permettez-moi de vous appeler «Ambassadeurs de l'Hellénisme », pour tout ce que vous avez fait pour la civilisation et la mémoire historique, pour tout ce que vous allez faire dans l'avenir pour cette période brillante de la connaissance historique.

La campagne d'Alexandre en Orient et au-delà de l'Oxus est un des événements les plus importants de l'histoire universelle. Elle a donné une tournure sans précédent à l'Hellénisme avec des exploits qui dépassèrent les limites humaines, elle a érigé des villes sacrées, elle a traversé des déserts, elle a soumis des tribus inconnues, elle a inventé des stratégies et a transporté l'essence de l'Hellénisme au-delà des frontières du monde connu d'alors.

Aujourd'hui, après une absence qui a duré des siècles, les fouilles archéologiques dans ces mêmes régions mettent au jour des monnaies grecques et hellénistiques, des lécythes de Magnésie, des statues, des céramiques avec des chevaux thessaliens, des inscriptions grecques appartenant aux royaumes de Sogdiane et de Bactriane où régnèrent des rois pleins de sagesse tels que Euthydème et son fils Démétrios. Tous deux étaient des Séleucides, épigones d'Alexandre le Grand. Il est bouleversant de voir aujourd'hui des monnaies portant l'écriture grecque et des figures de souverains qui se sont distingués en Asie Centrale. C'est pour cette raison qu'une mission archéologique grecque a été aussi envoyée au cœur de la terre asiatique pour aider aux fouilles.

Les Groupes d'Amitié avec les parlements de plus de 60 pays dans le monde étant parmi ceux de la compétence du Vice-Président du Parlement, ce n'est pas un hasard si j'ai choisi et me suis mis à la tête du Groupe d'Amitié des députés grecs avec le groupe équivalent d'Ouzbékistan. Notre but est de mieux connaître la région où l'Hellénisme a connu son apogée avec Alexandre, Euthydème et d'autres épigones.

Vous nous accompagnez, honorables amis, dans ce doux conte qu'est l'Hellénisme oriental. Vous nous faites connaître les clefs secrètes du plus important paramètre de l'Hellénisme d'Orient. Et nous vous en sommes reconnaissants. Vous faites des fouilles à Aï Khanoum, vous fouillez à Bactres, vous découvrez les trésors de Tilia Tépé, vous posez les pieds sur les empreintes de Bucéphale à Termez, vous vous écriez d'admiration devant les vestiges en or de Bamyán mais aussi devant l'art sublime des Kouchans.

Très chers amis de l'Hellénisme, permettez-moi d'appeler chacun d'entre vous Séleucide, épigone d'Alexandre, et comme a dit le grand stratège au sujet d'Héphaïstion, «vous aussi êtes des Alexandre».

Allocution du Vice-Ministre des Affaires Étrangères M. Yannis Valinakis

Je vous remercie de même cordialement, Mme Grigorakou, pour l'invitation et l'honneur que vous m'avez faits, à prononcer aussi l'allocution d'ouverture des travaux du Colloque international sur "Le Monde hellénistique en Asie", qui a lieu pour la première fois dans notre pays.

Je voudrais féliciter le Comité d'Organisation du Colloque tant pour l'initiative qu'il a prise que pour l'organisation irréprochable. De la part du Ministère des Affaires Étrangères, mais aussi en tant que simple citoyen grec et confrère universitaire, je tiens à féliciter les illustres archéologues qui nous font l'honneur d'être parmi nous. Pour la, Grèce c'est un devoir moral suprême et une obligation que d'honorer les connaisseurs et les amateurs de la civilisation grecque, les équipes d'illustres chercheurs et archéologues qui, armés d'une patience inépuisable et sous des conditions adverses et de surcroît au milieu de deux guerres, ont pu mettre au jour des vestiges d'une valeur inestimable pour l'hellénisme et l'histoire universelle. Les vestiges des villes grecques, de l'Asie Mineure jusqu'en Inde et en Egypte, sont les témoins indéniables de la diffusion de la civilisation grecque par Alexandre le Grand et ses Diadoques macédoniens.

L'influence grecque sur les civilisations et les arts en Asie changea le cours du monde d'alors et résista au temps. Des éléments de la civilisation de nos ancêtres furent adoptés et cultivés pendant de nombreux siècles par les peuples de la région, et restent aujourd'hui encore toujours vivants dans leurs traditions.

Ce qui résiste au temps ne peut que renfermer la lumière, la vérité et la grandeur de la création. Cette grandeur culturelle constitue, pour nous aujourd'hui, un phare qui nous oriente vers un monde polyculturel, pacifique, un monde de sécurité et de coopération.

Tant la Grèce antique que la Grèce moderne révèle, à travers le rayonnement de sa civilisation, des valeurs intemporelles et universelles qui nous servent plus que jamais de bouclier contre les manifestations de haine, de fanatisme et de préjugés.

La Grèce, en tant que pays européen se trouvant au carrefour de trois continents, constitue « un bon vecteur » de communication entre l'Union Européenne et les peuples d'Orient. Elle

construit des liens d'amitié et de coopération et cultive la foi en un dialogue ouvert des civilisations, loin de conflits.

J'ai une particulière relation personnelle avec les sujets qui sont aujourd'hui traités au Colloque, puisque j'ai étudié et écrit une étude sur l'« Empire hellénistique d'Asie Centrale », comme je l'ai nommé à l'époque, à l'âge de 18 ans, séduit par la grandeur des découvertes archéologiques que, du moins certains d'entre vous, avaient déjà mis au jour.

Je remercie et félicite une fois encore vous tous qui avez dédié votre vie pour mettre au jour les exploits de nos ancêtres qui nous rendent fiers, mais aussi les organisateurs qui m'ont fourni l'occasion de me rappeler en tant qu'universitaire, le plaisir de la recherche et, en tant qu'homme politique, l'inspiration que nous devons puiser dans l'histoire.

Avec ces quelques pensées je proclame l'ouverture des travaux et souhaite tout succès au Colloque, avec l'assurance que les conclusions tirées vont contribuer au maximum à une meilleure compréhension du monde hellénistique et de la valeur que constitue l'exemple grec pour notre époque.

Monsieur Valinakis, de la part du Ministère des Affaires Étrangères, offre des plaquettes honorifiques aux conférenciers étrangers.

Allocution de M. Petros Tatoulis, ancien Vice-Ministre de la Culture .

Mesdames et messieurs, madame Grigorakou, je vous remercie en particulier pour cette honorable invitation, je remercie de même le Président et tout le Comité.

J'aimerais à cette occasion attirer l'attention sur la présence d'un grand Monsieur, vigoureux malgré son âge, Monsieur Nikolaos Martis, ancien Ministre, un Grec œcuménique, homme d'une sensibilité extrême qui ne se laisse pas influencer par l'âge et les conséquences des années, qui se trouve toujours présent quand il est invité pour des choses importantes qui intéressent l'opinion publique de notre pays, particulièrement lorsque ces choses concernent l'Hellénisme œcuménique.

Mesdames et messieurs, je voudrais signaler que ce Colloque international et sa thématique ne mettent pas seulement en jeu la découverte, du point de vue scientifique, de cette spécifique ressource culturelle qui aujourd'hui est plus que jamais d'actualité. A une époque où les citoyens du monde, les citoyens universels, vivent le grand rêve de la globalisation, la mise en valeur de la civilisation hellénistique est la validation de la vie actuelle des citoyens du monde. Car la civilisation grecque c'est l'assimilation d'une civilisation universelle humaniste. C'est pourquoi je dis souvent que la civilisation grecque n'a pas de propriété ni de propriétaires car elle n'appartient pas seulement aux Grecs mais aussi à tous les citoyens du monde.

J'aimerais à cette occasion remercier tous les scientifiques, ceux qui sont aujourd'hui présents et ceux qui ne le sont pas, car ils ont consacré toute leur vie, dans des conditions de privations et d'aventures, à tenter de trouver cette force motrice de la civilisation grecque. C'est un fait que dans la région où ils font des fouilles et où ils essayent de trouver tous ses secrets et ses mystères, ont existé tant de villes grecques. Il y a eu comme cite Plutarque, tant de cités appelées Alexandrie et tant d'autres villes grecques qui ont vécu dans la gloire et l'opulence de l'Orient et c'étaient les forteresses et les bastions de l'Occident en Orient. Ces villes doivent venir, et sont en train de venir au jour grâce à l'effort et à l'œuvre de ces remarquables savants.

Lorsque j'ai assumé ma fonction au Ministère de la Culture, j'ai été impressionné par le fait que, alors qu'il y avait un grand intérêt à ce sujet, la Grèce était absente. Il nous est propre de considérer que notre civilisation se trouve au-delà de nos frontières et nul effort de déplacement n'a été fait afin de découvrir les influences de la civilisation grecque dans les endroits qu'elle même a créés. Car je considère que cette aventure d'Alexandre n'avait rien à faire avec celles des Romains, elle se basait sur la pérennité de la civilisation grecque.

La civilisation grecque était peut-être la seule à ne pas craindre de rencontrer d'autres civilisations. Bien au contraire elle tentait ce contact, elle tentait, à travers son propre périple,

d'avoir ce contact avec les autres civilisations. Et elle fonctionnait toujours comme un creuset, elle prélevait les éléments nouveaux, les posait dans son creuset et en ressortait de nouveaux biens culturels.

C'est pour cette raison qu'elle a toujours été intemporelle et œcuménique, c'est pour cette raison que ses ambassadeurs n'ont jamais craint de se mettre sociologiquement parlant en contact avec les autres, et d'embrasser les données sociologiques des régions où ils rencontraient les nouveaux courants culturels.

Ceci, à mon avis, constitue l'élément essentiel pour lequel notre pays devrait, strictement et dans toute la région de l'Hellénisme majeur - permettez-moi d'utiliser cette expression - exercer une politique étrangère formellement prudente et neutre. Car la pérennité de sa présence renforce l'image de notre pays qui doit être ambassadeur de la paix et de la rencontre des civilisations. Je considère que cette politique doit être préservée comme la prunelle de nos yeux. Mesdames et messieurs je souhaite tout succès au Colloque et j'estime que les résultats seront importants, pas tant pour les étrangers, mais pour nous et je crois que le Colloque sensibilisera le peuple grec, l'état grec, tous les citoyens grecs pour que l'on comprenne finalement que la civilisation grecque, en fait, est intemporelle et œcuménique. Je vous remercie.

Allocution de M. Martis, ancien Ministre de Macédoine-Thrace

Je suis très ému par les paroles si gentilles prononcées tant par Monsieur Tatoulis que par Madame Grigorakou. A Madame Grigorakou, nous lui devons tous énormément car c'est elle la force motrice de toute cette manifestation.

Je dois dire que je regrette que l'on ignore en Grèce le rôle qu'ont joué Alexandre et ses Diadoques à l'époque dite hellénistique. Dans le Times de New York, quelqu'un a écrit, - son nom m'échappe à cause de l'âge, j'ai 91 ans - que la rencontre spirituelle entre les Grecs et l'Islam est le plus grand événement de l'histoire pour l'Islam, pour l'Europe, pour le monde entier. Et j'en parle car en ce moment le contentieux entre l'Islam et les autres religions se trouve sur un tournant.

Je regrette de ne pas pouvoir rester toute la journée avec vous comme j'aimerais le faire car j'ai eu un accident qui me cause des problèmes.

J'adresse une prière à Monsieur le Vice-Président du Parlement au sujet de l'idée de Madame Grigorakou que j'ai adoptée et que de tout cœur je promeus, de créer absolument une chaire d'Hellénisme en Asie ou d'Epoque Hellénistique à l'Université d'Athènes ou à celle de Thessalonique. Monsieur El-Abbadi est peut-être aujourd'hui le seul Professeur d'histoire de l'Epoque Hellénistique à Alexandrie. Or ce sujet est très important pour la Grèce et le monde d'aujourd'hui. Je souhaite un grand succès au Colloque.

Je voudrais ajouter aussi que je m'occupe du sujet «Macédoine» depuis 1976 pour prouver la vérité historique sur l'hellénicité de la Macédoine et je considère que seul un régime de parti unique pourrait tromper le monde avec une déformation de l'histoire. C'est pour cette raison que j'apprécie avec émotion la tentative de ce Colloque.

Allocution du Professeur Constantin Stéfanis, Président de l'Académie d'Athènes

Merci beaucoup Madame Grigorakou et permettez-moi aussi de vous adresser toutes mes félicitations pour l'organisation de ce Colloque exceptionnel.

Monsieur le Vice-Président du Parlement, cher ami Petros Tatoulis, mesdames et messieurs, l'Académie d'Athènes doit se sentir particulièrement fière, car, aujourd'hui, c'est à Athènes que se tient ce Colloque qui va nous rappeler que les temps hellénistiques n'étaient pas barbares.

On a en effet l'habitude de parler des époques hellénistiques sans se référer à la culture hellénistique, et les premiers qui devraient s'en «imprégner» (pour employer l'expression de Mme Grigorakou) sont les Grecs eux-mêmes, qui habitent dans ce pays. Qu'ils apprennent que

cette civilisation a existé et que, grâce aux chercheurs étrangers (et non pas grâce aux Grecs), elle se dévoile à nous et nous apporte tous les témoignages d'une civilisation qui, pour une raison majeure, n'était pas conquérante. Comme cela a déjà été dit, c'était une rencontre de la culture grecque avec celle d'autres peuples et je n'utiliserai pas le mot « culturelle » car il a pris un autre sens avec la colonisation. Le mélange qui en est ressorti a permis réellement à tous ces peuples de s'épanouir.

Nous serions très heureux que ces efforts continuent, et j'aimerais, au nom de l'Académie d'Athènes, vous remercier, vous les scientifiques ici présents, pionniers de cette tentative, M. Bernard, M. Sariannidi, et tous les autres pour l'important travail accompli à ce jour.

J'espère également que les Services Archéologiques grecs pourront s'y intéresser et prendre la suite de ce travail. Encore une fois, je voudrais remercier Madame Grigorakou et le Comité d'Organisation pour ce Colloque. J'ai été particulièrement ému aussi de voir, comme vous l'avez dit, notre "légendaire" Monsieur Martis.

Enfin, je souhaite beaucoup de succès au travail du Colloque. Je vous remercie.

Allocution de Mme Vivi Vassilopoulou, Directrice Générale du Patrimoine Archéologique et Culturel au Ministère de la Culture

Monsieur le Vice-Président du Parlement, Monsieur le Ministre,

Que puis-je ajouter à tout ce qui a été si bien dit. Néanmoins, je dois dire, au nom de la Direction Générale du Patrimoine Archéologique et Culturel du Ministère de la Culture, que c'est un grand plaisir pour moi de saluer ce très attendu Colloque sur le Monde hellénistique en Asie. Nous en félicitons les organisateurs dont l'importante initiative donne l'opportunité de connaître et d'apprécier le rayonnement et l'extension internationale de la culture hellénique. Il est vrai que ce Colloque se révélera sous peu comme un événement très important, non seulement pour sa contribution indéniable à l'élargissement de la recherche scientifique sur la connaissance de l'Antiquité, mais aussi parce qu'il aura permis de faire un pas important dans l'investigation de l'influence de la culture grecque sur les civilisations du continent asiatique.

Avec un caractère scientifique, le Colloque fait, en même temps, oeuvre éducative pour le plus large public qui aura l'opportunité de découvrir l'héritage culturel qu'a laissé cette époque exceptionnelle marquée par Alexandre le Grand et les Diadoques macédoniens.

C'est pour cela que nous voudrions remercier encore une fois le Comité d'Organisation, l'Ecole Française d'Archéologie pour leur importante contribution, ainsi que l'Institut Français pour son hospitalité.

Nous attendons avec grand intérêt la présentation des orateurs distingués, et nous nous réjouissons de l'opportunité qui sera ainsi donnée d'engendrer un dialogue fécond et créatif.

Le Ministère de la Culture, reconnaissant la grande contribution et le travail des chercheurs, remettra des plaquettes honorifiques, à la clôture du Colloque, en fin d'après-midi.

Je vous remercie beaucoup.

Allocution de Mme Ismini Kriari, Secrétaire Déléguée aux Affaires Interculturelles du Ministère de l'Education Nationale

Je vous remercie beaucoup de votre invitation. C'est un grand plaisir pour moi d'être ici aujourd'hui, dans les murs toujours accueillants de l'Institut Français, à l'ouverture de ce Colloque très important, pour lequel nous pourrions avoir comme frontispice les mots de Kavafi qui dit dans le poème "AN 200 av. J.-C." "... « Nous tous, les Alexandrins, les Séleucides et les Antiochiens,.. nous avons porté la langue grecque jusqu'à la Bactriane et jusqu'aux Indes»...

Ce n'est pas seulement le grec qui fut diffusé jusqu'en Inde, ce sont aussi l'esthétique grecque et la technologie de l'époque. C'est un bonheur que les pioches des archéologues, perturbant le silence des siècles, nous aient montré tous les éléments avec lesquels se sont mutuellement greffés ces peuples les uns aux autres, et ont ainsi pu donner naissance à une culture nouvelle. Nous pensons que les résultats des fouilles tracent les racines communes du passé et créent les sentiers sur lesquels seront basés les ponts du futur.

C'est une grande satisfaction pour le Ministère de l'Education, de voir que se rallument des petits foyers de la civilisation grecque et de la culture de la langue grecque dans les Universités d'Ouzbékistan, du Kazakstan, d'Azerbaïdjan que nous soutenons.

Nous félicitons tous ceux qui participent au Colloque et souhaitons la bienvenue aux Académiciens et Professeurs étrangers qui sont venus, et, bien sûr, nous souhaitons beaucoup de succès au Colloque en espérant qu'il influencera le développement de la pensée archéologique en Grèce.

Je vous remercie.

Nous saluons également l'arrivée de l'ancien Président de la République grecque, Monsieur Christos Sartzetakis, et de l'ancien Ministre, M. Stelios Papathémélis.

Allocution de Mme Vera Marigo, Présidente du CEREDAF

Mesdames et Messieurs, l'invitation à la tribune est une surprise et je ne suis pas préparée. Je lirai donc la lettre que j'ai adressée au Colloque, dans sa version grecque.

« Dans l'Antiquité, la vision que le monde occidental avait de l'Orient ainsi que les relations qu'il entretenait avec lui furent totalement bouleversés après l'expédition en Asie d'Alexandre le Grand au IV^{ème} siècle av. J.C. et l'installation de royaumes grecs en Asie dans les siècles qui ont suivi la disparition de roi macédonien.

La Grèce moderne a mis du temps pour se remettre de la longue occupation ottomane et des guerres qui ont succédé à sa libération. Au cours des dernières décennies les progrès qu'elle a connus dans tous les domaines furent considérables. Aujourd'hui la Grèce dispose d'un potentiel scientifique comparable à celui des autres pays de l'Europe. Son appartenance à la Communauté Européenne lui permet de participer à diverses manifestations scientifiques au niveau international.

Néanmoins, et d'une façon paradoxale, la Grèce moderne n'a pas montré l'intérêt que l'on pouvait attendre dans le domaine concernant son passé en Orient. Pas de cours à l'Université, pas d'ouvrages publiés, pas de manifestations scientifiques et culturelles se rapportant à cette question.

C'est pourquoi l'initiative du Dr Potitsa Grigorakou-Pamassos doit être accueillie avec beaucoup d'enthousiasme et doit donner suite à d'autres événements comparables. Faire connaître en Grèce l'ampleur et l'impact de la présence grecque en Orient, chercher les traces de l'Hellénisme dans ces territoires, proches ou éloignés de la Méditerranée, rendre hommage à ceux qui ont contribué à la découverte de ces vestiges et ont apporté des éléments pour mieux connaître la civilisation des Hellènes et leur présence en Orient est plus qu'une nécessité aujourd'hui, c'est une obligation et un devoir pour nous tous>>.

Je vous remercie beaucoup.

Je dois dire encore que, grâce à Madame Grigorakou, une nouvelle œuvre a été engendrée qui doit être poursuivie. Elle ne doit pas s'arrêter là. Il doit y avoir d'autres manifestations

similaires. J'espère que Mme Girgorakou elle-même va continuer dans le futur le travail commencé. Il le faut car c'est quelque chose d'important pour la Grèce, pour le monde étudiant qui est l'avenir de la Grèce.

Travaux du Colloque

Président du Colloque

l'Académicien, Professeur Paul Bernard

1.

L'HELLENISME EN ASIE

DE LA MEDITERRANEE A L'ASIE CENTRALE

Pr Pierre Leriche

Directeur de Recherche au CNRS, au Laboratoire d'Archéologie de l'ENS
"Archéologies d'Orient et d'Occident", Directeur français des Missions de Doura-
Europos (Syrie) et de la Bactriane du nord (Termez, Ouzbékistan)

Monsieur le Président, Excellence, mesdames, messieurs, chers collègues,

Quand Alexandre débarqua en Asie et entreprit la conquête de l'empire achéménide en dix ans, non seulement les rives orientales de la Méditerranée, mais toute l'Asie connue alors, s'est trouvée intégrée dans les limites du monde gréco-macédonien (fig. 1, 3). Cet événement dû à la volonté d'un seul homme qui se prenait pour un dieu a totalement modifié la face du monde et répandu la civilisation grecque jusqu'aux limites de l'oecumène. Pourtant, cet événement aurait pu être sans lendemain si les successeurs d'Alexandre n'avaient pas tenu à maintenir la domination grecque en Orient.

La célèbre mosaïque qui se trouve à Naples nous montre la bataille décisive d'Arbèles entre Alexandre et Darius (p. 74).

En effet, quand Alexandre entreprit sa conquête, il n'était pas évident, sauf pour lui-même peut-être, que ses compagnons et ses soldats ne reviendraient pas en Grèce ou en Macédoine. Ceux-ci ignoraient probablement qu'ils auraient à demeurer et à vivre en Asie et, pour certains, dans les hautes satrapies à l'Est de l'Iran, où le pays et le climat sont si différents du monde méditerranéen.

Rappelons que la conquête d'Alexandre a commencé au Granique en 334 av. J.-C. et que cette aventure se termine à Babylone en 323, après avoir mené l'armée macédonienne de l'Anatolie jusqu'à l'Inde. Les paysages et les pays dans lesquels ont eu à s'installer ces colons étaient très différents, surtout de ceux de la Méditerranée auxquels ils étaient habitués. Vous aviez de grandes vallées fertiles, comme celle de l'Euphrate par exemple. Mais vous aviez aussi des déserts, comme la Margiane que vous voyez ici. Vous aviez de la steppe avec des cultures sèches, avec un chameau bactrien, en pleine Asie Centrale (fig. 46,48, 57), mais aussi, des grands fleuves avec des cultures tout à fait riches, des cultures irriguées, mais également des montagnes redoutables, comme au Nord de Tash Kourgane en Afghanistan (fig. 46). Et là, des vallées extrêmement riches où l'on voit la verdure partout où il y a de l'eau et, au contraire, la sécheresse là où il n'y a pas d'eau, ici en Ouzbékistan, dans la vallée du Sourkhan Daria. Et puis il y avait de grandes villes, des villes qui existaient bien avant l'arrivée des Macédoniens, par exemple Marakanda que vous voyez ici, puis la grande capitale de la Bactriane, Bactres, avec ses remparts puissants dont vous parlera le Pr Paul Bernard (fig. 58)

On a longtemps parlé de cette conquête et du rôle que les souverains qui ont succédé à Alexandre ont joué dans l'installation des Grecs en Orient. En particulier, les auteurs des 1er, 2^e, 3^e siècles

de notre ère dans l'empire romain se sont plus à célébrer l'action civilisatrice d'Alexandre et de ses successeurs. Par exemple, Plutarque, dont je vous rappelle qu'il vivait au 1er siècle, "en fondant plus de soixante dix cités au milieu des tribus barbares et en répandant les institutions grecques à travers l'Asie, Alexandre mit fin à son mode de vie sauvage et non civilisé", (fig. 1, 49) c'est-à-dire que nous avons une image d'une Grèce et d'une Macédoine civilisées qui viennent apporter le progrès à une Asie qui ne connaissait pas la civilisation! Nous en avons d'autres comme Appien qui, au 2^e siècle à l'époque de Marc-Aurèle, parle des fondations de villes : "Séleucos 1er fonda des villes d'un bout à l'autre de son empire et nomma seize d'entre elles Antioche d'après son père, cinq Laodicée d'après sa mère, neuf d'après lui-même, etc...". (fig. 23,24) Puis nous avons Ammien Marcellin qui, au 4^e siècle, écrit: "Disposant de milliers de bras pendant les périodes de tranquillité d'un long règne, Séleucos 1er construisit des villes fortes et opulentes là où il n'y avait que des cabanes de paysans. Aujourd'hui ces villes ont des noms grecs que leur a imposés à son gré leur fondateur. Elles n'ont cependant pas perdu leur nom en langue assyrienne qu'elles tiennent de leur ancienne origine". Nous sommes donc là devant une image d'une action civilisatrice des Grecs qui ont conquis l'Orient et dont la principale préoccupation est de diffuser la civilisation. Pourtant, on sait d'abord qu'en 326 et 323 les colons installés dans ces hautes satrapies, c'est-à-dire les satrapies de l'Iran oriental et de l'Asie Centrale, ces colons se sont révoltés et ont cherché à rentrer chez eux. Mais les mutins ont été écrasés et obligés de revenir en Bactriane, en Drangiane, en Margiane, en Arachosie et en Arie. Après 312, Séleucos 1er, héritier de la partie asiatique de l'héritage d'Alexandre, entreprit de structurer son pouvoir dans son empire en faisant appel à de nouveaux colons grecs ou à des non-grecs hellénisés qu'il installa dans des villes et des places fortes. La domination grecque fut ainsi consolidée. Celle-ci s'étendit même jusqu'au coeur de l'Inde au-delà des frontières de l'empire d'Alexandre lorsque, sous l'impulsion du royaume indépendant qui s'était créé en Bactriane vers le milieu du 3^e siècle, elle est allée conquérir des régions nouvelles. Selon les régions de l'Asie, cette domination grecque a duré de manière inégale: Jusque vers -145, en Bactriane, jusque vers -115 en Mésopotamie, et en -63 en Syrie avec la conquête de Pompée qui met fin au royaume séleucide et, enfin, même, jusqu'en -30 ou +10 dans la vallée de l'Indus. Mais l'impact de cette civilisation qui s'est ainsi installée à travers les villes et les établissements grecs dans toute cette région a été célébré et a été incontestable sur les civilisations des régions sur lesquelles s'était étendue la domination grecque.

Je voudrais donc ici essayer rapidement de vous présenter un certain nombre d'aspects de cette civilisation qui s'est étendue de la Méditerranée jusqu'à l'Asie Centrale.

D'abord quelques aspects de l'impact de cette civilisation. Cet impact, il est incontestable, ainsi que vous pouvez le voir à travers des productions qui ne sont pas dues à des Grecs mais soit à des populations contemporaines des Grecs, soit à des populations qui ont succédé aux Grecs. C'est ainsi qu'en Parthie, en Iran oriental, vous avez par exemple une statue que l'on appelle communément "Rodogune" (fig. 52). C'est incontestablement une oeuvre de type grec. Vous avez ici une production tout à fait différente, un moule de statuette qui a été découvert récemment à Doura-Europos et qui date de l'époque où les Parthes tenaient la ville. Et que voyez-vous sur ce moule? Vous voyez l'utilisation d'une statuette grecque tout à fait caractéristique, employée pour fabriquer le moule qui servira ensuite à produire des terres cuites culturelles. Vous avez aussi cette plaque célèbre, cette phalère qui représente un éléphant avec un palanquin en forme de forteresse. (Fig. 49b) Si vous regardez bien sûr la forteresse, vous voyez que vous avez un décor qui est porté sur les murs de la forteresse avec des archères, c'est-à-dire des meurtrières en forme de flèche, et un décor en forme de croix. Eh bien, ce décor on le retrouve par exemple sur les murs de Bactres ou bien sur les murs de Termez, pour une époque que nous connaissons bien et qui est l'époque kouchane.

Sur les murailles kouchanes de Termez, on retrouve les meurtrières en forme de flèches (fig. 49a) et le décor en forme de croix. Sur le dessus qui reproduit la façade des murailles de Bactres on trouve ce même type de décor, et tout cela pour des périodes qui sont postérieures aux Grecs.

Voici une statue de guerrier qui a été récemment trouvée à Nisa, la capitale des Parthes, c'est-à-dire dans un domaine qui n'est pas un domaine grec. Vous avez aussi les fameux rhytons qui ont été trouvés à Nisa (fig. 53).

Et puis vous avez des choses beaucoup plus communes, par exemple, vous voyez ici, de la vaisselle grecque qui provient tout simplement des pentes de l'Acropole d'Athènes et vous avez un exemple, recto verso, de vaisselle produite en pleine Asie Centrale à l'imitation de cette vaisselle, c'est-à-dire que même dans la vie la plus quotidienne on retrouve cette influence.

Cette influence, on la trouve aussi dans les campagnes. Ici nous sommes dans la vallée du Surkhan Daria en Bactriane du Nord, où l'on trouve de nombreuses bases de colonnes qui ressemblent à des bases de colonnes grecques, mais qui ne sont pas grecques, qui sont des bases de colonnes d'époque kouchane. Et vous avez, ici, une découverte tout à fait récente qui a été faite du côté de la mer d'Aral, pour une période totalement différente, pour l'époque sassanide, où vous trouvez un décor qui n'est ni plus ni moins qu'un décor grec de palmettes.

Enfin, vous avez aussi l'impact très important de cet hellénisme sur des religions, comme ici la religion bouddhique. Ce que vous avez devant vous c'est ce qu'on appelle de l'art gréco-bactrien, c'est-à-dire un art grec appliqué à la religion bouddhique avec ce chapiteau corinthien, plus exactement un chapiteau dérivé du modèle corinthien, avec une représentation au centre de chaque face, du buste de Bouddha, du 2^e siècle probablement.

Un autre exemple d'un bas-relief que nous avons trouvé récemment à Termez comme le chapiteau précédent et qui représente probablement le Bouddha mais avec un personnage avec un plissé qui est tout à fait de type grec et, à droite, vous le voyez, une base de pilastre qui est tout à fait grecque.

Et enfin j'évoquerai, mais très rapidement, un sujet que d'autres ici vont évoquer eux-mêmes, c'est-à-dire les fameux Bouddhas de Bamiyan.

Tout ceci pour vous montrer que, incontestablement, on ne peut douter de l'existence d'une civilisation grecque qui s'est développée dans l'oecumène du monde hellénistique et qui a eu un impact considérable sur les civilisations ultérieures.

Vous avez ici, par exemple, une inscription récemment découverte en Afghanistan et qui vous donne un exemple de ce que peut être l'alphabet grec transformé, pour l'usage d'une langue différente qui est le bactrien, également appelé tokharien (fig. 111).

Cela dit, il y a aussi des preuves directes de cette présence grecque dans ce monde qui, malheureusement, a livré très peu de témoignages écrits – certains existent évidemment, il y a des inscriptions célèbres – mais, ces inscriptions sont très rares. En revanche, les monnaies sont quelque chose de tout à fait fréquent et normal. Vous voyez ici toute cette série de monnaies séleucides qui sont, comme vous pouvez le constater, de véritables chefs d'oeuvre de la numismatique grecque. Je pense que nous aurons l'occasion d'en voir d'autres.

Voici également ces monnaies de type gréco-bactrien avec des exemplaires tout à fait exceptionnels dont vous parlera, je pense, M. Bopearachchi (fig. 101-110).

Enfin, on a trouvé aussi d'autres preuves de la présence de ces Grecs. Ici vous avez des parchemins en écriture grecque, dont un contrat qui date du 2^e siècle avant notre ère. Donc, on a la preuve réelle de la présence de ces Grecs.

Ici aussi, une autre preuve, mais moins évidente, c'est celle de la présence d'anses d'amphores timbrées que l'on retrouve aussi dans l'empire séleucide, qui provenaient de la Méditerranée. Les amphores contenaient du vin et portaient la marque des producteurs. Une marque dont la signification est encore en cours de débat. Mais, on voit qu'il y avait un goût du vin et il y avait des importations de vin dans l'ensemble du monde. Ici ces anses d'amphores viennent de la vallée de l'Euphrate, d'un site hellénistique nouvellement découvert qui s'appelle Djebel Khaled.

Evidemment, les témoignages que nous avons ne sont pas suffisants pour nous montrer quelle était la forme de cet hellénisme qui s'était implanté dans toutes ces régions et la recherche des sites grecs a été engagée il y a déjà un certain temps. On est donc allés sur le terrain et des fouilles ont été lancées sur diverses capitales célèbres, comme Bactres, Antioche ou Séleucie du Tigre. Mais, malheureusement, ces fouilles ont très souvent débouché sur des échecs tout

simplement parce que l'on n'était pas habitué aux conditions de l'archéologie orientale d'une part, et, d'autre part aussi, parce que la plupart des villes qui ont été créées sont devenues de grandes villes et que les états grecs se sont trouvés enfouis à de très grandes profondeurs.

C'est ici un des premiers sites découverts où sont apparues des preuves irréfutables de la présence grecque. Il s'agit de Doura-Europos sur l'Euphrate qui a été révélé en 1920 avec la découverte des peintures que vous avez devant vous et qui, pour la première fois, à cette époque, attestent l'importance de l'influence grecque sur l'art de ces régions. C'est la raison pour laquelle l'inventeur a publié un ouvrage dans lequel il a qualifié cet art de "protobyzantin" pour montrer le lien qu'il y avait entre l'art grec et l'art byzantin (fig. 40, 161-162).

Sur ce site de Doura Europos, il y avait certains éléments qui étaient incontestablement grecs. En particulier, le plan de la ville parcourue par des rues parallèles et perpendiculaires (fig.31, 37). C'est ce qu'on appelle un plan hippodaméen. Cette ville est défendue par des murailles puissantes qui sont parfaitement adaptées au relief. C'est toute la caractéristique de ce qu'on appelle la "poliorcétique grecque", c'est-à-dire l'art des fortifications.

Sur cette vue de la porte principale de la ville, qu'on appelle porte de Palmyre, vous voyez une construction puissante faite en pierre de taille et qui correspond tout à fait aux canons de la fortification grecque, qui se caractérise par la puissance de ces constructions en pierre de taille (fig. 28, 36).

Vous avez aussi des "pièges". Par exemple, cette statue d'Aphrodite que l'on appelle Aphrodite à la tortue, tout simplement parce que, c'est un type bien connu, avec le pied posé sur une tortue, ce qui montre son aspect chthonien. Cette Aphrodite que l'on aurait pu croire d'époque hellénistique, n'est pas d'époque hellénistique, c'est une des productions de l'empire romain, probablement venant d'Aphrodisias au 2^e siècle de notre ère.

En revanche, vous avez d'autres productions comme ce bas-relief consacré à Séleucos 1^{er}, qui est divinisé. Mais, il ne s'agit pas, là non plus, d'un bas-relief de type grec à proprement parler, tout simplement parce que les personnages sont en position frontale, position de ce qu'on appelle l'art parthe. Ce n'est déjà plus de l'art grec, c'est déjà un art qui nous mène vers l'art byzantin.

Voici le plan de la ville grecque établie par les fouilleurs, sous la direction de Rostovtzeff, une des très grandes figures de l'étude de l'Hellénisme en Orient. On a un plan ordonné, régulier, avec une agora au centre, une rue principale, une citadelle et des quartiers régulièrement disposés.

A partir de cette découverte, un savant du nom de J. Sauvaget s'est penché sur d'autres sites réputés grecs comme, par exemple, Apamée, Laodicée, Antioche, dans ce qu'on appelle "la petite Macédoine" (fig. 3, 32) avec ces quatre grandes villes fondées, on le sait, par Séleucos. Il y a découvert des plans qui étaient tout à fait semblables à ceux qu'on a vus à Doura-Europos. Puis vous avez aussi d'autres sites sur lesquels a repéré la trace des implantations hellénistiques (fig. 32). C'est alors qu'il a publié en 1934 cette carte qui montre les différentes villes de Syrie qui correspondent au schéma de la ville grecque, telle qu'on l'aperçoit à travers les canons traditionnels. A chaque fois, vous avez une grille dans laquelle s'installent la population et également les monuments avec, chaque fois, une fortification adaptée au relief. Le modèle de référence est une réalisation grecque, de la côte d'Anatolie, Priène, une ville du 4^e siècle qui correspond exactement à ce schéma.

On a donc la preuve de la présence de ces Grecs sur le terrain. Mais, est-ce que cette preuve est suffisante? Est-ce qu'on a assez d'informations sur ces Grecs? Eh bien, non, cela reste toujours très élémentaire d'une part, et, d'autre part, c'est, disons, parfois très ambigu et les datations sont incertaines. Parce que l'on dépend des techniques archéologiques et que ces techniques étaient tout à fait sommaires entre les deux guerres, à l'exception de rares chantiers. Ce n'est pas avec des techniques comme cela que l'on arrivait à dater les monuments découverts au cours des fouilles. C'était surtout par les inscriptions ou le matériel numismatique que l'on datait les découvertes à cette époque-là.

A partir des années 60 il y a eu un changement complet et ce basculement nous allons en parler maintenant.

Pour cela, je vous propose un itinéraire rapide entre la Syrie et l'Asie Centrale.

D'abord la Syrie-Mésopotamie, avec cette carte qui montre les principales villes qui existaient et qui ont été attestées à l'époque hellénistique. Vous avez donc les 4 grandes villes que vous avez au Nord, Antioche, Laodicée, Apamée du Bèlos, Séleucie de Piérie, mais vous avez aussi de toutes nouvelles découvertes. Parmi celles-ci vous avez Ibn Hani à l'Ouest, au-dessus de Laodicée, ensuite vous avez Apamée du Bèlos dont je vous ai parlé, ensuite plus au Nord sur l'Euphrate Djebel Khaled, ensuite vous avez Séleucie et Apamée de l'Euphrate, enfin vous avez Doura-Europos (fig. 23-24). En descendant plus bas vous avez Séleucie du Tigre, et enfin, vous avez Failaka dans le golfe arabo-persique.

Ibn Hani est une ville découverte, disons il y a trente ans, qui a donné lieu à une fouille d'urgence parce que, tout simplement, une ville nouvelle allait s'installer sur les vestiges d'une ville antique dont on ne soupçonnait pas l'existence (fig. 28). Cette ville est installée sur un cap avec des fortifications qui sont tout à fait apparentes, à l'Est et au Sud. Certaines aussi ont été repérées à l'Ouest, mais c'était une fouille d'urgence et les vestiges ont été détruits par le pillage ancien et, d'autre part, la fouille n'a pas été possible de manière plus large. Mais ce qui est très important c'est qu'elle nous montre à quoi pouvait ressembler une fortification grecque et la manière de construire de ces Grecs. Il y a là un fil directeur qui a permis de repérer l'état hellénistique sur d'autres monuments.

Vous voyez ici nous avons ce que l'on appelle un "appareil isodome" avec un système de carreaux et boutisses, c'est-à-dire des blocs en long et des blocs en travers ou bien des séries de blocs en travers et des séries de blocs en long, tous de même dimension. Il y a un aspect standardisé, en quelque sorte, de la production et de la construction, ce qui accélère considérablement la construction. D'autre part, il y a une technique que l'on appelle une technique en caissons qui donne beaucoup de souplesse à la fortification et qui permet de résister aux coups de boulot des beliers. Par exemple, à Apamée du Bèlos, sur les remparts où nous avons mené un certain nombre d'opérations, on voit tout à fait le même type d'appareil en fondation des murailles (fig. 25).

Ici, tout au Nord, les fondations de la muraille d'Apamée sont typiquement hellénistiques et semblables à celles de Ibn Hani. Je vous précise que le site d'Ibn Hani a été daté par les inscriptions et par le matériel du milieu du 3^e siècle. Donc, ici nous sommes dans la même ambiance, le même type d'architecture. En outre, on y a trouvé une monnaie tout à fait caractéristique, une monnaie d'Alexandre Balas qui nous permet de dater parfaitement le deuxième état de fortifications du milieu du 2^e siècle. Nous avons un état plus ancien, mais probablement de la fin du 3^e siècle et non pas du début du 3^e siècle. Déjà, là, nous avons quelque chose qui nous intrigue. Autre site important qui vient d'être découvert, c'est celui d'Apamée-Zeugma, dont vous avez sans doute entendu parler des fameuses mosaïques qui y ont été trouvées. Ici, vous avez Apamée sur la rive gauche (fig. 27, 29)). On voit les fortifications qui viennent d'être dégagées. En outre, nous avons une ville que nous avons pu explorer par des moyens géophysiques en fouille d'urgence. Cette ville n'a été étudiée qu'en quatre ans.

Avec cette prospection géophysique, on peut repérer par le passage d'un appareil au-dessus du sol, s'il existe ou non des constructions sous la surface du sol. C'est un travail qui est extrêmement parcellaire mais qui, quand on a réuni tous les éléments, nous donne une image où l'on peut reconnaître une ville de type tout à fait caractéristiquement hippodaméen (fig. 31), avec là aussi un système de rues perpendiculaires. Mais, ici, il y a deux rues principales dans chaque sens et puis un système de fortifications extrêmement développé qui correspond exactement aux recommandations d'un grand théoricien de la fortification grecque, Philon de Byzance.

Voici, par exemple, l'une des tours qui a été découverte, la tour d'angle au Nord de la ville. (fig. 29) Cette tour est construite selon un système de carreaux et boutisses, mais aussi selon un autre système que l'on perçoit aussi sur d'autres sites, sur d'autres fortifications hellénistiques, comme à Séleucie de Piérie, un appareil polygonal que vous connaissez parfaitement, par exemple à Delphes.

Autre découverte aussi récente, qui est actuellement encore en cours de fouilles par une équipe australienne, c'est le site de Djebel Khaled (fig. 33).

N.B. (Juste une précision: certains noms de villes sont des noms arabes parce que nous ne savons toujours pas leur nom grec, faute d'inscriptions. C'est aussi l'une des caractéristiques de cet Hellénisme oriental, que les inscriptions sont très rares, contrairement à ce qu'on trouve en Anatolie et surtout en Grèce bien sûr).

Ce site établi le long de l'Euphrate, était menacé par un barrage. Dieu merci, il se trouve à cent mètres au-dessus du niveau de l'eau et, donc, a échappé à la disparition. Djebel Khaled est construit entièrement en pierre, avec une technique de construction qui est exactement la même, avec de la pierre tendre et toujours le même appareil isodome. Mais le site présente aussi le très grand avantage d'avoir conservé beaucoup de matériel accessible. On y trouve, par exemple, des colonnes grecques et de très nombreuses tuiles qui nous montrent que les maisons de cette époque étaient couvertes exactement comme en Grèce. Autres monuments découverts: un temple (fig. 34) et un palais. Les plans ont été publiés récemment avec des restitutions qui vous montrent, par exemple, l'apparence grecque de ce temple. Nous avons donc affaire à un site typiquement grec, mais grec d'Orient avec, déjà, une évolution dans la conception du palais sur laquelle je ne m'attarde pas.

Autre site important qui, lui, a déjà été fouillé et dont je vous ai parlé tout à l'heure, celui de Doura-Europos. Ce site a été l'objet d'une reprise d'explorations il y a une vingtaine d'années. Les méthodes et techniques ayant changé, les résultats sont un peu différents par rapport aux explorations antérieures. Ce grand site, avec sa citadelle, se trouve à quarante mètres au-dessus de l'Euphrate. La citadelle, avec son appareil, fait penser à la fortification d'Ibn Hani. Mais, ce qui est tout à fait intéressant sur la photo aérienne, c'est de découvrir, au milieu de la rue principale, au bord du plateau qui fait face à la citadelle, une carrière qui coupait la rue. Ceci montre que, en réalité, la ville telle qu'elle se présente sous la forme que nous lui connaissons maintenant, n'est que le résultat d'une certaine évolution et, qu'à l'époque de sa fondation, on se trouvait dans un paysage qui avait été transformé déjà par un premier établissement. En fait, pour faire court, je dirais que la première Doura-Europos était une simple citadelle installée sur les bords de l'Euphrate. Ensuite on a construit une grande ville à son emplacement, mais seulement cent cinquante ans plus tard, cent cinquante ans après sa fondation. Voici comment on peut imaginer la première Europos telle qu'elle a été fondée par Séleucos 1^{er}. Cette image que nous avons actuellement de Doura-Europos est le résultat de six siècles d'évolution. C'est là un élément qui nous rapproche de l'idée que la fondation pouvait ne pas être une ville proprement dite, mais plutôt une citadelle qui serait devenue une ville.

Autre cité hellénistique, en Mésopotamie, Séleucie sur le Tigre, près de Bagdad, la capitale de Séleucos 1^{er} (fig. 41). Les fouilles n'ont pas pu aller loin car les tranchées se remplissaient d'eau. On voit ici ses constructions, le théâtre et bien des chefs d'œuvre découverts sur place (fig. 42-44). Les nombreuses empreintes de sceaux sont tout à fait extraordinaires. Vous avez aussi ce torse et cette femme couchée (fig. 44) qui est une des productions caractéristiques de Séleucie du Tigre. Voyez ce chapiteau (fig. 43) qui nous fait tout à fait penser à un autre chapiteau que je vous ai montré tout à l'heure. Ce chapiteau est habité par un personnage au milieu d'un feuillage de palmettes et d'acanthes.

Maintenant, je vous invite pour une dernière étape, à nous orienter vers l'Asie Centrale que bien peu connaissent et qui est coupée en plusieurs pays différents, avec l'Afghanistan, le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, la Kirghizie. C'est dans cette zone que je vous invite à vous rendre pour montrer qu'en réalité, dans l'Antiquité, tout l'Orient hellénistique vivait dans une même civilisation.

L'une des régions les plus fécondes de cette Asie Centrale, l'une des plus riches dans les découvertes qui ont été offertes aux chercheurs, c'est la Bactriane. La Bactriane, autour de la ville de Bactres, l'actuelle Balkh, et la vallée de l'Amou Daria (fig. 45) que l'on appelait Oxus au moins pour sa partie moyenne, avec ses affluents de rive droite et de rive gauche.

Ici, le coup de tonnerre, le grand ébranlement, le séisme scientifique s'est produit avec la découverte par Daniel Schlumberger de la grande ville d'Aï Khanoum, qui se trouve à la confluence de la Kokcha et de l'Amou Daria, et qui est, ni plus ni moins, qu'une capitale grecque (fig. 66). Celle-ci a été fouillée de 1966 à 1978 par le Pr Paul Bernard qui a mené des campagnes régulières, tous les ans, de plusieurs mois chaque fois. Malheureusement ce site est abandonné depuis la guerre et a subi des injures et des outrages terribles. Comme vous pouvez le voir ici, la fouille clandestine s'est développée sur l'ensemble du site et, actuellement, celui-ci est presque entièrement dévasté.

Un système de fortifications très puissant entourait cette cité qui mesurait près de deux km de long du Nord au Sud et un kilomètre et demi environ d'Est en Ouest (fig. 67-69). Elle était parcourue par une rue principale rectiligne dans la ville basse, au pied d'un grand plateau, où se trouvait la ville haute. A l'extrémité de la ville haute, une citadelle. La ville est protégée par un système de fortifications extrêmement puissant.

Sur ce plan simplifié vous voyez qu'il n'y a plus là de système hippodaméen comme on en voyait sur les autres sites (fig. 69). Nous avons un système dont la logique n'est pas nécessairement celle de l'organisation des îlots réguliers mais, plutôt, l'organisation le long d'une rue principale qui paraît être l'axe directeur de tout le plan de la ville. C'est ici qu'ont été trouvés des vestiges d'un palais (fig.70,73) avec un décor qui est parfaitement grec. Ce que vous voyez ici est un chapiteau (fig. 90), comme l'a très bien montré Paul Bernard, un chapiteau pratiquement identique aux chapiteaux que l'on trouve à l'Olympeion d'Athènes. Il y a donc un lien très étroit entre le monde méditerranéen et cette Asie Centrale. Il y avait une communauté, une circulation permanente entre ces deux mondes, en dépit de la présence de l'empire parthe, au milieu du 2^e siècle.

Voici quelques productions de cet art d'Aï Khanoum qui sont là aussi incontestablement grecques, comme le pied de la statue de culte (fig. 79) à gauche et un masque de théâtre (fig 78) qui a été réemployé dans une fontaine, et cette plaque en argent doré représentant une déesse sur un char.

Et, enfin, une date nous est donnée par des inscriptions portées sur des vases trouvés dans la trésorerie du palais. Ces vases contenaient de l'huile et portaient la date des prélèvements qui avaient été opérés. C'était de l'huile d'olive et chacun sait que l'olivier ne pousse pas en Asie centrale. Il avait donc fallu faire venir de l'huile d'olive jusqu'en Asie Centrale et, évidemment, c'était une denrée extrêmement précieuse. Le dernier prélèvement est daté de 147 av. n.è. C'est ce qui nous a donné enfin une date pour l'histoire de la ville, dont on sait qu'elle s'est éteinte aux environs de 145 av. J.-C.

Un autre site actuellement en cours de fouilles est celui de Termez (fig. 51). Celui-ci est connu depuis très longtemps mais il a donné lieu à de très nombreuses spéculations. C'est un site sur lequel j'ai moi-même, en 1993, eu l'honneur de relancer une mission archéologique qui nous a apporté des résultats tout à fait importants. Cette présentation sera malheureusement assez brève. Normalement, même, je n'aurai pas dû vous en parler. Je laissais cela à mon collègue Shakir Pidaev, co-directeur de la mission, et qui, malheureusement, n'a pas pu venir. Donc, je ne traiterai ici que de l'aspect grec de cette ville.

Cette ville mesure environ cinq cent hectares, c'est-à-dire près de trois km dans un sens et deux km au moins dans l'autre sens. Mais, cette ville est le résultat d'une occupation continue depuis l'époque de l'Antiquité jusqu'au Moyen Age, jusqu'aux invasions mongoles. L'arrivée de Gengis Khan en 1220 de notre ère lui a été fatale. En dix jours Gengis Khan a conquis la ville et n'a plus laissé derrière lui aucune âme vivante. Cette ville a alors disparu et ce qu'en ont découvert les archéologues qui ont commencé à y travailler, c'était, évidemment, d'abord, l'image de l'époque médiévale, c'est-à-dire islamique. Puis, des fouilles ont été menées en profondeur et c'est S. Pidaev, mon collègue, qui a découvert dans les années quatre vingt l'existence de niveaux grecs, à une très grande profondeur sous la citadelle, c'est-à-dire à quatorze mètres de profondeur. Nous avons donc commencé par travailler dans ce secteur. Voici une image aérienne du site, de la partie sur laquelle nous travaillons. Vous avez la citadelle en bas, puis sur la gauche

vous avez, sous le nom de Tchingis Tépé, la colline où ont été trouvées les fortifications que je vous ai montrées tout à l'heure. A la citadelle, là, une grande tranchée a été ouverte.

Voici une vue de la citadelle de Termez, une vue depuis le fleuve, tout à fait exceptionnelle car nous sommes ici sur la frontière afghane (fig. 51). Jamais de telles photographies n'avaient été prises auparavant. Une grande tranchée a été ouverte, sur le flanc de cette citadelle, à son point culminant, à proximité du sondage dans lequel Pidaev avait découvert cette céramique grecque. Cette tranchée a été poussée jusqu'au sol du côté intérieur du site. Tout à fait au fond, se trouvent deux mètres d'épaisseur de matériel céramique grec. Les Grecs étaient là. Dans la moitié sud de la tranchée, le travail a été poursuivi mais la fouille a été plus lente. Nous sommes sur le flanc Sud avec tout l'étagement des fortifications, depuis l'époque islamique au 18^e siècle avec une tour ronde. Plus bas on trouve des fortifications islamiques du 14^e siècle sur des fortifications du 11^e siècle. Ensuite, sont apparus les vestiges d'une muraille formant un massif de près de neuf mètres d'épaisseur, avec des briques crues qui sont tout à fait caractéristiques de l'époque immédiatement post-hellénistique. Nous sommes là en présence de vestiges kouchans avec déjà du matériel hellénistique, des plats à poissons, des bols, de la céramique de table, et, probablement, une pyxide, c'est-à-dire une boîte imitant le vernis noir, tous caractéristiques de la présence grecque.

Enfin, nous avons l'occupation de la colline de Tchingiz Tépé avec des fortifications d'époque kouchane mais avec une technique de type grec, avec un large fossé précédé d'un *proteichisma* (avant-mur).

Nous avons donc l'impact sur Termez de la présence grecque à travers la reprise par les occupants qui se sont installés dans la ville après le départ des Grecs, aux environs du milieu du 2^e siècle av. notre ère, en particulier avec l'application des techniques grecques de fortifications. L'influence grecque se manifeste également par la présence des chapiteaux qui sont un simple rappel de l'influence bouddhique sur le site.

Mais, il y a, toujours sur le site de Termez, un deuxième endroit où l'on peut imaginer qu'il y avait une implantation grecque; en dehors de la citadelle où avait été implanté un *phourion*, c'est-à-dire un fort grec de surveillance du passage du fleuve. Il existe, au Nord de la citadelle, une petite butte qui était considérée comme une zone de peu d'intérêt, avec un petit fort hellénistique. En réalité, cette butte s'avère être le lieu d'un ensemble culturel, avec deux bâtiments religieux, dont une plate-forme culturelle. Dans les bâtiments, on a trouvé une monnaie d'Euthydème (fin du 3^e siècle) et des briques qui sont tout à fait caractéristiques de l'époque hellénistique avec un format de quarante-six cm.

Il y avait donc à Termez une installation militaire pour surveiller le fleuve et un sanctuaire qui est actuellement très détruit mais qui affirme sa présence. On sait en outre que, dans les travaux qui ont été menés sur le site de Termez, de la céramique grecque a été trouvée tout autour de ce fameux complexe culturel, donc une installation grecque mais, sans doute, différente de celle de la citadelle.

Et pour continuer notre périple rapide, voici un autre site sur lequel nous avons travaillé et qui, maintenant, est un peu en sommeil. C'est dans la montagne, à cent km au Nord de Termez, où passe la ligne qui sépare la Bactriane de ce que l'on appelle la Sogdiane.

Là, vous avez un site appelé Payon Kurgan. C'est un site de montagne, sur une plate-forme, où de la céramique grecque a été trouvée, un *askos* par exemple, ainsi que du matériel et des monnaies. Nous avons là aussi un *phourion* grec.

Signalons également une autre citadelle, celle de Khaytabad, qui est aussi au Nord de Termez et qui s'avère d'époque perse, réoccupée par les Grecs mais sous forme, encore une fois, de forteresse militaire.

Enfin, le dernier grand site dont je voudrais vous parler, en raison de l'absence du Pr Rtveladze, c'est le site de Kampyr Tépé qui se trouve à trente-cinq km à l'Ouest de Termez (fig. 49). C'est un site d'époque kouchane dans son apparence, avec des fortifications qui sont directement héritées de la tradition grecque comme celles de Termez, avec une citadelle et un

habitat qui s'étend sur toute la périphérie. Cette ville est kouchane mais le noyau central est d'époque hellénistique. Ce site a été fondé à l'époque grecque. On y a trouvé de nombreuses monnaies et quelques graffitis grecs. Les tranchées sont descendues très bas jusqu'au niveau du fleuve. Nous avons plus de trois mètres d'épaisseur de matériel grec. Il semblerait, d'après certains savants, que son nom antique ait été Pandocheion, donc l'auberge. C'est un site qui aurait surveillé le passage de l'Euphrate et certains spécialistes sont même persuadés qu'il s'agirait d'Alexandrie de l'Oxus.

Par conséquent, nous avons là une ville qui est une fondation grecque de manière claire mais qui, encore une fois, est un petit établissement et, visiblement, un établissement avant tout militaire.

Et enfin, le dernier site est celui d'un grand sanctuaire qui se trouve sur les bords de l'Amou Daria, sur la rive Nord, mais en Tadjikistan, appelé Takht-i-Sangin. Nous ne connaissons pas son nom grec. Ce site a livré une abondance de matériel achéménide et hellénistique dont un autel dédié au dieu Oxus, avec une représentation de Marsyas qui joue de la double flûte (fig. 54). Cet autel est tout à fait caractéristique de l'influence grecque, même si les auteurs de la dédicace ne sont pas grecs.

Enfin, pour terminer, je voudrais vous montrer cette image qui vient de DouraEuropos. C'est une tuile peinte qui date probablement du milieu du 3^e siècle. Sur cette tuile peinte, vous avez un personnage qui est un secrétaire, un acturius, représenté de manière tout à fait caractéristique de l'art parthe, en présentation frontale, avec ses grands yeux, qui fait tout à fait penser à l'art du Fayoum par exemple. Vous voyez qu'il porte le nom de sa fonction, donc Actuarios (fig. 40). Mais tout ceci est en grec et ce personnage s'appelle Héliodore.

Je crois que c'est pour moi le meilleur symbole de cette rencontre de civilisations auxquelles nous nous trouvons confrontés et à travers desquelles il faut retrouver notre chemin pour arriver jusqu'à la réalité de ce qu'avait été la présence grecque en Orient.

Pour conclure, on peut dire c'est que, l'image que nous avaient transmise les auteurs antiques d'un Alexandre et des Séleucides qui étaient en quelque sorte des missionnaires de la civilisation grecque, cette image, je crois, qu'il faut de plus en plus l'abandonner. Les souverains en question étaient avant tout des conquérants ou des gestionnaires, en tout cas des militaires. Ils avaient à cœur de maintenir leur pays sous leur domination et, si l'hellénisme s'est développé au cours de leur domination, c'est en raison de sa force et de sa richesse. Cet hellénisme qui avait déjà commencé à influencer l'Orient dès le 8^e siècle sur les côtes méditerranéennes et égyptiennes. Cet hellénisme s'est diffusé, qu'ils le veuillent ou non, souvent favorisé par eux et parfois malgré eux, généralement au sein des villes qui se sont développées, où sont nées de multiples colonies militaires. Des villes qui ont institué autant de foyers d'intégration des élites qui ont adopté cette civilisation qui, fait nouveau en Orient, n'était pas avant tout impériale ou religieuse, mais animée par le plus grand nombre. C'est aussi cela que l'on peut appeler le miracle grec.

Je vous remercie.

2.

L'HELLENISME EN ASIE CENTRALE

L'OUZBEKISTAN

Prof. Edward Rtveladze

Académicien, Professeur d'Histoire de l'Art, Directeur des fouilles à
Kampyr Tépa et autres villes hellénistiques

“Greece-Uzbekistan, Common Cultural Traditions”, E.Rtveladze, Tashkend 2001

>>>L'expansion de la culture grecque au Moyen Orient et en Asie Centrale et la cohabitation avec les autres cultures locales ont mené à la création d'une nouvelle civilisation que le Professeur français Daniel Schlumberger a appelé «l'Hellénisme en Orient» ou «le Monde Hellénistique en Orient».

En Ouzbékistan, cette culture s'est surtout développée dans les régions méridionales, la Sogdiane et la Bactriane qui appartenaient au début au royaume des Séleucides (après 306 av. J.C.) créé après la mort d'Alexandre le Grand. Par la suite ils appartenaient au royaume gréco-bactrien créé en 250 av. J.C. qui déclara alors son indépendance à l'égard du royaume séleucide; et finalement, au royaume des Kouchans à partir du début de l'époque chrétienne.

De nombreuses découvertes archéologiques témoignent de la particularité, de la civilisation et de l'art développés pendant l'Antiquité, résultat de la synthèse des traditions grecques et locales. Scientifiques, chercheurs, historiens, archéologues et historiens d'art du monde entier montrent un grand intérêt pour cette période.

Alexandre mena une politique d'immigration macédonienne en Bactriane, en Parthie et en Sogdiane. Selon les sources écrites anciennes, il a créé des cités dans certaines régions de l'Asie centrale qui étaient au début des “κατοικιες” c-à-d des casernes militaires pour des garnisons macédoniennes permanentes. Nous allons citer trois de ces villes (en Ouzbékistan) Alexandrie de l'Oxus (peut-être Termez l'Ancienne), Alexandrie de Margiane et Alexandrie Eschaté (aujourd'hui Hodzed à la frontière du Tadjikistan) (fig.1,49).

L'art gréco-bactrien s'est formé au début dans les villes et s'est étendu progressivement. Le processus est désormais bien connu grâce à la découverte de la ville grecque d'Aï Khanoum et du temple de l'Oxus à Takt-i-Santzin. L'architecture de cette époque porte très clairement les éléments de l'influence grecque.

Vers le milieu du 2^{ème} siècle av. J.C., le royaume gréco-bactrien (gouverné pendant 100/150 ans par des rois grecs) est occupé par des tribus nomades. Quelques enclaves grecques continuent à exister dans les montagnes de l'Indo-Koush et de l'Inde du Nord-Ouest, encore 100/150 ans après la chute du royaume gréco-bactrien. (fig. 112-119)

Dans toute cette région a été établi par la suite le grand état des Kouchans. De nombreuses dizaines d'années plus tard, la civilisation grecque continue à jouer un rôle prépondérant dans le monde quotidien, artistique et culturel des Kouchans. Un grand respect est montré aux dieux grecs Héraclès, Dionysson, Héphaïstos, Athéna. Ils font partie du panthéon officiel de l'empire des Kouchans et leurs visages figurent au revers des monnaies du royaume continuant ainsi les

traditions grecques. Pendant cette époque des Kouchans, fut créée l'écriture bactrienne qui utilisa l'alphabet grec (fig. 111, 121).

L'art du 3^{ème} siècle ap. J.C. montre une renaissance de l'influence grecque comme en témoigne l'art asiatique dans cette région. Des fouilles archéologiques faites par la mission d'historiens d'art ouzbèks entre 1960 et 1990 dans les villes de Dalverzin Tépa, de Kampyr Tépa et de Kaltshayan dans la région du Sourcan Daria en Ouzbékistan ont démontré que la tradition grecque s'est introduite profondément dans les villes et régions kouchanes où le culte d'Héraclès et de Dionysos se marie avec celui de Mithra, les mystères dionysiaques avec ceux de la Naissance de Mithra, dieu du soleil, qui deviendra plus tard la fête de Noël (25 décembre, après le solstice d'hiver), etc...

La diffusion du bouddhisme pendant l'époque des Kouchans apporta une nouvelle phase d'influence et de réminiscences des traditions grecques dans la région, liées à l'art indo-grec. L'art du Ghandara, le plus grand centre hellénisé de l'Inde, influença de façon déterminante le développement ultérieur de l'art pendant la période kouchane, transposant les éléments grecs sur les visages de l'imagerie bouddhique. Un des meilleurs exemples en Ouzbékistan est le relief de l'Aïrtam (2^{ème} siècle), une création exceptionnelle de l'Ecole de Sculpture Tokarobouddhique, partie d'ornement d'un grand complexe bouddhique. Le relief est composé de grandes feuilles d'acanthés desquelles émergent des bustes de jeunes filles tenant à la main des cadeaux ou des instruments de musique.

De nombreux monastères de la période kouchane, tels que Fayaz Tépa, Kara Tépa, le temple de Dalverzin Tépa, étaient aussi décorés de belles fresques et statues. Les plis fluides de l'habit du bouddha et les traits caractéristiques de son visage rappellent Apollon, preuve parfaite de la transposition des traditions artistiques grecques dans l'art bouddhique (fig. 127-130). La représentation de Bouddha suit toutefois les règles traditionnelles imposées par les monastères du Nord-Ouest de l'Inde. Les visages qui l'entourent quant à eux présentent un intérêt tout particulier. Comme les artistes étaient pour ces figures moins tenus aux règles monastiques, les visages du panthéon bouddhique de moindre importance montrent ainsi une forte influence de la tradition grecque (fig.133-152).

La tradition hellénistique apparaît aussi dans l'art koroplastique de la Sogdiane et de la Bactriane. Les représentations sont inspirées de la thématique grecque, de la sculpture hellénistique comme, par exemple, des têtes qui ressemblent à Alexandre, Aréthousa, Athéna, Héraclès, Dionysos, etc...

Pendant l'époque kouchane l'influence grecque reste forte non seulement dans les grandes villes comme Dalverzin Tépa, mais aussi dans les petites villes de province. La preuve en est les découvertes de la ville de Kampyr Tépa, garnison militaire grecque défendant le «chemin grec» des rois gréco-bactriens. Elle surveillait le passage du fleuve Amou Daria (ancien Oxus) qui était un des principaux points de la Route de la Soie qui traversait la région allant de la Bactriane vers le Nord, en direction de la Sogdiane, à travers les Portes de Fer. Les inscriptions grecques trouvées, témoignent de la présence ici d'habitants grecs. (Fig.84)

Il semble que de grands artistes grecs ont continué leurs activités à l'intérieur de l'empire des Kouchans, comme le montre une inscription au monastère de SourKhotal, le plus grand temple construit par le roi Kanishka 1^{er} ou par Houviska dans la région de Bagram, aujourd'hui en Afghanistan du Nord. On peut y lire le nom typiquement grec de Palamides, probablement l'architecte du temple. Etait-il un descendant des Grecs qui avaient émigré en Bactriane 3 à 4 siècles plus tôt ?

(ou bien était-ce un habitant local hellénisé?)

Dr Apostolos Bousdroukis,
Université de Ioannina

Monsieur le Président, mesdames et messieurs,

La conquête de l'Orient par Alexandre le Grand et la création des royaumes hellénistiques ont eu pour conséquence la fondation de villes dans les territoires nouvellement acquis, notamment par les Diadoques. Très tôt, il devint évident que le contrôle de ce territoire immense ne pourrait être assuré que par le transfert des colons grecs en Asie, et que dans ce but il serait nécessaire de fonder des villes sur le modèle grec, où ces colons pourraient vivre selon les règles particulières de leur patrie.

Les historiens acceptent aujourd'hui que les colons appartenaient, pour la plupart, à deux catégories: 1. les soldats qui avaient pris part à la campagne d'Alexandre et plus tard aux guerres entre ses successeurs, et 2. les simples citoyens qui voulurent quitter leur pays d'origine, motivés par la perspective d'une vie plus aisée en Orient. Alexandre lui-même fonda un certain nombre de villes, auxquelles il donna son nom. Celles-ci se situent notamment à l'Est de l'Iran. Les Diadoques, et plus particulièrement les Séleucides, ont fondé, dans la région qui nous intéresse, des villes qui portaient leurs noms (Séleucie, Antioche), ou les noms des membres de leur famille (Laodicée, Apamée).

Un cas particulier, pourtant moins connu, constituent les villes qui ont reçu des noms de localités de Macédoine, ou du reste de la Grèce. Leur nombre est considérable, mais ce qui est surtout impressionnant à leur propos, c'est leur répartition inégale dans l'espace, puisqu'elles se rencontrent exclusivement dans le royaume séleucide et surtout dans une partie de celui-ci, à savoir la Syrie-Palestine et la Mésopotamie. Sur un total d'environ trente-cinq villes, une vingtaine porte des noms de villes macédoniennes (Pella, Béroia, Edessa, Dion, Amphipolis, Aigéai, Europos, Kyrros, etc.) et le reste des noms de villes qui se trouvent au Sud de la Macédoine (Larissa, Chalcis) ou en Thrace (Maroneia, Ainos, Perinthos).

Nous disposons de très peu de renseignements sur la date de leur fondation. D'ailleurs, à l'exception, presque unique, d'Europos-Doura, la plupart de ces villes n'ont pas jusqu'ici fait l'objet de fouilles systématiques. Les historiens de l'époque romaine attribuent leur création au fondateur de la dynastie des Séleucides, Séleucos I^{er} (301-281 av. J.-C.), mais leur témoignage est bien postérieur aux événements. En réalité, seulement pour un petit nombre de ces villes on a pu vérifier qu'elles existaient dès la haute période hellénistique (fin du IV^e – début du III^e siècle av. J.-C.). Cependant, il y a de fortes présomptions que la plupart des villes en question, se soient fondées dans cette période précoce. C'est cela que soutiennent d'abord les sources historiques. Les fouilles récentes, dirigées par Pierre Leriche, sur le site d'Europos-Doura, ont prouvé l'existence sur place d'un établissement modeste, qui remonte à la période considérée. D'autre part, les historiens modernes acceptent en général que, quelle que soit l'importance de l'afflux des colons grecs, celui-ci ne continua pas très au-delà du milieu du III^e s. av. J.-C.

La majorité des villes portant des noms macédoniens ont été fondées le long de deux axes principaux permettant les communications de la Syrie avec l'Asie Mineure et l'Égypte (axe nord-sud), d'une part, et avec l'Iran et l'Asie Centrale (axe est-ouest), de l'autre. Dans la période qui suivit la mort d'Alexandre, cette région fut le centre opérationnel d'Antigone le Borgne, un des Diadoques et prédécesseur de Séleucos I^{er} au Proche-Orient. Dès 320/19 et jusqu'à sa mort, dans la bataille d'Ipsos en 301, Antigone avait rassemblé son armée, la plus grande jamais possédée par un Diadoque, en Syrie du Nord. Selon l'historien Diodore, Antigone choisit de construire sa capitale, Antigoneia, près du point d'intersection des deux axes. Il croyait que leur contrôle assurerait en même temps la surveillance des territoires plus orientaux, la Babylonie et

l'Iran. Après sa chute, Séleucos I^{er} construisit sa propre capitale à courte distance d'Antigoneia, visiblement pour les mêmes raisons. Antigone fut également le fondateur d'une autre ville importante Pella, dans la vallée de l'Oronte. Son nom macédonien fut plus tard changé en Apamée par Séleucos I^{er}.

Du coup, il semble que les successeurs d'Alexandre, et surtout Antigone, s'étaient très tôt décidés que la Syrie, à cause de sa situation sur les voies de communication internationales et de sa proximité avec la Grèce, devrait devenir le centre militaire et administratif des territoires asiatiques. Il n'est donc pas impossible que la fondation au moins de certaines des villes considérées, soit due à Antigone, qui pourrait bien avoir été le devancier des premiers Séleucides, Séleucos I^{er} et son fils Antiochos I^{er}, (281-261 av. J.-C.) dans l'activité colonisatrice au Proche-Orient, même si dans l'état actuel de nos connaissances il est impossible d'indiquer combien ou quels établissements devraient lui être attribués.

Toutes les villes en question n'ont pas eu la même importance, ou peut-être le même succès. La plupart des villes de nom macédonien semblent avoir survécu presque jusqu'à l'époque islamique, tandis que la majorité de celles portant le nom d'une localité de Grèce au Sud de la Macédoine semblent avoir disparu, ou au moins perdu leur nom à l'époque romaine et elles ne nous sont connues qu'à travers de simples mentions dans les œuvres des lexicographes et des compilateurs d'époque tardive. Ce phénomène ne peut pas être dû au hasard. L'élément macédonien était probablement plus important numériquement que celui provenant du reste de la Grèce.

Pourrait-on tout de même soutenir que chacune de ces villes était peuplée par des colons provenant de la cité homonyme de Macédoine ou de celles qui se trouvent en Grèce, au sud de cette région-là? Dans certains cas, cela paraît probable. On pourrait citer l'exemple de Kyrrhos et de Gindaros, en Syrie du Nord. Kyrrhos fut la capitale du district de la Kyrrestikè, auquel appartenait aussi Gindaros. C'est près de cette dernière que les Grecs avaient construit un temple important, consacré à Athéna Kyrrestis, la divinité tutélaire de Kyrrhos macédonienne. Kyrrhos et Gindaros étaient étroitement associées en Macédoine aussi, puisque la dernière était une komè dépendant du territoire de Kyrrhos. L'existence donc dans le même district de la Syrie Séleucide de deux cités étroitement liées l'une à l'autre, qui existaient aussi en Macédoine, renforce à nos yeux la possibilité que leurs habitants provenaient des cités homonymes de la Macédoine.

L'origine du peuplement par une localité du même nom de Macédoine ne suffit pas pour expliquer tous les cas de transferts toponymiques. Les ressemblances topographiques entre tel site proche-oriental, choisi par les nouveaux maîtres du pays pour l'installation d'une colonie, et son homonyme macédonienne, ont joué un rôle essentiel. Edessa de Mésopotamie (actuellement en Turquie du Sud) constitue à ce propos un exemple éloquent. Deux historiens byzantins soutiennent que la ville reçut ce nom précis à cause du "cours violent de ses eaux". Les auteurs se réfèrent visiblement au torrent qui traversait la ville et dont les eaux étaient responsables des inondations catastrophiques qu'Edessa avait subies tout au long de son histoire et dont témoignent les chroniques syriaques médiévales. Or, les fouilles récemment effectuées à Edessa de Macédoine, ont montré que la ville était exposée à un phénomène analogue, puisque, lors de sa construction, les bâtisseurs donnèrent au mur de son acropole une forme triangulaire afin que les eaux du fleuve se scindent en deux à ce point. Ils firent en sorte que l'enceinte puisse également servir comme défense contre le risque d'éventuelles inondations. Ainsi le témoignage, à première vue énigmatique, des sources littéraires selon lesquelles la ville mésopotamienne fut ainsi appelée à cause de la "force de ses eaux", se trouve à la fois éclairci et confirmé.

En dehors de leurs nouvelles fondations, les Macédoniens nommèrent des régions entières du Proche-Orient d'après d'autres de Macédoine (Piérie, Mygdonie). Ils ont même eu recours à

leurs traditions et à leurs mythes pour expliquer les particularités topographiques du pays étranger qui leur rappelaient celles de leur patrie. Dans cette période précoce de leur installation, les Macédoniens étaient encore sensibles au facteur psychologique, responsable de ce souci de recréer en terre lointaine une "nouvelle Macédoine". Il suffit pour cela de considérer le mythe créé pendant la période hellénistique pour expliquer la formation de la vallée de l'Oronte (Syrie occidentale), le long de laquelle un nombre considérable de colonies grecques ont été fondées, parmi lesquelles Pella-Apamée était de loin la plus importante. A l'endroit où elle fut construite, le fleuve creuse son passage entre deux montagnes, le Djebel Ansariyé à l'Ouest et le Djebel Zawiyé à l'Est. Au pied de la colline où la ville fut bâtie, les eaux d'une source, en se mêlant avec celles de l'Oronte, formaient un lac, entourant presque toute la hauteur qui abritait l'acropole de Pella-Apamée. La topographie du site inspira aux Grecs installés sur place un mythe selon lequel Oronte amoureux de Méliboia, la nymphe de la source, croupissait autour de celle-ci jusqu'à ce que Héraclès sépara en deux la montagne avec un coup de massue et le fleuve prit son cours vers le Nord. Ce mythe est presque une réplique de celui qui existait en Grèce depuis des siècles, pour expliquer la formation de la vallée du Pénée, en Thessalie. Dans une époque très lointaine, les eaux de ce fleuve stagnaient dans la vallée de Larissa jusqu'au moment où Héraclès sépara l'Olympe de l'Ossa, en frappant avec sa massue. C'est alors que les eaux du Pénée trouvèrent libre cours vers la mer Egée.

Le mythe concernant la formation de la vallée de l'Oronte combine aussi des éléments plus proprement macédoniens : l'amour de l'Oronte pour Méliboia est visiblement inspiré de celui de l'Axios, un de principaux fleuves de Macédoine, et de son épouse, la nymphe Périboia, d'après ce qu'Homère nous rapporte. Le lien avec le plus important fleuve de Macédoine était indispensable, parce que les Macédoniens attribuèrent justement le nom de l'Axios à l'Oronte.

L'hellénisation de l'Orient s'est donc aussi faite avec le transfert massif des toponymes grecs et plus particulièrement macédoniens, et avec l'adaptation des traditions grecques séculaires à la nouvelle réalité. Ce processus eut pour but de rendre le paysage étranger plus familier et accessible à eux-mêmes et aux colons qu'ils espéraient attirer depuis la Grèce. Cette "hellénisation" de l'espace géographique se présente en quelque sorte comme l'accomplissement de l'activité colonisatrice des Diadoques. Il fait partie du vaste plan de la création en Asie, des conditions qui allaient assurer aux colons Grecs une vie aussi semblable que possible à celle de la Grèce. Pour cette raison, plusieurs fondations des Diadoques, surtout celles qui portaient un nom dynastique, ont acquis non seulement l'aspect extérieur, mais aussi la structure intérieure des cités grecques. La recherche archéologique récente a, plus d'une fois, montré que certaines de ces villes ont été construites sur les modèles architecturaux et urbanistiques grecs (des remparts solides, des rues se coupant en angle droit selon le système hippodaméen, une Agora située au centre de la ville, etc.).

L'organisation interne était, au moins dans certains cas de villes, réglée par les institutions traditionnelles des cités grecques. Nous savons ainsi que les citoyens de Laodicée de Syrie se rassemblaient en corps dans l'Εκκλησία et la Βουλή, pour discuter les affaires internes de leur cité, les deux institutions suprêmes que l'on rencontre dans les cités grecques, et celles de Macédoine, depuis le règne de Philippe II. Tel était le prestige accordé au statut de polis grecque, que l'on peut supposer que plusieurs villes importantes de l'Orient aspiraient à l'acquisition de ce privilège. Tel semble être le cas de Babylone, qui reçut ce statut probablement au milieu du II^e s. av. J.-C. Un texte astronomique du règne d'Antiochos IV (175-164 av. J.-C.), traite les citoyens de la ville, désignés en tant que pu-li-te-e, comme une entité à part. Le terme est visiblement une corruption du mot grec politès et dans le cas de Babylone il faut sans doute compter parmi ces pu-li-te-e des indigènes hellénisés. Séleucie du Tigre émit au I^{er} s. av. J.-C. des monnaies avec le nom de la Βουλή, représentée comme une femme assise sur un trône. En fait, quand les Aracides s'emparèrent des provinces orientales du royaume séleucide, depuis le milieu du II^e s. av. J.-C., les rois parthes ont reconnu et respecté les traditions d'autonomie des villes grecques en les traitant comme des formations politiques particulières à

l'intérieur de leur royaume, ce qui montre les racines profondes de ces traditions dans la conscience de la population grecque.

Mais à part les institutions politiques, les villes des Diadoques furent en même temps des foyers de propagation de la culture grecque avec notamment leurs gymnases et leurs théâtres. Un décret de Suse (Séleucie de l'Eulaios), de 100/50 av. J.-C., en l'honneur du gymnasiarque et une inscription de Babylone, datée de 109 av. J.-C., et contenant les noms des éphèbes, témoignent du fonctionnement du gymnase dans ces villes, après la conquête parthe.

Comme nous l'avons déjà mentionné, un nombre très restreint de villes syriennes portant un nom macédonien, a jusqu'ici bénéficié de recherches archéologiques systématiques. Du coup, très peu est connu sur la phase hellénistique de leur histoire. Bien que certaines de ces villes aient été, à l'époque de leur fondation, moins étendues par rapport à celles ayant reçu un nom dynastique, la plupart d'entre elles, comme par exemple Europos-Doura, s'étaient développées en centres importants jusqu'à la fin de la période hellénistique. Quoi qu'il en soit, il est bien possible qu'elles aient joué, dès le début, un rôle essentiel dans la propagation de la culture et le mode de vie grecs. Citons comme exemple la présence d'un certain Ménodore, citoyen d'Antioche de Mygdonie (en Mésopotamie du Nord), dans la liste des vainqueurs aux Panathénées de 166/5, qui témoigne, en dehors des relations des fondations orientales avec la Grèce métropolitaine, de la culture grecque dispensée dans le gymnase de la ville. Jamblique de Chalcis syrienne, se distingua à l'époque romaine comme philosophe néoplatonicien. Nicanor, poète épique originaire de Hiéropolis de Syrie, qui n'a peut-être jamais reçu de nom grec, mais dont la population comptait sans doute des descendants de colons grecs, fut honoré par Athènes en tant que "nouvel Homère" au début de l'ère chrétienne. Espérons que la pioche archéologique mettra bientôt à la lumière les vestiges hellénistiques de ces villes.

Je vous remercie.

4.

ALEXANDRIAN HELLENISM

AREAS OF CULTURAL INTERACTION

By Professor Mostafa EL ABBADI
University of Alexandria

Ladies and Gentlemen,

The fact that the ancient Library of Alexandria was the first universal library in history is often taken for granted without due appreciation of the intellectual process which led to its formation. Many great libraries had existed in the ancient world long before Alexandria, but they were, by and large, of a local and regional nature; each was primarily concerned with the preservation of its national heritage and local traditions. It was the inquisitive nature of the Greek mind that led many Greek intellectuals to explore the learning of the Orient. The enquiring mentality of the Greeks was eventually given full expression during and after Alexander's global enterprise. Indeed, his campaigns were considered by Hellenistic authors to have brought about "a considerable addition of empirical knowledge of geography", as observed by Erastosthenes (apud Strabo, 1.2.1). It was then that the concept of universal knowledge first emerged. The perception of the universality of knowledge was certainly new to the human intellect, and it

seems that after Alexander the world found itself on the threshold of a new intellectual experience of global dimensions. There was the sensation of a new spirit in the air, a renaissance of human culture. It is no exaggeration to say that the realization of that new vision was achieved in Hellenistic Alexandria, under Ptolemaic patronage and guidance.

Right from the foundation in 331 B.C., Alexandria was a cosmopolitan city. Following Alexander's usual plan, the inhabitants of his new city were basically composed of 3 main elements: Macedonian military garrison, a mass of native Egyptians from Rhakotis and other neighbouring villages; to whom were added any available number of Greeks who were invited to move from earlier Greek settlements in Naukratis and Memphis (Ps Callisthenes, *Life of Alexander*, 1.31.2; Justin 11.11.13; Curtius 4.8.5; Aristotle *Oeconomica* 11.33).

With the rapid development of Alexandria as an international centre of trade, many foreign groups came to settle in it. The largest number of immigrants was from Greece and Greek cities around the Mediterranean, as well as from Hellenized communities in Asia Minor; other Asiatic groups such as the Jews, Syrians and Persians also flocked to Alexandria in various numbers. Accordingly the city advanced by leaps and bounds and reached the height of its grandeur and fame as a world capital during the 3rd century B.C. (fig. 8-9)

Ever since the establishment of Ptolemaic rule following the death of Alexander in 323 B.C., Ptolemy II adopted Alexandria as capital of Egypt and made Greek an official language of the country. Thus Greek schools and Greek education spread in many parts and consequently almost all the non-Egyptian communities were largely Hellenized in language, costume and manners. By the middle of the 2nd century B.C., the differences of origin, though still meticulously mentioned in official documents, would not be too obvious to the casual eye of a foreign visitor. Thus Polybios, when he visited Alexandria around 145 B.C., divided the population into 3 groups only: mercenaries, Egyptians and Alexandrians (ap. Strabo c.797=17.1.12). It would be easy to distinguish these 3 categories by their appearance and speech. Egyptians, from the very beginning formed the largest single community, as it was they who provided the necessary labour force. They lived mainly in the southern district of the city, round the precinct of the Sarapeum, in what used to be the village of Rhakotis. They usually wore their own type of dress and kept to their own language and way of life. The mercenaries, would be the easiest to identify in their military uniforms, they were mainly Greeks or from the Hellenized parts of Asia Minor. The third group mentioned by Polybios was the one he lumped together under the appellation "Alexandrians". Though he noticed that they were "a mixed people", he added that they were "Greeks by origin". This was not necessarily so as the obviously judged by appearance only, for many were Hellenized Asians and not least among them were the Jews.

It is essential at this point to mention that to be an Alexandrian, meant to possess Alexandrian citizenship, a favour granted by the king to an exclusive number of people, predominantly Greeks; Egyptians, Jews or members of any other community, were no citizens but merely residents of Alexandria (M.El Abbadi, *JEA*, 1962, pp.106-123). Probably therefore, when Polybios assumed Alexandrians to be of a Greek origin, he was looking at them from a cultural point of view as they would have appeared to him. Likewise, the Jews – who constituted a large religious community of their own – would not have appeared any different to Polybios, from the Hellenized multitude with which Alexandria swarmed. Their Hellenization and rapid assimilation, rendered it necessary, since the 3rd century B.C., to have a Greek translation made of the Torah which is now known as the Septuagint. (fig.17) Greek replaced Hebrew and Aramaic as a common language (**) and even pure Jewish names became rare in documents whereas names like Alexander, Ptolemaios and Helenus were more common (A. Fuchs & V. Tcherikover ed. *CPJ*, *Introd.* pg 11, 47 & index).

Against the cosmopolitan social background and the emergence of the concept of universal knowledge, Ptolemy I responded to that new intellectual awareness by founding in Alexandria

twin institutions: the Mouseion and the Library and appointed Demetrius of Phaleron to be in charge. The King instructed him “to collect writings of all nations so far as they were worthy of serious attention” (Irenaeus, Adv. Haer. 3.21.2 apud Eusebius, H.E. 5.8.11-15).

Besides, in the words of Hecataeus of Abdera, it was deliberate policy of Ptolemy 1st “to invite Greek men of letters to come to Egypt in order to write Aegyptiaca, in collaboration with Egyptians priests who were required to provide the information recorded in their sacred records” (ap. Diod. Sic.1.46.8).

A specific case of cultural interaction is provided by Hibeh papyrus 27 (300 B.C.) written by a young Greek scholar who spent 5 years studying astronomy with an Egyptian priest in the city of Sais (in the Delta). The calendar included in the text is based on the sidereal or natural year of 365 $\frac{1}{4}$ days. In this way, the Egyptian “priests could keep the festivals annually on the same day without alteration” (lines 43-64). Another detail of interest in that Egyptian calendar is the length of day and night the whole year round. The entries given for 22-27 June are of interest:

- 20 Pharmouthi = 22 June (300 B.C) night 10 hours, day 14 hours
- 24 Pharmouthi = 26 June: Summer Solstice, night begins to gain on day by 1/45 of an hr.
Night 10 $\frac{1}{45}$ hours, day 13 $\frac{44}{45}$ hours
- 25 Pharmouthi = 27 June: Etesian winds begin to blow and the river (Nile) begins to rise.

An interesting point about the information provided in the Hibeh papyrus (in 300 B.C.) is that it agrees with two other calendars: one in Greek of Eudoxus of Cnidus (mid 4th B.C.) as represented in P.Paris (2nd B.C.), and another Hieratic papyrus of the Ramessid period in XII B.C. (commonly known as “The Cairo Calendar no 86637”). Such an agreement in three calendars provides evidence of cultural interaction between Greece and Egypt that had started before Alexander and continued under the Ptolemies.

Further incidents of universal knowledge and cultural interchange in Hellenistic Alexandria:

- Manetho, an Egyptian priest from Heliopolis who was conversant in Greek, was commissioned by King Ptolemy I to write an Aegyptiaca in Greek. To this day, we largely follow his division of ancient Pharaonic history into 30 dynasties.
- Ctesibios of Alexandria, a brilliant mechanical engineer who flourished in the 3rd century B.C. directed his talents to the development of the old Egyptian water-clock. (fig. 10-20). We are fortunate that we possess two early sources of the Egyptian invention: (a) an inscription of the XVIth century B.C., (b) an actual model of the clock dated in the XVth century B.C., commonly known as the Karnak outflow clock (fig.18). The inscription is in hieroglyphic and comes from the tomb in Luxor of a “nobleman and high official, holder of the royal seal” by the name of Amenemhat who lived in the years 1565-1534 B.C. early in the XVIIIth dynasty. In this inscription, Amenemhat records his great deeds and achievements, and above all his intention of the “outflow-clock with 12 different scales and one mouth-piece” (Ludolf von Mackensen, Neue Ergebnisse zur aegyptischen Zeitmessung, Die Inbetriebnahme und Berechnung der ältesten erhaltenen Wasseruhr, in Alte Uhren, Callwey Verlag, München, 1 Januar 1978, pp 14-18). This description astoundingly corresponds with the so-called Karnak outflow clock, the forerunner of all subsequent models. He ascertained the exact length of the nights from month to month, and was able to fix a suitable shape and exact dimensions for the vessel designed to measure the passage of time by night...

It is clear from the text that Amenemhat’s clock was specifically intended for use during the hours of darkness. This is further confirmed by another inscription on a fragment of a water-clock of subsequent date which reads as follows: “Every figure is in its hour....to fix the hours of night, when the decan stars are not visible; so that, in this way, the correct time of sacrifice will be observed”.(R.W.Sloley, “Primitive methods of measuring time”, JEA, 17 (1931) 166-178, esp.174).

By a rare coincident, we possess an actual specimen of that new invention, the so-called Karnak water-clock which was discovered in 1904 in the temple of Ammon in Luxor, and dated to the same XVIIIth dynasty. Though severely broken up, it was carefully restored and has since been preserved at the Cairo Museum (JE 37525). Its date is secured by the preservation of the cartouch of King Amenhotep III (Amenophis III) 1405-1370 B.C. It is the prototype of numerous models of a much later date (Cf. *Lexicon der Aegyptologie*, "Wasseruhr", Wiesbaden 1986 Band VI, 2, col. 1156). The twelve months are written at regular distances on the upper rim of the vessel and below them on the inner surface are twelve scales of 12 indented points. The 12 scales indicate the 12 months and the points indicate the hours, differently spaced out so as to designate variable hour-lengths for the different seasons.

Our Karnak specimen is an alabaster vessel of an incomplete conical shape with a pipe or mouth-piece fitted into an orifice at its bottom. (fig.20) The technical secret of such water-clocks lies in the manufacture of that mouth-piece. It was usually made of precious metal to resist decay, with an inner diameter of 1,4 mm. The volume of the vessel was calculated to hold an amount of water sufficient to flow out during the whole night. The outflow clock was subject to a complication due to the fact that the speed of outflowing water at the bottom of a vessel is proportional to the pressure of the water-head. In other words, water flows faster when the water-head is higher (L.Strange de Camp, *The Ancient Engineers*, Doubleday & Co., Garden City N.Y. 1963, p 141). The rule of this phenomenon was established by Torricelli in the first half of XVIIth century. Although our ancient inventor, Amenemhat had no knowledge of the scientific subtleties of Torricelli's theorem in hydromechanics, yet there is no doubt that he was aware of the physical phenomenon. Hence his choice of the conical shape for his vessel which would allow for a larger amount of water at the top when the flow is faster and a lesser amount near the bottom when the flow is slower. The dimensions of the Karnak clock are: height 280 mm, upper inner radius 214 mm, bottom (at orifice) inner radius 115 mm.

Another type was developed in ancient Egypt, the so-called "inflow clock". This was no doubt an improvement upon the "outflow" type and gave a much more accurate measurement of time (see description in Borchardt, b22-25; Sloley, 1763. Noblecourt, 137) It consists of 2 components: a reservoir and a cylindric vessel. The reservoir is large enough so that the water level hardly drops during the night. It is fitted with a mouthpiece at the bottom through which runs an even flow of water (unlike the Karnak clock). Water is allowed to drip into the recipient cylinder and, as the level of the water rises inside, the height is exactly proportionate to time. As long as the reservoir is full of water, errors due to the gradual diminishing pressure can be avoided. The reading is made from bottom to top (inverse direction of the Karnak clock) (fig. 19).

Water-clocks were introduced from Egypt into various other countries: Mesopotamia, India, China and Greece. In Greece it was commonly called Klepsydra, and the Athenians used it to measure the time allowed to orators. Plato is said to have rigged up an alarm Klepsydra to signal the start of his classes at dawn (Athenaeus, IV, 174 C, L.Strange de Camp, *The Ancient Engineers* 141).

In the 3rd century B.C., there lived in Alexandria a brilliant engineer called Ktesibios who is credited with a number of ingenious inventions, one of which was an improved device of the water-clock. A detailed description of his work is provided by Vitruvius in his invaluable manual "De Architectura". Vitruvius mentions more than one model, the final version was based on an inflow klepsydra, fitted with an overflow in the reservoir to a rotating cylinder drum upon which were drawn 12 converging lines for the unequal hours, crossed by 12 vertical lines for the months. The drum, fitted with a cog-wheel of 365 teeth, was turned each day so that the pointer traveled over a distance representing the hours of night or day light of that day.

This is a case of cultural interaction. It is obvious that Ktesibios based his research on the older Egyptian inflow clock and that he realized its defects and came up with definite improvements.

Another area of interaction was in medicine, where both Egypt and Greece had long established traditions and achievements. But, while the Hippocratic corpus was accepted as the absolute medical authority in the whole Greece, still Egyptian medical tradition was looked upon with admiration by the Greek themselves. As early as the Homeric age, we read in book IV of the *Odyssey* that “the Egyptian doctor left all other nations far behind”. By the Vth century B.C., Herodotus asserts that medical specialization was highly developed in Pharaonic Egypt where there were specialized doctors for diseases of “the eyes, teeth, head, stomach and even (what he calls) the invisible disease”, he probably meant disturbances of the nervous system (Hdt, II.83). The discovery of ancient Egyptian medical papyri has justified much of those claims.

The coexistence of the two, Greek and Egyptian traditions in Hellenistic Alexandria led to a virtual revolution in medical knowledge. Perhaps an advantage which Alexandria had over other centres of study and training in medicine is that Ptolemaic patronage encouraged pure academic research. The present occasion does not allow for any lengthy presentation of the Alexandrian medical school; one or two examples may suffice as indication of its character and nature.

The great efforts of Herophilus, the leading Alexandrian physician and his school were directed towards a “scientific medicine”. In contrast to the classified mass of physical observations and disease descriptions of the Coan school of Hippocrates and his terminology. In order to achieve this, Herophilus embarked on a new study of the human body, based on anatomy and human dissection. His new approach had never been practiced in classical Greece. It is probable that Herophilus had benefited from the Egyptian practice of mummification. His pioneer work was later bitterly criticized by the inferior Methodist physicians in Rome whose representative, Tertulian described the great Alexandrian surgeon in these words: “Theophilus, the physician or rather that butcher who cut up hundreds of human beings so that he could study nature!” (Tertulian, *De Anima*, 10).

But Galen was genuinely appreciative. In connection with the ovarian arteries and veins observed by Herophilus in his anatomy of the womb, Galen admits: “I have not seen this myself in other animals except occasionally in monkeys. But I do not disbelieve that Herophilus observed them in women for he was efficient in other aspects of his art and his knowledge of facts acquired through anatomy was exceedingly precise and most of his observations were made not as is the case with most of us on brute beasts, but on human beings themselves” (Galen, II 894-5).

A break through was definitely achieved in the field of neurology and the function of the brain as a result of Herophilus’ anatomy of the nervous system. He was able to prove that the brain was the seat of intelligence and not the heart as Aristotle and other had thought (Ps. Rufus, *Anatomy*, 71-4 [in C.E.Ruelle, ed. *Dubitationes et Soluciones*, Paris 1889, pp 184-5]; Galen, VIII, 212; Papyri Rylands, 21 = Pack, 2346; J.F.Dobson, *Proceedings of the Royal Society of Medicine*, 18, 1925, pp1032; cf. P. M. Fraser, *Ptolemaic Alexandria*, II, p 512, nn 96-7).

The coexistence of both Greek and Egyptian medical practices in Hellenistic Alexandria occasionally reveals cases of interaction. A papyrus fragment from the II century B.C. illustrates such a case. It is a letter written in Greek by a woman and addressed most probably to her husband, its runs as follows: “I understand you studied the Egyptian language. I congratulate you and myself because now you will go to the city (of Alexandria) and help teach pupils at the clinic of Phalu, the clysterspecialist and you will be able to provide for your old age.” (UPZ 148; Roger Remondon, *Problème du bilinguisme dans l’Egypte Lagide*, Chr. D’Eg., 1964, 126146).

The case of Phalu indicates that Egyptian physicians maintained the practice of their medical tradition in Alexandria with efficiency. This is further confirmed by a later example in the Roman period when we learn from Pliny the Younger that he was cured of a serious illness by a distinguished Egyptian doctor from Memphis called Arpocras who was a “resident alien” in Rome. To have attained such recognition, he must have been conversant in Greek. However, in recognition of his talents, the Emperor Trajan, at the request of Pliny, granted him both the Alexandrian and the Roman citizenships at one stroke (Pliny, Letters, X, nos 5-7 & 10).

The above account of some aspects of cultural life in Hellenistic Alexandria confirms the observation that it was of a composite nature. Its universal medium was the Greek language (**). There were indeed positive developments to the earlier Greek tradition in literature and literary studies; yet in other areas of scholarship, internationalism was its distinguished characteristic. Irrespective of race and origin, all positive contributions were incorporated in its structure and were given expression in Greek (**).

Strabo, late in the 1st century B.C., was particularly impressed by this feature of Alexandria’s academic life, when he favourably compared it to other centres of learning. He observed that: “among the Alexandrians, both phenomena existed, they received many foreigners and sent not a few of their own people to complete their training abroad.” (Strabo, XIV, 5.13). This observation seems to be valide throughout the ancient history of Alexandria.

The fact that an active international scholarship could function in one place permitted the interchange of scientific experiences of diverse backgrounds. It probably also explains much of the originality of the scholarly achievements of ancient Alexandria.

Thank you.

N.B.

(**) << Pendant tout le premier siècle de la souveraineté arabe, aussi bien à Damas qu’à Alexandrie, le grec continuait à être la langue officielle de l’état >>

M.El Abaddi ‘Life and Fate of the Ancient library of Alexandria, Paris UNESCO/PNUD 1992, Ed. grecque SMILI, 1988, p.206

« Le Grec en tant que langue officielle du Califat a été aboli par le Calife Walid par une loi, en 705. C-à-d. depuis 331 av. J.C. jusqu’à environ 750 apr.J.C., soit près de 1000 ans de pratique du grec dans la région » . P. Grigorakou.

5.

LA PRESENCE DES GRECS DE BACTRIANE ET DE L'INDE
SUR LA COTE OCCIDENTALE DE LA PENINSULE INDIENNE

par Michel Kordossis
Professeur à l'Université de Ioannina

Mesdames et messieurs,

L'histoire des royaumes grecs de Bactriane et de l'Inde a été confirmée surtout grâce au monnayage découvert sur place. A ce sujet il faut citer l'ouvrage récent d'Osmund Bopearachchi¹. Du côté archéologique, on mentionnera notamment les fouilles effectuées par le Professeur Paul Bernard en Afghanistan². Il y a également les sources écrites grecques et indiennes, qui sont pourtant très concises et problématiques.

Concernant la première époque de ces royaumes jusqu'à la mort de Ménandre, que nous pouvons considérer comme période d'essor, il est indispensable de se baser sur les sources occidentales, et plus particulièrement grecques, puisque les renseignements tirés de la numismatique présentent un certain nombre de problèmes. Notre courte intervention ne portera pas sur les influences sur l'art, l'urbanisme, les sciences, etc., qui ont fait l'objet de très nombreuses études de date récente³. Nous allons essayer, sur la base des renseignements tirés surtout de Strabon et du Périple de la Mer Rouge, ouvrage du II^e siècle ap. J.-C., et décrivant les ports les plus importants de l'Inde, de retracer la présence des Grecs après Alexandre le Grand au Sud de la Patalène, région où débouche le fleuve Indus, sur la côte occidentale de la péninsule indienne et jusqu'où est arrivé le chef de guerre macédonien. En d'autres termes nous allons nous restreindre à une partie seulement de l'Inde et nous allons essayer d'y retracer la présence grecque dans le domaine politique et culturel.

Comme nous l'avons déjà souligné, les sources écrites concernant cette partie de l'Inde sont rares. Malheureusement l'ouvrage d'Apollodore d'Artémite se rapportant à l'histoire des Parthes mais aussi à celle des Grecs de Bactriane et de l'Inde, ne nous est pas parvenu. Nous disposons seulement d'un paragraphe très controversé, préservé dans la Géographie de Strabon, où il est question des conquêtes des Grecs de Bactriane, et plus particulièrement du roi

¹ O. BOPEARACHCHI, Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques, Catalogue raisonné, Paris 1991.

² Voir les volumes parus dans les Mémoires de la Délégation Archéologique Française en Afghanistan (MDAFA) et P. BERNARD, Fouilles d'Aï-Khanoum IV. Les monnaies hors trésors. Questions d'histoire gréco-bactrienne, MDAFA 27, Paris 1985.

³ Voir par exemple D. VELISSAROPOULOS, Έλληνες και Ινδοί. Η συνάντηση δύο κόσμων, Athènes 1990, vol. I, p. 489 sq.

Ménandre, peut-être le plus grand souverain grec de cette région, second seulement après Alexandre le Grand et de Démétrios, roi de Bactriane, fils du roi Euthydème de Bactriane, qui prit le pouvoir après avoir tué Diodote II, héritier de Diodote I^{er}, qui avait enlevé la Bactriane au royaume des Séleucides. Dans ce passage, Strabon, après avoir parlé de la fertilité du sol de la Bactriane, nous apprend que les Grecs, après avoir enlevé le pouvoir aux Séleucides, devinrent si puissants qu'ils instaurèrent leur autorité en Arie et en Inde et soumirent de nombreuses nations, bien plus que ne l'avait fait Alexandre le Grand⁴. De ces Grecs qui se sont emparés de la Bactriane, Strabon, qui, comme nous l'avons dit, puise chez Apollodore, mentionne Ménandre au premier rang pour la simple raison qu'il traversa l'Hyphasis et alla jusqu'à l'Isamon ou Imaon. C'est pourquoi il le distingue de Démétrios, l'autre grand conquérant de l'Inde, second seulement après Ménandre. Sa façon de s'exprimer : « il est allé au-delà de l'Hypanis » («ei ge kai to n à Upanin die bh») montre une certaine indécision de la part de Strabon pour parler de conquêtes de territoires au-delà du point où Alexandre le Grand est lui-même arrivé.

Ensuite, Strabon dit que certains territoires ont été conquis par Ménandre et d'autres par Démétrios, fils d' Euthydème. Ils ont en fait conquis non seulement la Palatène mais aussi le reste de la côte indienne, les royaumes de Saraostre et de Sigerdis («th n te Sarao strou kaloume nhn kai th n Sige rdidoj basilei an»). Strabon insiste sur le fait que les Grecs de Bactriane sont allés bien au-delà de la Patalène («ou l mo non de th n Patalnh n»), s'expliquant une fois de plus par rapport à Alexandre le Grand, qui est allé seulement jusqu'à la dernière région et ensuite est retourné vers l'Ouest, à travers la Gédrosie, alors que sa flotte, avec Néarque à sa tête, navigua sur la partie basse de l'Indus et suivit ensuite les côtes de l'Océan Indien.

Le pays de Saraostre n'est pas difficile à identifier. Il s'agit de la Sourastrène, de nos jours, le Sourat, qui comprend la péninsule Kathiawar et Barygaza.

Dans le Périple de la Mer Rouge, la Sourastrène est la région côtière, après le golfe Baraké (aujourd'hui golfe de Kutch) avec ses sept îles. On relève dans le même ouvrage un indice de la présence grecque sur place. Nous lisons en effet que «Sw zetai de e ti kai nu n th j Aleca ndrou stratia shmei a peri tou j to pouj, i era z te a rxai a kai qeme lioi parembolw n kai fre zata me z gista»⁵⁶. Il y avait donc des temples, des fondements de constructions militaires et des grands puits, dont la construction nécessitait des connaissances particulières, que les gens du pays ne maîtrisaient pas. Les techniques des Grecs pour la construction de ces puits semblent avoir été indispensables à ces peuples, même en dehors de l'Inde. Nous savons en fait que, pendant la guerre entre la Chine et le Ta-yuan (Ferghana) en 101 av. J.-C., l'armée chinoise alla jusqu'à Ir-shi, s'empara de la ville basse, mais pas de l'Acropole, car, bien que l'armée chinoise ait coupé l'approvisionnement en eau, il y eut «un homme originaire du pays de Ta-chin qui savait comment creuser des puits». En général les chercheurs acceptent qu'il s'agisse d'un déserteur chinois, bien que le nom Tch'in commence à être utilisé par les Chinois à une période un peu plus tardive que celle considérée. Tarn note que ceci aurait pu être accepté, tout en précisant que la difficulté rencontrée est que l'historien chinois qui raconte cet épisode, Ssu-ma Ch'ien, le premier grand historien chinois, «avait clairement cité un peu plus haut les déserteurs chinois, à propos d'un autre événement, et que s'il s'agissait de la même chose, il l'aurait probablement dit expressément»⁷. Ainsi, sachant que Ta-chin désigne les Grecs, Tarn suppose que cet homme pourrait être un ingénieur grec installé en Asie Centrale, associant cet épisode aux renseignements contenus dans l'extrait du Périple, cité plus haut.

⁴ STRABON, Géographie (éd. A. MEINEKE), XI, 9, 2-3 (C 515).

⁵ Anonymi, Periplus Maris Erythraei, éd. K. MÜLLER, Geographi Graeci Minores², Hildesheim 1965, p.

⁶ -290.

⁷ W.W. TARN, The Greeks in Bactria and India, Chicago 1985 (3^e éd.), p. 310.

De toute façon, l'auteur du Périple, en tant que témoin oculaire, avait vu ces «témoins» du passage d'Alexandre par la région de ses propres yeux, et le fait que ceux-ci sont attribués à Alexandre et non pas à ses successeurs, ne diminue pas la crédibilité de l'ouvrage, puisque le renom des souverains Grecs de la Bactriane et de l'Inde n'a jamais dépassé celui d'Alexandre le Grand. Du coup, nous ne partageons pas les réserves de Narain, qui trouvait injustifiée la mention d'Alexandre au lieu des rois grecs, pourtant bien connus de l'auteur du Périple, qui mentionne même la circulation des monnaies de Ménandre et d'Apollodote dans les régions considérées⁸.

Le royaume de Sigerdis est plus difficile à identifier. Tarn croyait qu'il devait se situer entre la Sourastrène et la Patalène, et comprendre la région actuelle du Kutch⁹. Cependant, l'ordre dans lequel le mentionne Strabon, après la Sourastrène, montre qu'il devait se trouver au Sud de celle-ci. Certains historiens modernes identifient Sigerdis à Sigerus, port indien cité par Pline comme lieu de destination des bateaux qui partaient du cap Raz Fartak d'Arabie pour l'Inde¹⁰. Il s'agit apparemment d'un port près de l'actuelle Bombay.

Une fois de plus, c'est dans le Périple de la Mer Erythrée que nous puisons indirectement une information sur le point extrême de l'extension des royaumes grecs sur la côte occidentale de la péninsule indienne. En parlant de nations se situant à l'Ouest de l'Hydaspe, l'auteur anonyme cite «les Aratres, les Arachosiens, les Gandhariens, les Gédrosiens, les Proclaïdes, où il y avait la ville d'AlexandrieBucéphale et la très puissante nation des Bactriens; en partant de ces régions Alexandre procéda jusqu'au Gange en laissant dans son arrière la Limyrikè et la partie méridionale de l'Inde»¹¹.

Ce renseignement du Périple, bien qu'il ne soit pas basé sur des faits vus des yeux de l'auteur, telles que les traces de la conquête grecque dans la région de Varygaza, est d'une importance exceptionnelle. De ces régions se trouvant à l'Ouest de l'Indus, de l'Hydaspe et de la Bactriane, la domination grecque s'est étendue jusqu'au Gange et aux limites de la Limyrikè qui se situe près de l'actuelle Bombay. Néanmoins, la conquête du territoire immense s'étendant entre le Gange et Bombay, ne doit pas être attribuée à Alexandre le Grand, comme le prétend le Périple, mais aux rois gréco-bactriens et indo-grecs Démétrios et Ménandre. Nous savons effectivement qu'au moins Démétrios a démarré sa campagne en Inde, précisément de la Bactriane et des régions occidentales de l'Indus. La suite du Périple semble étayer notre point de vue, étant donné qu'un peu plus loin, l'auteur soutient que jusqu'à son temps les monnaies des rois grecs Apollodote et Ménandre continuaient à circuler dans les régions en question¹². Bien qu'il se réfère à Alexandre le Grand comme conquérant, un peu plus loin il cite Apollodote et Ménandre comme rois après lui dans le même royaume, comme si rien n'avait changé territorialement jusqu'à l'époque de ces deux souverains et comme s'ils régnaient tous dans le même gigantesque état, allant de la Bactriane à Barygaza.

Nous pouvons donc considérer comme limites de l'extension de la domination grecque, la région de Bombay au Sud, puisque c'est de là que commence la Limyrikè; c'est apparemment dans cette même région que devait se trouver le port de Sigerus, mentionné par Pline, qui se rattache, probablement, au «royaume de Sigerdis». En se basant sur la circulation des monnayages d'Apollodote et de Ménandre, deux cent ans après leur mort, Tarn croyait qu'Apollodote était celui qui avait occupé la Sourastrène et les régions voisines de celle-ci, dans

⁸ A.K. NARAIN, *The Indo-Greeks*, Oxford 1957, p. 93.

⁹ W.W. TARN, *op.cit.* n. 6, p. 148.

¹⁰ PLINE, *Histoire Naturelle* (éd. Loeb) VI, XXVI (101).

¹¹ Périple de la Mer Erythrée, *op.cit.* n. 5, p. 293 : «Kai\ 'Aleçcandroj o ,rmhqeij u ,po\ twon merwon touçtwn aËxri touç Gaçggou dihqle, katalipwn thçn te Limurikh\ n kai\ ta\ noçtia thçj 'Indikhçj».

¹² Périple de la Mer Erythrée, *op.cit.* n. 5, p. 293 : «meçxri nuon e'n Barugaçzoiç palaiai\ proxwrouçsi draxmaiç, graçmmasi ,Ellhnikoiçj e'gkexaragmeçnai e'piçshma twon met' 'Aleçcandron bebasileukoçtwn 'Apollodoçtou kai\ Menaçndrou».

le cadre d'un plan plus général de Démétrios I^{er} pour la conquête de l'Inde¹³. La théorie de Tarn semble exagérée. On donnera plutôt raison à Narain quand il souligne que ce monnayage circulant à Barygaza venait probablement d'autres régions telle que la Bactriane¹⁴. En effet, le Périple précise que ces vieilles drachmes d'Apollodote et de Ménandre «circulent jusqu'à maintenant à Barygaza», ce qui montre qu'elles venaient du Nord, des régions qui constituaient le noyau des royaumes grecs (Pentapotamie, Parapamisades, Gandhara). Elles arrivaient donc jusqu'à Barygaza parce que c'était un port de grande importance commerciale. Il n'y a donc pas lieu, uniquement à cause de ce monnayage, de considérer qu'Apollodote ait eu une relation particulière avec cette région au Sud de Patala, bien que la circulation de ces pièces à Varygaza, deux siècles après son règne, ait d'elle-même une grande importance, car elle montre l'importance de ces deux rois.

Qui était donc ce roi grec qui est arrivé aussi loin dans le Sud?

Il n'est pas pour l'instant possible de répondre à cette question car il faudrait en même temps savoir quel était le roi grec qui arriva jusqu'au Gange, l'Imaon ou Isamon, et jusqu'aux Sères, et où se trouvait le pays des Sères. Nous ne le savons pas, bien qu'à la première question, concernant la conquête des territoires jusqu'au Gange et l'Imaon, la réponse ait pu être Ménandre.

Ce que nous pouvons enfin retenir comme plus sûr, c'est que selon les sources textuelles, les Grecs de Bactriane et de l'Inde ont poussé leur autorité jusqu'à la côte occidentale de l'Inde. Les renseignements d'Apollodore d'Artémite, parvenus par l'intermédiaire de Strabon, à propos de la pénétration grecque en Sourastrène et la région de Sigerdis, et des témoins de cette présence grecque (temples, restes d'"installations militaires", et puits), sont dignes de foi. A ceux-ci s'ajoute le témoignage de l'auteur anonyme du Périple, qui attribue la conquête grecque de ces territoires à Alexandre, même s'il faut plutôt voir à la place de ce dernier les rois grecs de Bactriane et de l'Inde.

Je vous remercie.

6.

LES ROYAUMES GRECS EN BACTRIANE ET EN INDE

Osmund Bopearachchi

Directeur au CNRS et Professeur à la Sorbonne et à Berkeley University

Monsieur le Président, mesdames et messieurs

¹³ W.W. TARN, op.cit. n. 6, p. 140.

¹⁴ A.K. NARAIN, op. cit. n. 7, p. 68, 69.

Les conquêtes réalisées par Alexandre le Grand au cours de sa courte vie produisirent un bouleversement sans précédent dans la structure géopolitique du monde grec et le propulsèrent très rapidement à la tête d'un vaste empire. Outre la Macédoine et la Grèce, celui-ci s'étendit bientôt, en effet, de l'Égypte jusqu'à la vallée de l'Indus (fig 3).

L'épreuve la plus difficile de toutes ses conquêtes fut la campagne lancée contre les satrapies orientales: Arie, Drangiane, Bactriane, Sogdiane, Paropamisades et le Gandhara. L'offensive de Bessos de la Bactriane et la résistance du chef sogdien Spitamènes n'ont eu que des conséquences démoralisatrices sur l'armée macédonienne. Une fois annexée la satrapie achéménide de Sogdiane-Bactriane, Alexandre y installa des garnisons dans les principales villes. Après avoir conquis l'empire perse dont il conserva le système de gouvernement, Alexandre nomma des satrapes dans les régions dont il s'était rendu maître.

En 327, il fonda une cité au versant sud de l'Hindoukouch qu'il baptisa de son propre nom: Alexandrie du Caucase. Traversant le puissant fleuve Indus, il atteignit ensuite Taxila où il goûta l'hospitalité du souverain local. La soumission de Taxilès, le prince de Taxila, n'épargne pas Alexandre de confronter Poros, autre roi indien. Alexandre en 326 marcha en direction de l'Hydaspe (Jhelum) où il livra une bataille décisive contre le souverain indien Poros. La bataille sur les rives de l'Hydaspe fut redoutable. Impressionné par la personnalité du vaincu, Alexandre non seulement lui rendit son royaume, mais lui confia également la charge d'une satrapie. Celle-ci incluait à la fois le royaume original de Poros et le reste des régions situées entre l'Hydaspe (Jhelum) et l'Acésine (Chenab). Le Macédonien reprit alors son avancée en direction du Béas, limite orientale de ses conquêtes. Épuisée par d'interminables marches, son armée refusa de poursuivre plus en avant. Descendant alors l'Indus, Alexandre gagna bientôt Patala. De là il commença une longue et pénible marche en direction de Babylone où il mourut en juin 323 av. notre ère.

C'est dans ce contexte historique qu'il faut situer le médaillon de victoire d'Alexandre. Ce médaillon unique au monde est un double darique, l'étalon de prédilection du grand roi perse. Il pèse 16,75 gr.

Cette pièce exceptionnelle provient du dépôt de Mir Zakah II. Le plus grand dépôt monétaire connu de l'histoire de la monnaie a été trouvé fortuitement, entre 1992 et 1994, à Mir Zakah, en territoire afghan, dans une vallée de la province Pakhtia, non loin de la frontière pakistanaise. D'après mon enquête, ce dépôt monétaire contenait plus de 4 tonnes de métal frappé, autrement dit près de 550.000 monnaies, essentiellement en argent et en bronze, ainsi que 500 kg d'objets en or.

Au cours des années qui suivirent la mort du grand conquérant et en dépit d'une tentative d'exode massif des colons grecs réprimée dans un bain de sang, il semble que les dirigeants macédoniens aient réussi à garder ces territoires sous leur contrôle, à l'exception toutefois de la vallée de l'Indus, perdue très tôt. Peu après, dans les dernières années du 4^e siècle, les satrapies de Parthie, Arie et Bactriane-Sogdiane tombèrent sous la soumission de Séleucos, fondateur de la dynastie séleucide, qui avait affermi son pouvoir sur la Syrie et la Mésopotamie. Au même moment les territoires situés au Sud de l'Hindoukouch tombaient, quant à eux, sous le contrôle du roi Maurya Chandragupta. Séleucos I^{er}, qui commença de se distinguer durant les événements qui suivirent la mort d'Alexandre plutôt que du vivant de celui-ci, contesta au roi Maurya Chandragupta les anciennes possessions indiennes d'Alexandre, situées au Sud de l'Hindoukouch. Il accepta finalement de les lui céder en échange d'un détachement de cinq cents éléphants et d'un traité d'amitié. Cette tentative avortée de reconquête par Séleucos I^{er} des territoires indiens méridionaux précédemment annexés par Alexandre est datée, de façon assez fiable, aux environs de 303 av. notre ère.

Un événement d'une très grande importance politique et économique avait eu lieu en Bactriane. Selon la version abrégée des Histoires Philippiques de Trogue Pompée (XLI, 4), au moment où les Parthes entamèrent leur combat pour briser le joug séleucide (vers le milieu du III^e siècle

av. notre ère), un certain Diodote (fig.103), alors satrape de Bactriane, se révolta contre son suzerain et fonda un royaume indépendant en Bactriane. Il semblerait, en outre, que ce soit l'un des fils de celui-ci, portant le même nom, qui lui ait succédé. Les données numismatiques incitent à placer l'étape finale de cette rébellion aux alentours de 250 av. notre ère.

Au moment du siège de Bactres par Antiochos III en 208-206, selon Polybe (XI, 39, 2), assiégé dans Bactres par Antiochos III, un certain Euthydème (fig.104), originaire de Magnésie du Méandre comme l'avait bien démontré Paul Bernard, qui avait pris le titre de roi, se défendit, devant un émissaire du roi séleucide, d'avoir jamais personnellement fomenté un acte de rébellion à l'encontre de ses ancêtres. Cette rébellion, disait-il, d'autres que lui en avaient été les initiateurs, et, s'il avait pris le pouvoir en Bactriane, c'était en anéantissant les descendants de ces rebelles. Si l'on prend ce texte littéralement, c'est à la mort de Diodote II –celui-ci et Diodote I constituant «les véritables rebelles» auxquels fait allusion le texte– qu'Euthydème se serait emparé du trône de Bactriane en faisant disparaître les descendants de la famille régnante des Diodotides. Dans le même passage de Polybe (XI, 39) il est précisé que le fils d'Euthydème I, du nom de Démétrios (fig.106), qui n'est alors qu'un jeune homme, ratifie au nom de son père le traité passé entre les deux souverains et le roi séleucide. Conquis par « l'allure, la conversation et l'air de grandeur » de son jeune interlocuteur, Antiochos III lui promet de lui faire épouser une princesse royale. Quoi qu'il en soit des motifs qui poussèrent Euthydème à renverser la dynastie des Diodotides, il importe de souligner qu'au moment du siège de Bactres en 208-206, le souverain gréco-bactrien avait suffisamment consolidé son pouvoir pour résister comme il le fit, durant 2 ans, à Antiochos III et contraindre finalement celui-ci à évacuer la Bactriane et à lui reconnaître officiellement le titre de roi.

C'est ainsi que naît le royaume gréco-bactrien. Ces souverains ont très tôt frappé des monnaies à leur nom. On appelle gréco-bactriennes les monnaies frappées selon l'étalon attique et à légende unilingue grecque destinées, en règle générale, à circuler au Nord de l'Hindoukouch considérés comme la frontière de l'Inde ancienne. Les monnaies destinées aux territoires indiens sont appelées indo-grecques car elles sont à légende bilingue, en grec au droit, et au revers en pakrit écrit en alphabet indien kharoshthi ou brahmi. Ces monnaies indo-grecques sont frappées selon un étalon non-attique et qu'on est convenu d'appeler indien.

Ainsi on distingue deux séries de monnaies destinées à la circulation de deux grandes zones géographiques et culturelles, l'une grecque et l'autre indienne. L'Afghanistan fut le berceau de ces deux civilisations. Pendant plus d'un demi siècle certains souverains qui ont régné sur les deux versants de l'Hindoukouch ont frappé des monnaies unilingues de poids attique destinées à la circulation dans la Bactriane, et des bilingues de poids indien pour la circulation en Inde. Sous la poussée des envahisseurs nomades venus du Nord, les souverains grecs ont perdu progressivement la Bactriane jusqu'à en être chassés définitivement vers 130 av. notre ère. Cependant, les Grecs pouvaient résister encore un siècle et demi dans les territoires indiens avant de les perdre une fois pour toutes au profit de diverses tribus nomades.

Dans leur histoire, un certain nombre de règnes-phares surgissent:

- Diodote, le fondateur du royaume gréco-bactrien, frappe des monnaies dans la tradition séleucide (fig.103),
- Euthydème Ier y ajoute des innovations en introduisant Héraclès comme divinité principale (fig.104),
- Démétrios Ier, le premier bactrien à traverser l'Hindoukouch dont le scalp d'éléphant qu'il arbore sur tous ses portraits sans exception affiche sa prétention à être considéré comme un conquérant de l'Inde (fig.106),
- Euthydème II, peut-être le fils ou un jeune frère de Démétrios I, frappe les monnaies en imitant le type de revers de son prédécesseur en y ajoutant une légère modification,

- Agathocle, le premier roi à frapper des pièces bilingues, encore toutes proches par leur technique des monnaies indiennes,
- Antimaque Ier, un souverain à part, aujourd'hui connu par deux parchemins trouvés en Bactriane,
- Eucratide Ier, le dernier roi à régner à la fois au Nord et au Sud de l'Hindoukouch dont le monnayage est caractérisé par l'émission de vingt statères, la plus grande dénomination jamais frappée dans l'Antiquité (fig.105),
- Hélioclès Ier, le dernier roi grec à régner au Nord de l'Hindoukouch avant que son royaume ne tombe entre les mains des envahisseurs nomades,
- Ménandre, le premier de tous par le volume et la diversité du monnayage, et sous lequel l'empire grec, désormais amputé de la Bactriane, mais rassemblé pour la dernière fois sous un pouvoir unique, atteint son extension maximale (fig.107), - Antialidas et Lysias, les souverains les plus importants après Méandre, - Hermaios, le dernier prince grec à régner dans les Paropamisades près de Kaboul, là où Alexandre avait fondé son Alexandrie du Caucase.
- Amyntas qui devrait être crédité d'avoir frappé la plus grosse dénomination (double-décadrachmes) jamais connue dans l'Antiquité,
- Hélioclès II qui se distingue du premier portant le même nom, avec un moyannage uniquement bilingue,
- Philoxène, dont le monnayage se caractérise par un roi cavalier sur le revers, - Archébios, le dernier roi grec à régner à Taxila avant que son royaume soit conquis par l'Indo-Scythe Mauès,
- Hermaios, le dernier souverain grec à régner dans le Paropamisades avant l'invasion Yue Chi ou des Kushans (fig.108),
- Mauès, le souverain scythe qui par un lien de mariage avec une reine grecque s'installe dans la vallée de l'Indus,
- Artimédore, portant un nom grec, déclare en frappant une monnaie de bronze, qu'il est le fils de l'Indo-Scythe Mauès,
- Apollodote II qui chasse Mauès de Taxila et refait pour un temps l'unité du Pendjab sous l'égide grecque,
- Straton II et son fils Straton associé au trône qui, autour de Sagala, s'attachèrent longtemps aux derniers lambeaux d'un empire grignoté par les nomades et avec lesquels disparaît le dernier bastion du pouvoir grec.

Trois sources nous permettent de proposer le cadre historique de ces royaumes grecs en Asie Centrale et en Inde: celles qui sont fournies par les fouilles archéologiques, puis les textes anciens et enfin les monnaies. Depuis 1992, hormis les fouilles à Bactres qui débutent timidement depuis 2004, aucune fouille ayant une relation directe avec la période grecque n'est effectuée en Afghanistan. Au contraire les fouilles en cours en Ouzbékistan par les archéologues ouzbèks, russes, français, japonais et américains à Samarcande, Kampyr Tépé, Dilbergine, Kok Tépé et Termez ont contribué à faire comprendre davantage l'histoire des Grecs et de leurs successeurs de ces régions.

Notre deuxième source est constituée par les textes anciens. Comme nous avons vu auparavant, il s'agit de quelques fragments très brefs d'auteurs classiques grecs et latins, de textes d'origine indienne et de textes chinois qui font allusion aux souverains ou aux événements concernant ces royaumes. Rares sont les textes anciens à nous livrer des informations concernant l'histoire des Séleucides en Bactriane et des Gréco-Bactriens qui arrachèrent le pouvoir à ces derniers. Les historiens classiques ne se sont jamais vraiment intéressés au destin de leurs compatriotes des terres lointaines. S'ils parlent d'eux ou même des satrapies orientales de l'empire séleucide, c'est à travers des événements ayant un rapport avec les Parthes ou les Séleucides.

Même si aucune nouvelle source littéraire n'ait été découverte ces derniers temps, une vaste documentation épigraphique a vu le jour. Trois documents grecs ayant un rapport direct avec la présence grecque ont été publiés récemment. Le premier est l'épigramme de Sôphytos trouvé à Kandahar. (fig. 85) Le deuxième est une inscription trouvée récemment à Kouliab, chef-lieu de

l'une des cinq provinces du Tadjikistan. Ces deux inscriptions ont été publiées par Georges Rougemont et Paul Bernard. Le troisième document est un reçu fiscal sur cuir dont la date comporte trois noms, celui du roi Antimaque Théos et ceux d'Eumène et d'un second Antimaque. Un quatrième document, lui aussi reçu fiscal sur cuir, inédit est encore à l'étude et je me garderai d'en parler jusqu'à sa publication.

Un nombre inimaginable d'inscriptions en Prakrit écrites en Brahmi ou en Kharoshthi ont fait surface au cours de ces dix dernières années et l'une d'entre elles a une signification très particulière.

Cette inscription a un rapport direct avec celle trouvée à Kuliab. L'inscription, publiée par Rougemont et Paul Bernard, mentionne élogieusement le père et fils : Euthydème et Démétrios. Il s'agit d'une dédicace rédigée en vers grecs qui dit qu'un autel a été construit dans un bois sacré consacré à Zeus en l'honneur de la déesse Hestia par les soins d'un personnage nommé Héliodotos qui a fait faire sur cet autel libations et sacrifices. Cette inscription dit aussi que l'autel et les sacrifices ont pour fonction de demander à la déesse d'assurer la préservation/le salut du roi Euthydème, «le plus grand de tous les rois et de son fils, glorieux vainqueur, le remarquable, Démétrios».

Cependant, il faut aussi signaler que l'histoire des royaumes gréco-bactriens et indogrecs est surtout une histoire numismatique. L'ensemble des textes et documents épigraphiques nous livrent les noms de huit souverains, alors que les monnaies, elles, nous en font connaître une quarantaine. Les trouvailles fortuites et les fouilles clandestines qui se sont multipliées sur les territoires de l'Afghanistan et du Pakistan ont ainsi permis la découverte d'une quantité véritablement colossale de monnaies gréco-bactriennes, indo-grecques, indo-scythes, indo-parthes et kouchanes. A ma connaissance, plus de 50 trésors monétaires ont été trouvés en Afghanistan et au Pakistan depuis 1993. Le plus grand dépôt monétaire connu de l'histoire de la monnaie a été trouvé fortuitement, entre 1992 et 1994 à Mir Zakah, en territoire afghan, dans une vallée de la province Pakhtia, non loin de la frontière pakistanaise. D'après mon enquête, ce dépôt monétaire contenait plus de 4 tonnes de métal frappé, autrement dit près de 550.000 monnaies, essentiellement en argent et en bronze, ainsi que 500 kg d'objets en or.

Il serait intéressant sans doute d'examiner l'impact de ces nouvelles découvertes sur l'histoire des royaumes grecs en Afghanistan. Cependant, il m'est impossible de faire un compte-rendu de toutes ces données dans une courte communication destinée à donner un aperçu de l'histoire des Grecs en Afghanistan.

Prenons un exemple : Jusqu'en 2000, les monnaies d'or, surtout la première série frappée par Diodote ont été très rares. Je n'en connaissais que deux. Un trésor monétaire trouvé fortuitement par les habitants de Vaisali en moyenne vallée du Gange pas loin de Patna au Bihar en Inde, a changé l'idée préconçue des frappes d'or des rois bactriens. En me rendant au village où ce trésor a été trouvé, j'ai appris que ces villageois, en creusant le lit d'une rivière à la recherche d'argile pour fabriquer les briques cuites, ont trouvé un trésor de 1000 statères d'or de Diodote. Ne sachant pas quoi faire avec un tel trésor, ils ont fait fondre plus de 500 pièces par le bijoutier local. Certains ont voulu garder, heureusement pour nous, une partie avec l'intention de l'utiliser comme dot de mariage de leurs filles. La nouvelle de cette découverte se propagea très vite. Les marchands de New Delhi se rendirent très vite sur place et achetèrent à la valeur de l'or les autres pièces. Depuis ce jour, tous les catalogues de vente mettent en vente petit à petit ces monnaies d'or, sans trop inonder le marché.

Quel est le rôle de ces monnaies au milieu de l'Inde profonde où les Gréco-Bactriens n'ont pas eu le moindre pouvoir ? Comme nous le savons, au milieu du III^{ème} siècle av. notre ère, sous le règne d'Asoka, petit-fils de Chnadragupta, l'Inde a connu une des périodes les plus prospères de son histoire. Le pouvoir grec a été limité aux territoires au Nord de l'Hindoukouch.

A mon avis, ces monnaies d'or ont été apportées comme lingots d'or pour les échanges commerciaux avec les Indiens. Au cœur de la Bactriane, Bactres constituait un nœud de

plusieurs grandes voies d'échanges. Elle était l'un des relais importants sur la grande route de l'Inde qui, venant de Tamruk-Chandrketugar – Calcutta – à l'estuaire du Gange, passant par Pataliputra – Patna –, l'ancienne capitale des Mauryas, Mathura, Taxila, Pushkalavati et Alexandrie du Caucase – Bégram – continuait en direction d'Alexandrie d'Asie – Hérat – et d'Ecbatane.

Il est à signaler, à ce propos, que la plupart de ces monnaies ont été cisailées juste au-dessus de la tête où le relief atteint sa hauteur maximale. Ce phénomène est aussi commun aux monnaies d'or romaines apportées en Inde sous les règnes de Claude et Néron aux premiers siècles de notre ère. Le trésor de Mir Zakah a révélé qu'une bonne partie de monnaies gréco-bactriennes en or et en argent étaient fourrées ou plaquées. Si les monnaies d'or de Diodote ont été utilisées pour leur valeur intrinsèque, c'est-à-dire uniquement pour la valeur du métal, autrement dit comme lingot d'or, il est évident que les marchands indiens ont voulu l'or solide pour effectuer leurs transactions.

Cette découverte nous fait réfléchir sur un point auquel peu de numismates ont porté leur attention, il s'agit de la production et de la circulation monétaires des monnaies gréco-bactriennes. L'importance de Bactres fut incontestablement celle d'une capitale internationale. Hormis la route de commerce vers l'Inde profonde que je viens d'évoquer, Bactres était liée au Sud, à travers les cols de l'Hindoukouch, avec Alexandrie d'Arachosie – Kandahar - le Séistan et la route méridionale de la Perse et de la Mésopotamie. Vers le Nord-Ouest et le Nord partaient des routes conduisant à la Margiane et à la Sogdiane et, à travers cette dernière, vers Alexandrie Eschaté – Léninabad – et le Turkestan chinois. Vers l'Est elle était le point de départ d'une grande route qui, à travers le Badakhstan et les hauts plateaux du Pamir, gagnait également le Turkestan chinois.

Les découvertes récentes ont bien montré que ces Grecs en Bactriane ne vivaient guère en isolement total entre la chaîne de l'Hindoukouch et l'Oxus. Il m'est difficile d'énumérer toutes les nouvelles données ayant un rapport avec les routes de commerce. Je prendrai donc deux objets encore inédits provenant d'Aï Khanoum. Il s'agit de deux bagues en or. Par l'iconographie, le style et l'exécution elles sont grecques (fig. 112). L'une est décorée de feuilles d'acanthé, perles et pirouettes que l'on rencontre sur le bord des monnaies gréco-bactriennes (fig. 112, à droite). La seconde est décorée d'une foudre, rappelant entre autre le revers des monnaies de Diodote. Ce qui est le plus frappant, ce sont les deux pierres précieuses : l'une est un saphir clair et l'autre un rubis étoilé. D'après les experts ces deux pierres proviendraient du Sri Lanka. Personnellement, je ne serai pas étonné de savoir que déjà au III^{ème} siècle av. notre ère les marchands sri lankais ont eu des échanges avec les Grecs de la Bactriane par l'intermédiaire des Indiens. Il faut signaler à ce propos que les monnaies indo-grecques, indo-scythes et kushanes ont été trouvées un peu partout au Sri Lanka.

A Jetavanarama, à une profondeur de 14 m au pied d'un des quatre frontispices du stupa, les archéologues sri-lankais ont découvert une pièce de monnaie de Ménandre et des perles en lapis lazuli. Le lapis lazuli que nous avons trouvé au Sri Lanka appartient à une espèce de grande qualité, surnommée «*raja varta*», caractérisée par des points brillants de pyrite qui émaillent sa surface. On sait que le lapis provient de mines connues depuis la plus haute antiquité et situées dans la haute vallée de la Kokcha, affluent de la rive gauche de l'Oxus, dans la province afghane du Badakhshan dans l'Hindoukouch oriental. L'un des relais d'exportation de la pierre était le port de Barbaricum, sur l'embouchure de l'Indus, comme l'indique expressément au I^{er} siècle de notre ère le Périple de la Mer Erythrée (39)..

Les données archéologiques obtenues par mes travaux apportent la preuve que Ceylan entretenait des relations commerciales étroites avec l'Inde depuis au moins le IV^{ème} siècle av. notre ère. Les témoignages des compagnons d'Alexandre le Grand, comme Néarque, Onésicrite, Aristobule et Eratosthène qui ne se sont jamais aventurés au-delà de l'embouchure de l'Indus, reposent soit sur des spéculations, soit sur des renseignements fournis par des

autochtones. Cependant, ces témoignages permettent au moins de supposer que les Indiens possédaient une bonne connaissance de l'île et de ses navires qui arrivaient jusqu'à Barbaricum.

Une inscription brahmi datant du II^{ème} siècle av. notre ère, trouvée dans l'enceinte bouddhique de Situlpuwa au Sud de l'île, fait allusion aux «kaboijhiya mahapugiyana» membres de la grande confrérie des Kaboijhiyas. Ces Kaboijhiyas mentionnés sur quatre autres inscriptions au Sri Lanka doivent probablement être identifiés avec le peuple Kamboja aussi mentionné dans la littérature pali, sanskrite et, surtout, dans les inscriptions d'Asoka. Il s'agit d'une population autochtone de l'Arachosie que Bongard-Lévine propose de reconnaître comme des Iraniens de l'Arachosie venus dans l'île pour commercer et qui se seraient installés sur place. La présence de monnaies indo-grecques, de Soter Mégas, de Kanishaka II et de bien d'autres monnaies kushanes au Sri Lanka et la découverte des bagues montées du saphir et du rubis provenant de l'île nous apportent des témoignages concordant sur les échanges commerciaux avec l'Afghanistan et l'Inde du Nord-Ouest.

C'est essentiellement à partir de ces critères numismatiques, à savoir les monogrammes, la métrologie, le style, les lieux de trouvailles et surfrappes, que des hypothèses ont pu être faites pour la chronologie des différents souverains et l'identification des régions sur lesquelles ils ont régné.

Comme je l'ai déjà dit au début de cette communication, ce fut sous Straton II que disparaissait pour toujours le pouvoir grec en Inde vers l'an 10 de notre ère. Que restera-t-il de l'héritage grec en Inde. Hormis leurs monnaies, la civilisation grecque en Asie Centrale et en Inde du Nord-Ouest se manifeste par les cités, par les sculptures et par les documents écrits. Mes collègues qui m'ont précédé en ont parlé. Cet après-midi, on en entendra davantage sur la présence grecque à Ai Khanoum et Bactres.

Mon exposé sera tout de même incomplet si je ne vous montre pas quelques objets fabriqués sous l'hégémonie grecque en Inde.

Je vous montrerai maintenant des objets hellénistiques provenant du dépôt de Mir Zakah qui se trouve dans un musée japonais que j'ai pu examiner et photographier personnellement : des vases et des coupes en or, en argent ou en argent doré, un vase représentant des divinités du panthéon grec, une représentation d'un Kétos au fond d'une coupe, des boucles d'oreilles représentant des Kétos – la présence de Kétos avec Néréide et Eros sur une palette du Gandhara montre la continuation de cette tradition -, un bige tiré par deux chevaux d'un style purement grec rappelant Hélios au revers des monnaies du roi gréco-bactrien Platon. Ces mêmes éléments entrent dans l'art bouddhique du Gandhâra.

Regardons maintenant quelques découvertes fortuites d'Ai Khanoum. Plusieurs statuettes ont été trouvées dans les fouilles légales et dans les fouilles illicites. Il n'est pas étonnant de trouver autant de statues d'Héraclès à Ai Khanoum, car le gymnase de cette ville a été dédié, selon une inscription, à cette divinité. Il suffit de regarder les monnayages indo-grecs, indo-scythes et kushans pour se rendre compte à quel point cette divinité était populaire en Asie Centrale et en Inde du Nord-Ouest. Alexandre lui-même a choisi comme type monétaire la tête d'Héraclès imberbe coiffé de la peau de lion nouée sous le menton. (fig.101) Ces statues sont certainement un nouveau témoignage de l'extraordinaire faveur que le culte du héros reçoit en Asie Centrale grecque et d'une façon générale dans tout l'Orient. Sa présence désormais en guise de Vajrapani, le fidèle protecteur du Bouddha dans l'art du Gandhâra est la preuve de cette popularité (fig.133).

Le même Héraclès devint également Shiva une des principales divinités du panthéon hindou. Ici Héraclès car il a la peau du lion autour du cou, Shiva car il a le troisième œil (fig. 113).

Au revers d'une série de monnaies encore inédites frappées par Vima Kadphisès pour commémorer la mémoire de son père Vima Taktu, on voit cette transition entre Héraclès de Kujula Kadphisès et Shiva de Vima Taktu dans les séries tardives (fig. 114).

Sur une palette du Gandhâra, apparaît une divinité syncrétique, à la fois Eros et Dionysos. J'aimerais aussi attirer votre attention sur cette divinité grecque qui fut très populaire en Inde, car elle était considérée par les anciens comme conquérante de l'Inde, avant même Alexandre le Grand, il s'agit de Dionysos.

Une petite amphore en bronze surmontée par un Eros ailé tenant une coupe et une grappe de raisins a été trouvée à Aï Khanoum. Ils font allusion aux cultes dionysiaques (fig. 115). Le Gréco-Bactrien Agathocle a choisi cette divinité comme type de revers pour ces monnaies de bronze et de cupronickel. Un siècle plus tard, on voit dans les tombes des nomades à Tilia Tépé dont parlera Sariannidi, Dionysos accompagné d'Ariane sur son animal préféré la panthère.

La présence de Dionysos dans l'art bouddhique du Gandhâra est un élément à retenir lorsqu'il s'agit d'interaction entre deux cultures, celle des Grecs et des Indiens.

Un stupa encore inédit a été trouvé au village Piwana Baba près de Mihan Khan Sangu, dans la région de Bunner. D'après les renseignements que j'ai pu obtenir, un paysan semble avoir touché un des châtra du stupa en labourant avec un tracteur un nouveau champ.

Ce stupa nous intéresse pour plusieurs raisons. C'est un des rares stupas complets jamais trouvés au Pakistan. Deuxièmement, des scènes figurées sur certains panneaux sont exceptionnelles et c'est la première fois qu'on trouve des scènes dionysiaques intégrées à l'iconographie d'un stupa.

Le stupa est composé de six rangées de scènes. La base est décorée de fleurs de lotus stylisées. Ensuite, les guirlandes sont constituées d'éléments végétaux, liés par des rubans, et soutenues par des jeunes garçons nus. La quatrième et la troisième rangée, du haut en bas, sont composées de panneaux représentant des scènes de la vie de Bouddha. La deuxième rangée qui nous intéresse davantage représente des scènes dionysiaques. La rangée supérieure est composée de plusieurs représentations, surtout de Bouddha assis en méditation ou l'arbre de Bodhi. La partie supérieure est composée d'un harmika et la chatravali, la succession des châtra.

Nous connaissons quelques frises représentant des scènes érotiques qui faisaient partie d'un escalier à Jamal Ghari (fig. 116). Une base d'un élément architectural comprend également une scène un peu semblable à nos frises. Les artistes ghandariens ne se sont pas privés non plus de montrer la sensualité féminine lorsque cela était nécessaire.

Klaus Fischer pense qu'elles ont été introduites pour dire aux moines bouddhistes de ne pas s'engager dans les actes sexuels. Ce point de vue dérive de la théorie d'érotisme et d'ascétisme. Katsumi Tanabe rejette cette hypothèse à juste titre en faisant valoir que ces scènes sont tellement attirantes que les moines au lieu de les condamner les auraient plutôt appréciées. Katsumi Tanabe pense que ces scènes représentent le sukhâvatî ou buddhaksetra, autrement dit le paradis de Boddhistva Avalokitsevara décrit dans le Sukhavati-vyûha sûtra – Amitâbhavyûha sûtra. Marthe Carter pense que ces scènes appartiennent à la cosmologie du Chakravali. Ces scènes sont destinées aux Grecs qui ont des difficultés à comprendre la philosophie bouddhique.

L'arrêt – nirodha – de la soif génératrice des réincarnations conduit à l'extinction – nirvana – qui s'obtient en suivant l'Octuple Sentier: vision parfaite, représentation parfaite, parole parfaite, activité parfaite, moyen de subsistance parfait, application parfaite, présence d'esprit parfaite, arrêt du psychisme parfait.

La notion de Nirvana a ainsi pris le sens de paradis. Même s'il est difficile de comprendre le rôle exact de ces scènes dionysiaques dans un contexte bouddhique, il est certain que ce fut la

divinité grecque de l'amour, de la musique et de la danse que les artistes grecs ont préféré reproduire pour évoquer le paradis.

Mes collègues parleront davantage de l'influence grecque sur l'art bouddhique du Gandhâra. Cependant, il faut signaler que 500 ans après la conquête de l'Inde par Alexandre, les Indiens semblent avoir des connaissances sur l'art grec. L'art bouddhique du Gandhâra se caractérise aussi par un style marqué par le naturalisme digne de l'art grec classique, un choix iconographique laissant plus de place aux scènes narratives des épisodes de la vie du Bouddha historique.

Je vous remercie.

7.

LES GRECS EN BACTRIANE : DE BACTRES A AÏ KHANOUM

Professeur Paul Bernard,

Académicien, ancien Directeur des fouilles françaises d'Aï Khanoum

Mesdames, messieurs, mes chers collègues,

Je voudrais vous montrer comment la redécouverte des Grecs de Bactriane, dans l'Afghanistan du Nord, s'est jouée sur deux sites, Bactres et Aï Khanoum, selon un cheminement où se succèdent échecs et succès, où chacun de ces deux sites renvoie à tour de rôle à l'autre : une histoire qui se confond avec celle de la Délégation archéologique française en Afghanistan, depuis sa fondation en 1922, et dont un nouveau chapitre est en train de s'écrire, une histoire enfin où le hasard et la chance finissent par prendre leur vrai sens, celui de causes nécessaires mais secondes dans les enchaînements logiques de la réflexion historique.

Je rappellerai d'abord la situation respective de ces deux sites en Bactriane, Aï Khanoum en Bactriane orientale, Bactres au centre de la province (fig. 55, 56). Pour se rendre à Bactres et à Aï Khanoum, il faut d'abord franchir une chaîne de montagnes redoutables, l'Hindukush, dont les sommets dépassent par endroits les 5000 m. Vous apercevez sur cette photo, grim pant en lacets, la grande route qui va de Kaboul à Qunduz, en franchissant le col du Salang, puis oblique vers l'Ouest, en direction de Mazar-i-Sharif, qui a remplacé Bactres dans son rôle de capitale de la Bactriane. Bactres elle-même est 15 km à l'Ouest de Mazar-i-Sharif (fig. 55, 58).

Le voyage que nous faisons ensemble, grâce à ces images, se place au début du printemps et les montagnes ont encore leurs sommets enneigés. Cette grande dorsale montagneuse, allongée d'Ouest en Est, qui, dans l'esprit des Anciens, s'étendait sans interruption depuis l'Anatolie et qu'ils appelaient «Caucase», sépare deux domaines culturellement différents. Au Nord, le pays, dont fait partie la Bactriane, est le prolongement vers l'Est du monde iranien; au Sud, bien que les influences du monde iranien existent aussi, ce sont les affinités avec le monde indien qui prédominent.

LA FONDATION DE LA DAFA (1922) : PRIORITE A LA RECHERCHE DE LA COLONISATION GRECQUE EN BACTRIANE

Ce portrait d'un universitaire en col cassé du milieu du siècle dernier, au sourire bienveillant et légèrement narquois, est celui d'Alfred Foucher, fondateur en 1922 de la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA) et le premier héros de notre histoire. La redécouverte des Grecs de Bactriane a des antécédents politiques, comme tant d'autres

entreprises archéologiques. C'est en 1921 que l'Etat afghan demanda à l'Etat français de lui envoyer une mission pour faire fructifier, grâce à l'aide d'archéologues étrangers, les richesses archéologiques du pays. Le roi de l'époque, Amanullah, qui s'efforçait de tirer l'Afghanistan de l'isolement dans lequel il était resté plongé et de réaliser à marches forcées sa modernisation, s'était adressé à la France pour tenir à l'écart à la fois l'Angleterre et à la Russie, ses voisins immédiats. De l'Angleterre il ne pouvait être question puisque de nombreux conflits avaient opposé l'Afghanistan à l'Inde britannique. La Russie n'était pas davantage acceptable, car elle aussi avait depuis longtemps des visées sur l'Afghanistan.

C'est donc aux archéologues français que revint l'honneur d'être les premiers d'ouvrir la grande aventure de l'exploration archéologique de l'Afghanistan. Celui qui avait été désigné par le gouvernement français pour mener à bien cette tâche, Alfred Foucher, était un indianiste éminent, de réputation internationale qui avait beaucoup travaillé dans l'Inde britannique, dans ce qui est aujourd'hui l'Inde et le Pakistan, et à qui l'histoire et la civilisation de ces pays étaient familiers. Les instructions qu'il reçut du gouvernement français lui faisaient obligation d'aller fouiller à Bactres les monuments des colons grecs qu'on savait, par les historiens classiques, avoir exercé l'hégémonie en Bactriane et dans l'Inde du Nord-Ouest durant les trois derniers siècles avant notre ère. Pour le gouvernement français la redécouverte par ses archéologues de ce lointain foyer de culture grecque était une affaire de prestige qu'il ne fallait laisser échapper à aucun prix.

Foucher avait, quant à lui, d'autres visées. Il avait soutenu une thèse très remarquée sur l'art du Gandhara dont il a été beaucoup question ce matin et il aurait souhaité prolonger ses recherches personnelles sur les monuments gréco-bouddhiques dans la région de Kaboul ou dans celle de Hadda, près de la frontière avec l'actuel Pakistan. Il essaya d'amener Paris à ses vues, mais dut finalement s'incliner devant l'insistance de plus en plus pressante du Ministère des Affaires étrangères français. Il se rendit donc à Bactres à la fin de 1923 où il fouilla sans interruption pendant 18 mois. Il en repartit vaincu par l'énormité du site et les conditions adverses du chantier de fouilles qu'il y avait ouvert.

LES FOUILLES D' A. FOUCHER : LE FIASCO DE BACTRES (1923-1925)

Le site est en effet énorme : il mesure dans sa plus grande extension 3,5 km d'Est en Ouest, un peu moins du Nord au Sud. (fig. 59-63). Les sources anciennes donnent à l'enceinte des remparts une longueur de 10 km. Sur sa face Nord fait saillie l'acropole ou Bala Hissar en persan, de forme arrondie de 1 km de diamètre, avec, au Sud-Est, une citadelle (Arg en persan). Ces dimensions sont celles de l'extension maximale des remparts de la ville. A l'époque grecque, ils étaient probablement moins étendus, mais c'était de toute façon la ville la plus importante de l'époque. Dans les sources écrites arabo-persanes, Bactres est appelée de façon très parlante «la mère des cités». Lorsque Alexandre y est arrivé en 329 av. n. è., la ville était déjà la capitale de la satrapie de Bactriane rattachée à l'empire perse. La dynastie des Achéménides attachait une telle importance à cette province qui gardait la frontière nord-orientale de l'empire perse qu'à plusieurs reprises les satrapes ou gouverneurs de la Bactriane, furent choisis dans la famille royale. L'un des chantiers ouverts lors de la reprise des fouilles par la DAFI en 2004 a permis de repérer l'existence d'une occupation de l'acropole à l'époque achéménide. (VIe-IVe siècle av. n. è.).

Cette série de photos vous donne une idée de ce que furent les remparts de Bactres (fig. 58), construits en briques crues ou pisé, avec, dans la maçonnerie, des archères vraies ou fausses et un décor d'échancrures diverses faites par un jeu de briques.

Voici une tour rectangulaire massive d'époque grecque ou kushane, partiellement enrobée de doublages plus tardifs et qui fut englobée ultérieurement dans une tour de l'époque timuride (XVe-XVIe siècles).

Foucher avait choisi pour implanter sa fouille le point le plus haut de l'acropole du site, c'est-à-dire la citadelle (fig. 61) faisant ce raisonnement simple et apparemment correct que, s'il y avait un endroit où les occupants qui se succédèrent à Bactres n'avaient pu manquer de s'installer à tour de rôle, c'était le siège du pouvoir, donc l'acropole et plus particulièrement la citadelle. Mais c'est aussi l'endroit où les constructions sont sans cesse détruites et refaites et l'entassement des couches est tel qu'il devient très difficile d'atteindre les plus profondes, comme devaient l'être celles de l'occupation grecque. Le manque d'expérience de la fouille chez Foucher fit le reste.

Voici une vue du chantier principal de Foucher à la fin de la fouille qui s'enfonça sur plus de 10 m de profondeur (fig. 61-62). Nulle trace de construction n'apparaît si ce n'est des vestiges en briques cuites d'époque timuride en surface. Foucher a peut-être traversé sans les voir des constructions en briques crues qui ont pu être bouleversés par les terrassements très profonds d'époque timuride. Il ne trouva rien d'autre que de la céramique qu'il ne connaissait pas et dont il ne put tirer aucun indice chronologique.

Il s'attendait en fait à trouver des constructions en pierre, comme les monuments bouddhiques qu'il avait étudiés dans l'Inde du Nord-Ouest. La représentation que les fouilleurs d'alors se faisaient de l'urbanisme du monde gréco-romain en Orient, c'était, à l'image de Palmyre, des villes avec des colonnades et des bâtiments en pierre, alors qu'en Asie Centrale, comme en Iran, les constructions sont en briques crues ou en pisé et que la pierre n'est utilisée que pour le décor architectural, et pas toujours dans sa totalité : les fûts des colonnes sont souvent en bois, de même que les chapiteaux, si bien qu'il n'y a que les bases qui soient taillées dans la pierre.

D. SCHLUMBERGER TIRE LES LECONS DE L'ECHEC DE BACTRES

En 1925 Foucher quitta pour toujours Bactres et l'Afghanistan sans avoir découvert la moindre trace de la présence grecque. Il ne l'aurait sans doute pas davantage découverte dans la ville basse de Bactres, où nous savons aujourd'hui, par l'expérience que nous en avons, qu'elle a été recouverte par plusieurs mètres d'alluvions fluviales déposées par la rivière de Bactres. Historien de l'art bouddhique et des religions indiennes, Foucher fut desservi par son manque d'expérience de fouilleur sur un chantier éminemment difficile. Mais son véritable échec fut d'avoir pensé que, s'il n'avait pas trouvé la Bactres grecque, c'est qu'elle n'avait jamais existé, qu'on avait affaire à une occupation militaire sous la conduite de condottiers trop rustres pour susciter une véritable civilisation urbaine avec toutes ses aménités et ses diverses formes d'art. Même pour les belles monnaies d'or et d'argent gréco-bactriennes qui font la fierté des collections numismatiques, frappées des portraits des rois à la grecque et des images de divinités grecques, Foucher pensait qu'elles étaient l'œuvre des graveurs de médailles venus du monde méditerranéen à la demande des souverains grecs de l'Asie centrale.

Cet échec retentissant marqua durablement l'histoire de la DAFA, mais autrement qu'on aurait pu le penser : au lieu de décourager une fois pour toutes cette quête du passé archéologique gréco-bactrien, il stimula la réflexion critique des successeurs de Foucher sur l'inexistence présumée de toute vraie civilisation grecque en Asie centrale et les amena à s'interroger, à travers les données nouvelles livrées par leurs fouilles sur des sites post-grecs d'Afghanistan, sur les formes particulières qu'aurait pu prendre une tradition d'hellénisme colonial implantée en Asie Centrale.

Après la fouille avortée de Bactres, la DAFA se tourna vers l'étude des monuments bouddhiques et ce furent les belles découvertes de Hadda, de Bamyan et de Fondukistan, puis du trésor de Bégram. Vint la seconde guerre mondiale. Les activités de la DAFA durent s'interrompre. Elles reprirent en 1946 avec, comme nouveau directeur, Daniel Schlumberger, homme de vaste

culture et dont la formation classique, qui était celle de tous les savants de sa génération, s'était encore approfondie et fortifiée au cours d'un long séjour qu'il avait fait en Syrie et au Liban comme adjoint au directeur du service des antiquités du mandat Français dans cette région du Proche-Orient. A la différence de Foucher qui n'était parti à Bactres que contraint et forcé, il considérait que la découverte d'un art grec était «le problème qui primait tous les autres en raison de l'étendue géographique, de la force de pénétration et de la longévité des influences grecques sur toute l'Asie Centrale jusqu'à la conquête islamique» (texte écrit en 1946, dès son arrivée en Afghanistan). Il avait, dès 1947, lancé une campagne de sondages élargie à l'ensemble du site de Bactres, mais sans plus de résultats que son prédécesseur. Il s'en alla alors, à la demande du gouvernement afghan, fouiller une ville islamique ancienne, Lashkari Bazar, dans le Sud de l'Afghanistan.

En 1951, la découverte fortuite d'inscriptions en langue bactrienne déclenche une grande fouille (1952-1963) sur la colline de Surkh Kotal, au pied du versant nord de l'Hindukush, et ramène ainsi les recherches de la DAFA dans cette Bactriane qui avait été le théâtre de la tentative malheureuse d'A. Foucher pour localiser la colonie grecque de Bactres. D. Schlumberger, qui dirige la fouille, comprend que le décor architectural en pierre du temple bâti sur la colline de Surkh Kotal par le roi Kushan Kanishka, dans le deuxième quart du II^e siècle de notre ère, trahit incontestablement, avec ses colonnes, ses pilastres corinthiens en pierre, ses moulures, la présence de survivances helléniques dans ce qui est un art habillé à la grecque, et qui n'a pu se former que dans le terroir local fécondé par une tradition hellénisante depuis longtemps assimilée. La découverte concomitante à Kandahar de traductions grecques des édits du roi indien Asoka (2^e quart du III^e siècle av. n.

è.), que D. Schlumberger publie en collaboration avec d'autres spécialistes français, offrait par ailleurs l'exemple parallèle d'une authentique culture grecque dans une ville peuplée de colons installés par Alexandre. La réalité d'un art gréco-bactrien prenait de plus en plus de consistance. Il ne restait plus qu'à le découvrir: «Je suis un peu -écrivait D. Schlumberger - dans la situation de l'astronome qui, découvrant des particularités inexplicables dans l'orbite d'une planète, décide qu'on ne peut en rendre compte que par l'existence d'une autre planète encore inconnue».

DE SURKH KOTAL A LA DECOUVERTE D'AÏ KHANOUM

L'occasion de vérifier cette prédiction ne tarda pas à se présenter. Quand, en 1961, D.Schlumberger voit une pierre décorée de feuillage que le roi d'Afghanistan avait remarquée dans le village d'Aï Khanoum dans un canton reculé de la Bactriane orientale, et qu'il a fait transporter, pour la mettre en sécurité, dans un petit musée de province, il reconnaît immédiatement, malgré les mutilations du bloc, un chapiteau corinthien de type grec (de type libre: cf. ci-après) avec son décor caractéristique de feuilles d'acanthé. Le chapiteau de pierre, trop lourd pour être porté par un fût de bois, suppose une colonne entièrement en pierre, fût et chapiteau compris, non pas comme dans l'architecture kouchane de Surkh Kotal où seules les bases sont en pierre, mais comme dans une authentique architecture grecque d'un vrai site grec. Il faudra trois ans de patience pour que le gouvernement afghan accorde finalement l'autorisation d'aller visiter le site d'Aï Khanoum que sa position sur la frontière avec l'URSS, directement sous la surveillance des miradors soviétiques, rend éminemment sensible. C'est en novembre 1964 que l'équipe de la DAFA peut enfin organiser une visite du site qu'elle identifie sans coup férir comme celui d'une ville grecque: dans la céramique que nous y ramassons figurent des tessons dont les types rappellent ceux des vases grecs de la même époque; certains portent même des graffitis en grec: la cause est entendue.

Avec cette photo je vous fais découvrir, tel que nous l'avons aperçu pour la première fois, le site d'Aï Khanoum, ou plutôt vous le voyez tel qu'il était après la fouille que nous y avons menée pendant une quinzaine d'années entre 1965 et 1978 (fig. 66). Lorsque nous y avons accédé la première fois, les monuments étaient ensevelis sous la terre des décombres produite

par la décomposition des briques crues dont étaient faits leurs murs, mais nous en devinions le plan. Et si vous y reveniez aujourd'hui, vous n'apercevriez qu'une faible trace de ces monuments, car des pillages sauvages qui se sont exercés durant les troubles qui ont eu lieu entre la chute du régime communiste (1992) et la défaite des Talibans (2001) ont fait disparaître la plupart de ces vestiges (fig. 73-75). Retournons donc à la photo qui vous montre le site dans l'état où nous l'avons quitté en 1978, avec ce que nous en avons fouillé et avant les destructions occasionnées par les fouilles clandestines.

Vous apercevez un vaste site triangulaire long de 1,8 km, large à la base de 1,5 km, logé dans le confluent de deux fleuves, l'Amou-darya, l'Oxus des Anciens, qui va se jeter dans la mer d'Aral, et un affluent de sa rive gauche afghane, la Kokcha (fig. 6768). La photo a été prise de l'acropole naturelle, haute de 60 m, qui domine la ville basse où se trouvent la plupart des monuments.

AÏ KHANOUM : L'URBANISME

Le cœur de la ville basse était occupé par un vaste palais royal avec des bâtiments groupés autour de cours à colonnades (fig. 70-73). Aux portes du palais se dresse un monument funéraire qui abritait la tombe du fondateur de la cité, un certain Kinéas, probablement un officier au service du premier roi séleucide, Séleucos I, qui lui avait confié la mission de fonder la ville. A droite vous distinguez les cours du gymnase (fig. 75); à gauche, dans l'angle du confluent, le quartier résidentiel avec ses rues qui se croisent à angle droit. La rue principale de la ville a été repoussée contre le pied de l'acropole afin de laisser au palais l'espace nécessaire pour se développer au centre de la ville basse. Le long de cette rue se trouvent le temple principal de la ville (fig. 74), l'arsenal, et le théâtre (fig. 71, 72). Si difficile que cela soit à croire, même le théâtre avait été construit en briques crues qu'un enduit de torchis renouvelé fréquemment protégeait de l'érosion. Vous y remarquerez la présence de loges à mi-pente, aménagement inconnu des théâtres grecs où les places d'honneur sont de simples fauteuils disposés au premier rang, et qui dénote un durcissement de la stratification sociale, trait fréquent dans les sociétés coloniales. On aurait pu avoir quelques doutes sur la fonction culturelle de ce théâtre, le plus oriental que l'on connaisse, plus loin à l'Est encore que ceux de Babylone et de Séleucie du Tigre, et imaginer qu'il avait été construit principalement pour être un lieu de réunion, comme l'étaient d'ailleurs aussi subsidiairement les théâtres grecs. Mais la découverte d'une image de masque théâtral (fig. 78), celui que portait traditionnellement l'esclave-cuisinier dans la comédie grecque, qui décorait une gargouille de pierre dans une fontaine de la ville, garantit que les colons d'Aï Khanoum connaissaient la pratique du théâtre et qu'ils assistaient à des représentations des pièces, tragédies et comédies, du répertoire grec.

AÏ KHANOUM : LES ARTS FIGURES

L'éloignement des grands centres méditerranéens où la création artistique était en plein renouvellement, la rupture avec le royaume séleucide dont les cités, surtout celles d'Asie Mineure, étaient des foyers actifs de ces innovations, les contacts avec l'Occident rendus moins faciles par la traversée obligée du royaume parthe dont le développement gagne sur le plateau iranien, ne sont sans doute pas étrangers au traditionalisme des arts figurés de la Bactriane grecque, où prévaut une sorte de classicisme attardé. Mais la cause profonde de cet attachement aux formes du passé c'est que les sociétés coloniales sont, par nature, un terrain favorable au développement d'un conservatisme esthétique. Les mosaïques, qui se limitent aux salles de bain (fig. 77), ne font que reprendre la technique, dépassée à cette date (II^{ème} siècle av. n. è), d'une nappe de galets incrustés dans un support de ciment; les motifs géométriques et végétaux conventionnels, les animaux marins réduits à de simples silhouettes par l'espacement et la bichromie des galets utilisés sont loin des tableaux illusionnistes, véritables peintures de pierre, que composent à la même époque les mosaïstes méditerranéens en assemblant de minuscules tesselles multicolores. Les sculpteurs gréco-bactriens ont acclimaté en Asie Centrale pour la statuaire de grandes dimensions la technique des acrolithes, c'est-à-dire des statues dont seules

les parties des chairs laissées nues (visages, mains, pieds) étaient sculptées dans la pierre, tandis que le reste du corps était fait d'une carcasse en bois habillée d'étoffes ou de modelages en argile. A Aï Kahnoum cette technique a été employée pour la statue de culte plus grande que nature du temple principal, dont subsistent des fragments de mains et l'un des pieds taillés dans le marbre, œuvre d'un vrai maître (fig. 79). Pour le reste, la pierre, en l'occurrence le même calcaire tendre que celui employé par les architectes, n'a été utilisée que pour des œuvres de moyennes et petites dimensions, d'un style en général conservateur mais d'un travail soigné: ainsi une statuette éphèbe nu couronné de feuillage (signe de victoire dans un concours?) (fig. 80), d'une facture anatomique impeccable, comme l'est aussi celle d'un homme, le manteau rejeté sur un bras, figuré en relief sur une stèle funéraire - genre typiquement grec. La pièce la plus représentative est un pilier dit hermaïque – autre type propre à la sculpture grecque- fait d'un pilier surmonté d'un buste, ici celui d'un vieillard enveloppé dans un manteau, sans doute un maître du gymnase où la statue fut trouvée, dont le visage d'une exécution vive et pleine de sensibilité contraste avec le traitement un peu mou du drapé (fig. 81). Dans un registre plus modeste mais non moins typiquement grec, on rappellera le masque grotesque de l'esclave-cuisinier dont il a été question plus haut, et qui formait gargouille dans une fontaine construite en bordure de l'Oxus.

On est cependant redevable aux artistes gréco-bactriens d'une contribution originale capitale: l'utilisation systématique et le perfectionnement d'une technique, qui, sans être une véritable innovation, était restée cantonnée dans le monde grec dans une fonction subordonnée à la fabrication des statues de bronze (préparation des matrices à la cire perdue), mais qui allait connaître, grâce à eux, un essor indépendant et une longévité soutenue en Asie Centrale: celle d'une plastique modelée en argile crue ou en stuc sur armatures de bois et tiges de plomb (fig. 82).

Les œuvres d'inspiration mixte, gréco-orientale, sont rares et concernent surtout les arts dits mineurs, comme cette grande plaque en argent doré représentant Cybèle, la déesse de la nature, traversant un paysage montagneux sur son char attelé de lions que conduit une Victoire ailée, et deux prêtres qui participent à la scène, l'un élévante un grand parasol au-dessus de la déesse, l'autre brûlant de l'encens sur un autel à hautes marches (fig. 86). Aux traits venus de la tradition grecque (type de la Cybèle, représentations allégoriques de la Victoire et du buste rayonnant du SoleilHélios, drapé des vêtements féminins, lions marchant à la parade, avec une des pattes antérieures levée) se juxtaposent, sans toujours pouvoir toujours s'harmoniser avec eux, les conventions de l'art oriental (composition sans profondeur de motifs étalés à plat sur un même plan, sans chevauchement, juxtaposition sans transition de vues de face et de profil, symbolique royale du parasol).

Les monnaies frappées en Bactriane par les premiers gouverneurs grecs, puis par les premiers rois séleucides qui eurent la Bactriane dans leur empire (Séleucos I, Antiochos I et II), enfin par les souverains gréco-bactriens qui, à partir de 250 et jusqu'en 130, de Diodote I à Euthydème II, surent maintenir leur indépendance à l'égard du pouvoir séleucide, se rattachent naturellement à la numismatique grecque, tant par leur étalon d'argent dit attique que par leur iconographie: portrait du souverain au droit, divinités du panthéon grec au revers, sous le patronage desquelles se place en général le roi. Je vous en montre quelques exemples. D'abord, un tétradrachme frappé par un certain Sophytos dont le nom d'apparence grecque est, en fait, la transcription en grec du nom indien Subhuti. Ce Sophytos, coiffé d'un casque attique, est sans doute un prince indien qui avait rejoint le parti des colons grecs et qui, vers 310, frappa ces monnaies à Bactres en tant que satrape de la province d'où proviennent certaines de ses monnaies. Voici un magnifique portrait d'Euthydème I vieillissant, d'expression sévère, qui régna à la fin du III^e siècle et résista victorieusement dans Bactres au siège du roi séleucide Antiochos III ; cet autre de son fils Démétrios I, coiffé du scalp d'éléphant, qui symbolise sa conquête de l'Inde du Nord-Ouest et fait de lui un nouvel Alexandre ; enfin la fameuse monnaie d'or du Cabinet des médailles de Paris que vous a présentée O. Bopearachchi il y a quelques

instants et qui représente le portrait casqué d'Eucratide I (fig. 83), autre vainqueur de l'Inde, dernier roi à avoir régné à Aï Khanoum dont il avait fait sa capitale et qu'il avait rebaptisée à son nom Eucratidia .

AÏ KHANOUM : DEFENSE ET ILLUSTRATION DE LA LANGUE ET DE LA CULTURE GRECQUES

Il est un autre domaine où l'on retrouve le souci des colons de maintenir leur patrimoine national, celui de la langue grecque qu'ils continuèrent de parler et d'écrire jusqu'au bout sans la laisser se corrompre, comme en témoignent les inscriptions retrouvées dans la fouille. Les différents types et styles d'écriture, cursive pour les documents manuscrits, capitales pour les inscriptions gravées sur pierre, dénotent le même degré d'évolution de la graphie que les documents du bassin méditerranéen. La première catégorie est illustrée par de nombreuses trouvailles faites à la trésorerie du palais: courts textes écrits à l'encre sur des récipients en céramique rappelant, avec le nom des différents fonctionnaires concernés, les opérations de prélèvement ou de dépôt touchant leur contenu, qu'il s'agisse de monnaies d'argent, constituant la caisse du palais, d'encens ou d'huile - cette dernière importée puisque l'olivier ne supporte pas les hivers rigoureux de la Bactriane. Le formulaire et le système de contrôle sont tout à fait semblables à ceux des trésoreries du monde grec. L'une de ces inscriptions sur vase est d'une importance particulière puisque l'année 24 lors de laquelle elle fut rédigée, rapportée au règne du roi Eucratide, permet de fixer à 145 av.J.-C. L'incendie du palais par une invasion de nomades et la fin de la ville grecque.

Plus rares mais combien précieuses sont les inscriptions sur pierre: il y a une dédicace faite aux dieux protecteurs traditionnels du gymnase, Hermès et Héraclès, mais surtout l'inscription désormais célèbre des maximes delphiques dédiée par Cléarque dans l'hérôon de Kinéas (fig. 84). Ce Cléarque, un disciple direct d'Aristote, avait fait un voyage en Asie Centrale et était venu vers 300-290 av. J.-C. jusqu'à Aï Khanoum, où il avait dédié au centre de la ville, dans la chapelle qui abritait la tombe du héros fondateur de la cité, un certain Kinéas, une copie des 150 maximes delphiques qu'il avait faite à Delphes même, dans le sanctuaire d'Apollon où elles étaient gravées. Il était lui-même une sorte de spécialiste de ces maximes que l'on attribuait aux Sept Sages de la Grèce, qui constituaient, sous forme d'exhortations, un catalogue des devoirs du citoyen grec exemplaire dans sa vie publique comme dans sa vie privée. C'est une sagesse populaire faite pour assurer l'ordre et la concorde au sein de la cité. La stèle de pierre sur laquelle les 150 maximes avaient été gravées est perdue, à l'exception d'un fragment minime, mais nous connaissons celles-ci par une copie que nous a transmise un ouvrage tardif. Les cinq dernières maximes, qui n'avaient pu trouver place sur la stèle du fait d'une erreur de prévision du graveur, furent inscrites sur la partie droite de la base portant la stèle, à côté de la dédicace personnelle de Cléarque : Ces cinq maximes, qui forment un tout, énoncent les qualités-maîtresses que l'homme grec se doit de posséder aux différents âges de sa vie. "ΠΑΙΣ ΩΝ ΚΟΣΜΙΟΣ ΓΙΝΟΥ / ΗΒΩΝ ΕΓΚΡΑΤΗΣ / ΜΕΣΟΣ ΔΙΚΑΙΟΣ / ΠΡΕΣΒΥΤΗΣ ΕΥΒΟΥΛΟΣ / ΤΕΛΕΥΤΩΝ ΑΛΥΠΙΟΣ". «Sois un enfant bien élevé, un jeune homme maître de soi, un homme mûr juste, un vieillard de bon conseil, meurs sans affliction.» La dédicace de Cléarque, rédigée en vers (deux distiques élégiaques), nous fait connaître le nom du personnage dont on avait honoré la mémoire en l'enterrant au cœur de la cité, honneur qui n'est accordé qu'aux très grands bienfaiteurs et notamment aux fondateurs : ΑΝΔΡΩΝ ΤΟΙ ΣΟΦΑ ΤΑΥΤΑ ΠΑΛΛΑΙΟΤΕΡΩΝ ΑΝΑΚΕΙΤΑΙ / ΡΗΜΑΤΑ ΑΡΙΓΝΩΤΩΝ ΠΥΘΟΙ ΕΝ ΗΓΑΘΕΑΙ. ΕΝΘΕΝ ΤΑΥΤΑ ΚΛΕΑΡΧΟΣ ΕΠΙΦΡΑΔΕΩΣ ΑΝΑΓΡΑΨΑΣ / ΕΙΣΑΤΟ ΤΗΛΑΥΤΗ ΚΙΝΕΟΥ ΕΝ ΤΕΜΕΝΕΙ". "Ces maximes de sagesse des hommes illustres d'autrefois se trouvent consacrées dans Pythô la Sainte (le sanctuaire de Delphes); Cléarque les ayant copiées soigneusement, les a dressées pour qu'elles brillent au loin dans le téménos de Kinéas". La sainteté du lieu et son emplacement d'exception soulignent le rôle que jouait ce bréviaire de la sagesse citoyenne dans la conscience identitaire des colons.

Ajoutons, même si ces découvertes n'ont pas été faites à Aï Khanoum, deux inscriptions en vers, trouvées fortuitement, qui sont une démonstration étonnante de la maîtrise qu'avaient les poètes locaux de la langue poétique et de la métrique grecques les plus savantes. Dans l'une, qui provient d'une région voisine d'Aï Khanoum, un officier royal, Héliodote, consacre à Hestia, «la plus vénérable des déesses», protectrice du feu sacré de la famille et de l'Etat, un autel pour la sauvegarde «du plus grand de tous les rois», Euthydème 1^{er} (235-200), et de son fils «aux belles victoires», Démétrios, le futur conquérant de l'Inde. Le ton triomphaliste du poème, ses accents pindariques reflètent l'euphorie qui s'empara de la Bactriane grecque au lendemain de la résistance victorieuse d'Euthydème assiégé en vain pendant deux ans (208-206) à Bactres par le souverain séleucide Antiochos III. L'autre inscription, qui provient probablement de Kandahar, est une longue épigramme funéraire, composée de son vivant par le défunt lui-même, qui y a glissé en acrostiche sa signature : «Sophytos» (fig. 85). Nous avons déjà rencontré ce nom indien grécisé sur des monnaies grecques frappées à Bactres dans les décennies qui ont suivi la conquête d'Alexandre. Ce second Sophytos, indien lui aussi, qui rédige ce poème au II^e siècle av. n. è., pourrait bien appartenir à la famille du satrape de Bactriane de la fin du IV^e siècle : même nom indien grécisé, même identification à la culture grecque. Ce Sophytos junior raconte comment, initié dans sa jeunesse à l'art d'Apollon et des Muses, il a été victime de malheurs qui se sont abattus sur sa famille et l'ont laissé dans le dénuement; comment il s'est alors résolu à partir au loin, jeune encore, pour chercher fortune dans le commerce et comment, après un longue absence, il est enfin rentré au pays, de nouveau riche et considéré, et a restauré la maison et le mausolée de famille longtemps abandonnés, qui perpétueront l'exemple qu'il laisse à ses héritiers: témoignage éclatant de la vigueur avec laquelle l'hellénisme s'était implanté dans la province d'Arachosie depuis le temps qu'Alexandre y avait laissé en 330 quelques milliers d'hommes. Le conquérant, avant de regagner Babylone, y avait nommé un gouverneur remarquable, Sibyrrios, qui fit une longue carrière dans ce poste et accueillit dans son entourage l'historien Mégasthène, le futur auteur du meilleur livre qu'un Grec ait écrit sur l'Inde. La colonie grecque de Kandahar avait continué de prospérer sous la domination bienveillante de l'empire indien des Maurya, au III^e siècle et au début du II^e siècle av. n. è., avant que la conquête de Démétrios en 190-185 ne refasse, de Bactres à Kandahar, l'unité des colonies grecques de l'Asie centrale. L'exemple de Sophytos aide à comprendre que Plutarque ait pu écrire, non sans exagération mais non sans une part de vérité, que quelques siècles après la conquête d'Alexandre les peuples orientaux – entendez les aristocraties locales plus ou moins hellénisées – lisaient Homère et que leurs enfants récitaient les tragédies de Sophocle et d'Euripide. C'est dans les gymnases et les théâtres comme ceux d'Aï Khanoum qu'ils avaient pu, au côté des fils de colons, s'imprégner du meilleur de la culture grecque.

Pas plus que Sibyrrios avant eux, les souverains gréco-bactriens n'étaient donc les vulgaires condottieres que stigmatisait Foucher, dans sa déception de n'avoir même pas pu saisir leur ombre à Bactres. A l'imitation des princes hellénistiques protecteurs des lettres et des arts, ils avaient tenu à se doter, dans leur palais d'Aï Khanoum, d'une collection de manuscrits littéraires, copiés probablement dans des officines occidentales. Nous l'avons appris par une bien surprenante trouvaille. Les peaux des parchemins et les fibres des papyrus qui constituaient le support des manuscrits déposés dans l'une des pièces de la trésorerie faisant fonction de bibliothèque s'étaient décomposées, ne laissant qu'une poussière blanchâtre, mais l'encre des lettres s'était imprimée par décalcomanie dans la terre fine des décombres, et c'est ainsi qu'on a pu lire sur des mottes de terre quelques colonnes d'un traité perdu d'Aristote qui faisait la critique de la théorie des Idées de Platon ainsi que quelques bribes d'un texte en vers!

AÏ KHANOUM : LES PRINCIPES DE L'ARCHITECTURE GRECO-BACTRIENNE

Mais je voudrais surtout insister sur le décor architectural de pierre à Aï Khanoum parce que, si nous n'avons toujours pas trouvé à Bactres de statue ou inscription grecque ou même de bâtiment grec conservé en place, nous y avons recueilli de multiples pièces d'architecture en

Pierre que nous pouvons comprendre aujourd'hui grâce aux trouvailles parallèles d'Aï Khanoum.

Dans l'architecture d'Aï Khanoum, les bâtiments sont construits en briques crues et pisé, la pierre étant réservée au décor de colonnes et de pilastres ainsi qu'aux seuils des pièces les plus importantes. Les colonnes apparaissent principalement et en grand nombre dans les portiques des cours: au palais la grande cour d'honneur (138,80 m x 108,10 m), dans laquelle on débouchait juste après avoir franchi les propylées d'entrée, alignait sur quatre portiques 116 colonnes corinthiennes; une salle hypostyle, ouvrant sur l'arrière d'un de ces portiques, comptait 18 colonnes corinthiennes disposées sur 3 rangées de 6 en profondeur; une autre cour à l'intérieur du palais était bordée de quatre portiques totalisant 60 colonnes doriques. (fig. 96-98) Les colonnes se retrouvent également dans des porches, que ce soit - 1) dans les édifices publics : façade intérieure du propylée d'entrée du palais (2 x2 colonnes); propylée de la rue principale (2 rangées de 4 colonnes corinthiennes chacune sur la façade extérieure, 2 rangées de 2 sur la façade intérieure); gymnase : 2 colonnes doriques dans les porches sud, est, ouest; 6 dans le portique nord; il faut encore ajouter un grand édifice à colonnes corinthiennes que les fouilles clandestines de ces dernières années ont fait apparaître à l'extrémité sud-est de l'acropole (résidence du gouverneur militaire ou temple) . - 2) dans les édifices religieux : sanctuaire du temple à redans: propylée d'entrée : 2 colonnes; portique sud-est : 4 colonnes; portique sud : 6 colonnes; chapelle nord : 2 colonnes; chapelle sud: 2 colonnes; mausolée à colonnade périptère de 26 colonnes et porche d'entrée à 2 colonnes - 3) dans les maisons privées : maison du quartier de la Kokcha : 2 colonnes; maison hors-les-murs : 4 colonnes; résidence de la rue principale: 2 porches chacun à 2 colonnes; l'une des résidences du palais : 2 colonnes. Une majorité de ces colonnes sont faites entièrement en pierre : base, tambours des fûts et chapiteaux; pour les autres ce matériau est limité à la base, le reste, fût et chapiteau, étant en bois. On connaît également des colonnes dont le fût est fait d'un assemblage de quartiers de circonférence en argile cuite. Notons qu'il n'y a pas de supports intérieurs, en pierre ou en bois, dans les pièces fermées : les poutres, de forte portée, soutiennent à elles seules la couverture.

La pierre est aussi employée pour les antes et les pilastres; mais l'utilisation de ces derniers pour le décor mural est rare.

L'architecture gréco-bactrienne ignore l'utilisation d'entablements en pierre; la poutraison qui supporte le toit plat (et non à double pente) repose directement sur les colonnes. L'emploi de la pierre pour les murs est tout à fait exceptionnel : il n'est attesté qu'une fois dans le caveau d'un mausolée funéraire monumental, exception qui se justifie d'elle-même. Les dallages de pierre n'existent que dans les salles d'eau, les sols de terre battue, couverts de tapis dans les pièces les plus importantes, étant la règle. En revanche, la pierre est utilisée assez fréquemment pour les seuils des pièces principales.

Malgré cette utilisation de la pierre pratiquement limitée aux colonnes, la profusion de celles-ci était telle que le pillage des constructions devait avoir pour conséquence la mise au jour d'un grand nombre de blocs dont une majorité d'éléments appartenant à des colonnes, comme ce fut le cas à Aï Khanoum et comme cela s'est vérifié à Bactres.

RETOUR A BACTRES APRES PILLAGES : LES NOUVELLES FOUILLES DE LA DAFA 2002 - 2006

C'est à partir de 1994 que nous avons commencé à entendre parler de pillages à grande échelle sur les sites de Bactres et d'Aï Khanoum dont nous étions sans nouvelles depuis 1978, année de notre dernière campagne de fouilles (fig: 99-100). En 1993 je reçus d'un professeur japonais, M. Shin-Ichi-Ono, une lettre m'informant de la visite qu'il venait de faire à Aï Khanoum et

dans laquelle il décrivait, photos à l'appui, les ravages infligés au site bouleversé par de profonds cratères aussi bien dans les zones déjà fouillées, d'où les pierres mises au jour par les fouilleurs avaient disparu, que dans celles qui attendaient de l'être. Peu de temps après nous parvinrent des photos prises à Bactres et montrant au pied d'une butte d'où ils avaient été extraits une accumulation de blocs parmi lesquels on reconnaissait des tambours de colonnes, dont l'un cannelé, des bases attiques ainsi qu'un chapiteau ionique encore pris dans une galerie de fouille (fig.63-66). Après la défaite des Talibans en 2001, quand il redevint possible de voyager, R. Besenval, le nouveau directeur de la DAFA qui venait d'être recréée, et J.F. Jarrige, le directeur du Musée Guimet, se rendirent à Bactres et ils eurent tôt fait de retrouver le site aux pierres : une grosse butte au relief bien marqué, d'une dizaine de mètres de haut, de forme triangulaire, longue de 800 m, large de 300 m, à la limite orientale de la ville ancienne, et au nom évocateur de Tépé Zargarán, «la butte des orfèvres», connote les menues trouvailles d'objets plus ou moins précieux qu'on y faisait quand les pluies avaient lessivé les terres. Le site avait été, lui aussi, comme celui d'Aï Khanoum, mis au pillage et le commandant de la milice locale, qui avait lui-même dirigé la fouille clandestine à laquelle il employait ses hommes et les gens du village voisin devenus depuis nos ouvriers sur nos propres chantiers, avait recueilli dans la cour de sa maison implantée en bordure du Tépé Zargarán, à titre de curiosités, quelques pierres ouvragées : plusieurs chapiteaux corinthiens, le chapiteau ionique repéré sur une photo dix ans plus tôt, plusieurs bases de colonnes et de pilastres (fig. 64). Tout ce matériel était d'époque grecque. Il n'y avait plus de doute: La Bactres qui avait été le quartier général d'Alexandre pendant ses campagnes de 327-329 av. n. è. en Bactriane et en Sogdiane, puis la capitale des rois gréco-bactriens, se révélait à nous dans toute la monumentalité de ses édifices et la richesse de leur décor architectural.

Une fouille de sauvetage, commencée en 2004 au Tépé Zargarán sous la direction de Ph. Marquis, secrétaire scientifique de la DAFA, et qui en est à sa quatrième campagne, est en train de dégager la mine de pierres taillées que les pillards avaient atteinte par d'énormes galeries souterraines. Tous ces blocs sont des pierres de récupération fournies par le démontage d'édifices d'époque hellénistique qui ont été réutilisées pour canaliser le courant d'une branche de la rivière de l'oasis de Bactres qui longe à cet endroit le rempart de la ville.

Pour pouvoir être juxtaposées de façon aussi étanche que possible les tambours et chapiteaux ont été coupés longitudinalement pour former deux faces planes opposées. Pour les chapiteaux on s'est contenté de couper les pointes saillantes des feuilles d'acanthes.

LE TRIOMPHE DU CORINTHIEN - LE TYPE DIT LIBRE ORIENTALISÉ

Les chapiteaux corinthiens de Bactres s'offrent ainsi à nous mutilés, mais, grâce aux exemplaires d'Aï Khanoum souvent mieux conservés, nous pouvons leur restituer leur aspect d'origine. Tous les chapiteaux retrouvés à Bactres et la grande majorité de ceux découverts à Aï Khanoum appartiennent à un type de corinthien très particulier qui a été élaboré dans la partie orientale de l'empire séleucide (SyriePhénicie-Mésopotamie) et qui n'est pas connu en Asie Mineure, même dans les provinces qui étaient dans la zone d'influence séleucide. A première vue, on pourrait prendre ce chapiteau pour une version un peu rustique du type dit «libre» du corinthien grec, qui trouve sa plus parfaite incarnation dans les chapiteaux de l'ordre intérieur de la tholos d'Epidaure, et qui se caractérise par des volutes sortant directement des acanthes (fig. 91-94). Mais les chapiteaux bactriens affichent des différences telles qu'il est difficile de voir en eux une simple variante pas très bien réussie, du type épidauréen. Leurs volutes extraordinairement larges et massives, dont l'enroulement sommital, ponctué d'un oeil fortement saillant, au lieu de se loger en dessous du canal ascendant des volutes, empiète sur lui, évoquent par leur lourdeur certains chapiteaux proto-éoliens à volutes ascendantes du

Proche Orient ancien (Syrie, Phénicie, Palestine, Mésopotamie), dont la tradition survit dans la même région à l'époque hellénistique. Les larges volutes chevauchées par leurs spires se retrouvent effectivement telles quelles, associées à l'acanthé, sur des chapiteaux de pilastres corinthiens découverts à Palmyre et qui datent des environs de notre ère. Ils remontent de toute évidence à un même prototype de corinthien que les chapiteaux d'Aï Khanoum et de Bactres. Ce prototype, très certainement élaboré dans la première moitié du III^e siècle av. n. è. dans l'un des grands centres du royaume séleucide (Antioche, Séleucie du Tigre?), a essaimé dans les provinces. Les exemplaires de Bactriane (III^e-II^e siècles av. n. è.) sont proches dans le temps de la création du type, ceux de Palmyre en proposent une version plus tardive, mise au point dans un centre moins fortement hellénisé, mais où les références au modèle séleucide sont encore très claires.

Il est un détail par lequel les chapiteaux de Bactres montrent, en outre, qu'ils sont plus étroitement fidèles au prototype séleucide que ceux d'Aï Khanoum. Sur un chapiteau corinthien canonique le décor de feuilles et de volutes est supposé envelopper, en le dissimulant, un volume central en forme de tronc de cône renversé dont l'évasement est apparent sous l'abaque, sur chacune des quatre faces, entre les volutes au-dessus des acanthes. Cette partie centrale du chapiteau qui constitue, dans le prolongement du fût de la colonne, l'axe porteur sur lequel s'appuie, sur les exemplaires grecs, le lourd entablement du toit, est bien reconnaissable à son bord supérieur sur les chapiteaux de Bactres : le nom de calathos, «corbeille», que lui donnaient les architectes de l'antiquité rappelait, de façon imagée, l'origine fictive de l'ordre corinthien : les feuilles et les tiges fleuries d'une acanthé qui avaient enveloppé une corbeille d'offrandes déposée sur la tombe d'une jeune Corinthienne se seraient, sous l'effet du couvercle débordant, repliées et retournées sur elles-mêmes, attirant par leurs gracieux enroulements l'attention de l'architecte Callimaque (Vitruve I,1,9-10)

Au contraire le calathos est absent sur les exemplaires d'Aï Khanoum, où sa place entre les volutes est occupée par une large surface nue, légèrement concave, indifférenciée. Le chapiteau, ainsi privé de l'ossature interne de la «corbeille», apparaît déstructuré, réduit à un décor végétal. A Bactres le corps du chapiteau est aussi beaucoup plus habillé par la collerette de feuillage, qui monte nettement plus haut entre les volutes, qu'il ne l'est à Aï Khanoum où la large plage nue triangulaire entre les volutes introduit un espace amorphe, qui serait franchement disgracieux si son vide n'était contrebalancé par la vigueur exubérante et le relief prononcé du décor d'acanthes qui retiennent le regard.

LE CORINTHIEN DE TYPE NORMAL OU LE RETOUR AUX SOURCES GRECQUES

Il existe à Aï Khanoum une autre variante du corinthien qui relève du type dit «normal», dont l'un des représentants les plus anciens et les plus accomplis, est le chapiteau du Propylée de Ptolémée II Philadelphe à Samothrace (avant 280 av. J.C.) (fig. 90) sur ce type les volutes d'angle ne sortent pas directement de la corbeille d'acanthes, mais surgissent de grosses tiges végétales cannelées (les caulicoles) se dégageant des rangées d'acanthes, qui donnent également naissance à des petites volutes intérieures s'opposant deux à deux sur le calathos de part et d'autre de la tige ondulée d'un fleuron dont le pistil s'élève jusqu'à l'abaque. Autour du calathos bien individualisé, quoique laissé sans finition, les éléments du décor se détachent presque tous en ronde bosse, sculptés avec une incroyable hardiesse de ciseau qui a causé la perte de ces fragiles dentelles de pierre, dont les reliefs ont éclaté lorsque les colonnes ont été abattues : pour le seul chapiteau que nous ayons pu recomposer plus de 200 fragments ont été nécessaires. Ces chapiteaux bactriens sont typologiquement proches des chapiteaux les plus anciens de l'Olympieion d'Athènes et de ceux du Propylée du Bouleutérion de Milet, les uns et les autres datés du règne d'Antiochos IV Epiphane (175-164), et il n'y a pas trace en eux d'une quelconque contamination orientale : les volutes notamment, grandes et petites, ont l'aspect élégant, dénué de lourdeur, qu'elles ont dans le corinthien grec. Ces exemplaires ont tous été trouvés dans la salle hypostyle aux dix-huit colonnes qui mettait en communication la grande cour d'honneur par où arrivaient les visiteurs du palais avec l'intérieur de l'édifice. Le nombre

des exemplaires connus de ce type est donc de dix-huit seulement, infiniment moindre que celui des chapiteaux de type libre, présents partout sur le site. Des chapiteaux comme ceux-là, au relief si saillant, étaient trop fragiles pour pouvoir être utilisés dans les digues du Tépé Zargaran. Nous n'en avons trouvé effectivement aucun dans les remplois des ouvrages hydrauliques, pas même sous forme de fragments. Cela ne veut pas dire que ce type normal à caulicole n'a pas existé à Bactres : on peut même être sûr du contraire, car, s'il est un endroit où l'on s'attend à trouver des chapiteaux si visiblement inspirés directement des modèles grecs, c'est bien dans la métropole du royaume grécobactrien.

AUTRES LEÇONS D'ARCHITECTURE GRECQUE

Parmi les pierres ramenées au jour à Bactres par les fouilleurs clandestins figure, nous l'avons dit, un chapiteau ionique, d'une facture négligée mais typologiquement plus proche des modèles méditerranéens que les très rares exemplaires d'Aï Khanoum (fig.94). Si le corinthien prédomine de façon si écrasante sur l'ionique dans la Bactriane hellénistique, devançant de beaucoup le triomphe que devait connaître cet ordre dans le monde gréco-romain, c'est parce qu'il est d'une utilisation plus aisée dans la composition architecturale, offrant la même vue sous quelque angle qu'on le voie, alors que le chapiteau ionique présente le vice rédhibitoire d'être doté de deux faces différentes opposées deux à deux, les faces avant et arrière où se développent les volutes, les faces latérales formant les cornets des balustres, disparité qui a toujours posé des problèmes aux constructeurs, notamment dans les angles des colonnades. S'y ajoutait la plus grande liberté dans les rapports de proportions et de traitement décoratif qu'autorisait l'élément végétal face aux contraintes beaucoup plus sévères de l'épure géométrique du chapiteau ionique. Ce n'est pas par hasard que l'art gréco-bouddhique, héritier direct de l'art hellénistique dans ces régions, ne connaisse que l'ordre corinthien (le temple pseudo-ionique de Jandial à Taxila est étranger à la tradition gréco-bouddhique).

Parmi les pierres extraites des digues de Tépé Zargaran on compte également toute une série de bases de colonnes et de pilastres. Les bases sont de type atticoasiatique (deux renflements encadrant une concavité), de loin le plus fréquent à Aï Khanoum, mais il y en a aussi quelques unes d'un type dit ionique asiatique sous sa variété éphésienne, également connue à Aï Khanoum (deux tores renflés encadrant deux scoties concaves elles-mêmes bordées d'astragales), création de l'époque archaïque qui connaît un regain de popularité dans l'architecture hellénistique de l'Anatolie grecque (Artémision de Sardes et d'Ephèse, monument des Néréides à Xanthos, Mausolée d'Halicarnasse, temple d'Athéna à Priène, Didymeion, temple d'Artémis à Magnésie du Méandre, Sminthéion de Troade). Leur présence dans les deux métropoles de la Bactriane grecque sont un témoignage frappant de l'osmose culturelle qui a existé entre le monde méditerranéen et l'Asie centrale hellénisée non seulement du temps où la Bactriane fut une satrapie du royaume séleucide (300-250), mais aussi à l'époque de l'indépendance grécobactrienne (250-130). L'expédition militaire d'Antiochos III qui se prolongea deux ans en Bactriane (208-206) dut donner une impulsion nouvelle à la pénétration des influences occidentales.

On a trouvé également à Bactres de nombreux éléments de dallages de seuils tout à fait analogues à ceux que nous avait fait connaître Aï Khanoum, ainsi que de grands blocs parallélépipédiques, dont la fonction architecturale précise nous échappe pour le moment.

LE DEMANTELEMENT DES EDIFICES GRECS : UNE REACTION ANTIHELLENIQUE SOUS LES KUSHANS OU LES KUSHANO-SASSANIDES ?

La récupération de tous ces éléments d'une architecture monumentale grecque laisse pour le moment intacte l'énigme de la nature des édifices auxquels ils appartenaient (bâtiments religieux, civils?), de même que celle de leur situation d'origine sur le site, puisque toutes ces

pierres ont été retrouvées en remploi. La prochaine étape de la fouille sera donc de retrouver, si possible, l'emplacement des ces monuments ou de toute autre construction grecque encore en place, car, même si l'hypothèse que les pierres proviennent du Tépé Zargaran lui-même sur la bordure orientale duquel elles ont été découvertes ne manque pas de vraisemblance, l'étendue de celui-ci et le bouleversement des terres par les pillards ne faciliteront ni la détermination de leur lieu d'origine ni l'accès aux couches grecques, recouvertes, on le sait maintenant, par un alluvionnement important et proches de la nappe phréatique. Si les pierres proviennent d'un autre point du site de Bactres, ce qui n'est pas à exclure, il ne faudra compter, une fois de plus, que sur un coup de chance pour localiser leur provenance (fig. 62).

Tout aussi important est le problème historique posé par les circonstances qui ont amené le démantèlement des édifices grecs. A Aï Khanoum, peu de temps après la prise de la ville par les nomades, tout ce qui était en pierre dans les édifices, principalement les colonnades, a été jeté à bas et brisé, visiblement par les habitants de la plaine, et les fragments emportés pour alimenter les fours à chaux ou servir de matériaux de construction. Rares sont les bases, les tambours de colonnes, et les chapiteaux qui ont échappé à la destruction: ils ne doivent leur survie qu'à l'interruption soudaine de l'entreprise de pillage par l'arrivée d'une seconde invasion de nomades : certains de ces survivants ont servi, deux millénaires plus tard, à embellir une maison de thé dans les environs d'Aï Khanoum par la grâce d'un moderne pillard de ruines (fig. 97). Faut-il penser que les édifices de Bactres, qui ne tomba aux mains des envahisseurs qu'une trentaine d'années après Aï Khanoum, vers 130-120 av. n.è, fut alors pareillement dépecée par la population locale? Rien n'est moins sûr, car, si à Aï Khanoum les pierres ont été concassées pour servir à divers usages, à Bactres elles ont été démenagées intactes pour être réutilisées ailleurs, sans avoir visiblement subi de dommages, si ce n'est ceux qui ont pu se produire lors du démontage des constructions. A Aï Khanoum on a affaire à une entreprise de démolition anarchique de récupération de matériaux de construction, à la suite de laquelle le site, dont l'occupation ne date que des Grecs, fut après eux abandonné à jamais; à Bactres, capitale de la Bactriane bien avant l'arrivée des Grecs et qui le resta après la chute de leur domination, le démenagement des pierres et leur réutilisation dans les digues furent planifiés et exécutés sous le contrôle d'une autorité en place. Rien n'indique, par ailleurs, que cette gigantesque opération de récupération eut lieu, comme à Aï Khanoum, tout de suite après la conquête de la ville par les nomades dans la seconde moitié du IIème siècle av. n.

è.. Nous ignorons combien de temps se passa encore après le changement de pouvoir. Les raisons du démontage des monuments grecs sont à chercher dans l'histoire des nomades conquérants de la Bactriane grecque, de la consolidation de leur pouvoir, et de la dynastie kushane qui en est issue, entre le Ier siècle avant n. è. et le début du IIIème siècle de n.è.. Même si l'on veut invoquer une situation d'urgence qu'auraient pu créer des inondations catastrophiques provoquées par les eaux torrentueuses de la rivière de Bactres nécessitant la construction improvisée de digues de protection aux abords du rempart, le fait que des édifices publics ou religieux de caractère tout à fait monumental, et donc construits par l'Etat grec, aient été utilisés comme carrières de pierres pose la question d'une politique ouvertement anti-hellénique dont on n'a pas jusqu'à présent de témoignage caractérisé de la part du pouvoir kushan. L'hypothèse que ces monuments auraient déjà été désaffectés et n'auraient plus eu de raison d'être lorsqu'on les démonta appelle, elle aussi, une réponse historique concernant le sort réservé à la succession grecque sous tous ses aspects par le pouvoir politique pré-kushan et kushan.

On voit que l'on est passé rapidement au Tépé Zargaran d'une simple fouille de sauvetage à une exploration archéologique qui met en cause des problèmes historiques touchant aux mécanismes de passage d'une entité politique à une autre, aux mutations et aux continuités culturelles qui accompagnent et parfois conditionnent ces changements.

VESTIGES D'EDIFICES BOUDDHIQUES A BACTRES.- LE RÔLE DE BACTRES
DANS LA FORMATION D'UNE KOÏNE ICONOGRAPHIQUE GRECO-

BOUDDHIQUE.

Cette nouvelle entreprise de la DAFA à Bactres, dont on ose espérer qu'elle ne sera pas éphémère, contribue également à élargir la perspective dans laquelle il faut replacer la question des origines de l'art gréco-bouddhique. Sur le même chantier du Tépé Zargaran sont en effet apparus, remployés eux aussi, mais à une époque plus tardive, dans les ouvrages destinés à canaliser le courant de la rivière de Bactres, des éléments architecturaux prélevés sur des monuments bouddhiques, notamment une belle série de chapiteaux de pilastres corinthiens décorés de bustes. Les archéologues français ont mis au jour au même endroit, mais cette fois-ci en place, un stupa ancien daté autour de 100 de n.è. par des monnaies du souverain kushan connu par son surnom de Sôter Méga «le Sauveur, le Grand», lui aussi partiellement privé de son décor de pierre, dont la présence matérialise la coexistence au même endroit, dans un grand centre de culture, de monuments de l'art grec, qui, même ruinés, témoignaient d'une grande civilisation d'un passé encore proche, et des artistes qui construisaient et décoraient les premiers édifices du culte bouddhique. La rencontre de l'art grec et de la pensée bouddhique qui s'est faite dans le Gandhara – même si l'on n'y a toujours pas trouvé un site grec qui soit l'équivalent de celui d'Aï Khanoum - s'est faite aussi dans la Bactriane hellénisée. On est maintenant en droit de penser que l'art gréco-bouddhique que l'on trouve sur les sites bactriens, de Surkh Kotal à Kara Tépé, de Qunduz à Dilberdjïn, et qu'on ne peut le plus souvent, au moins dans ses phases les plus anciennes, pas vraiment distinguer de celui qui s'est formé au Sud de l'Hindukush, ne serait donc pas le résultat d'une transplantation pure et simple à partir d'un foyer extérieur. Il a dû plutôt se former et se développer parallèlement à celui qui est apparu dans le Gandhara à partir de racines communes. L'impulsion religieuse est certes venue du Nord-Ouest de l'Inde mais, quand il s'est agi d'inventer un monde d'images pour célébrer le Bouddha - et cela ne se fit pas pas immédiatement dès l'arrivée du premier moine bouddhique - qui oserait jurer que, parmi les artistes capables de créer cette iconographie nouvelle, il n'en restait aucun dans cette Bactriane qu'on a peut-être trop complaisamment décrite comme saignée à blanc par la conquête nomade et privée de ses élites qui auraient fui vers les colonies grecques du Gandhara, alors que, dans le même temps, les orfèvres bactriens, au service de leurs nouveaux maîtres, faisaient montre dans la bijouterie de Tilia Tépé d'un art encore tout imprégné d'hellénisme? A partir du premier siècle de n. è. un courant soutenu d'échanges entre la vallée de l'Indus et celle de l'Oxus a dû être restauré. L'hypothèse d'une «koinè» gréco-bouddhique, puisant à des racines communes, celles de l'art grec des colonies de Bactriane et de l'Inde du Nord-Ouest, dans l'élaboration de laquelle la Bactriane aurait joué un rôle actif, mérite, je crois, d'être sérieusement envisagée et prise en compte dans le programme de recherches que la DAFA développe à Bactres, sous l'égide de son directeur R. Besenval.

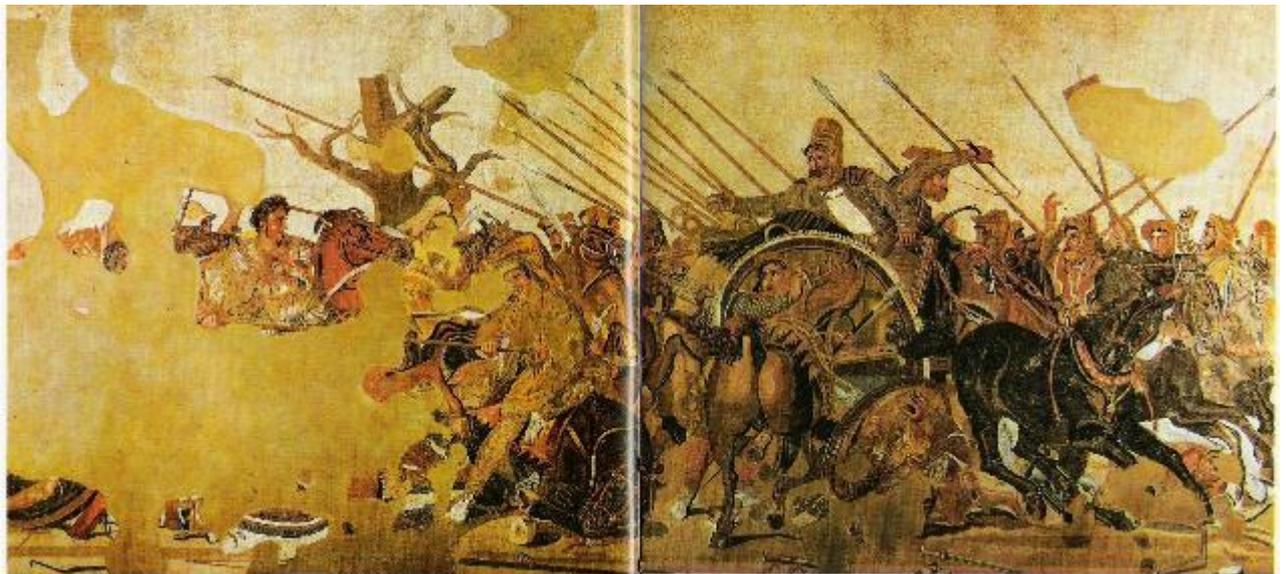
POUR EN TERMINER

Celles-ci ne se limitent pas, d'ailleurs, aux seules périodes hellénistique et kushane ni au seul site urbain de Bactres. Elles s'étendent, à travers d'autres programmes, en collaboration étroite avec des missions étrangères, à l'ensemble des périodes historiques, de l'âge du bronze jusqu'à la période islamique ancienne - la mission française a entrepris l'étude et la restauration d'une très ancienne mosquée du IX^{ème} siècle de n. è. – ainsi qu'à l'étude de l'irrigation et de la mise en valeur et du peuplement de l'ensemble de l'oasis de Bactres. Il faut laisser à tous ces programmes le temps de mûrir et de porter leurs fruits. Gageons que «les fruits passeront la promesse des fleurs».

Merci de votre amicale et patiente attention.

PHOTOS

Photos 1-128, pages I - XXXII
Correspondant aux interventions 1 à 7



La bataille d'Issos. Alexandre face à Darius, la victoire lui ouvrit les portes de l'Asie.
Mosaïque de Pompée, Musée de Naples.

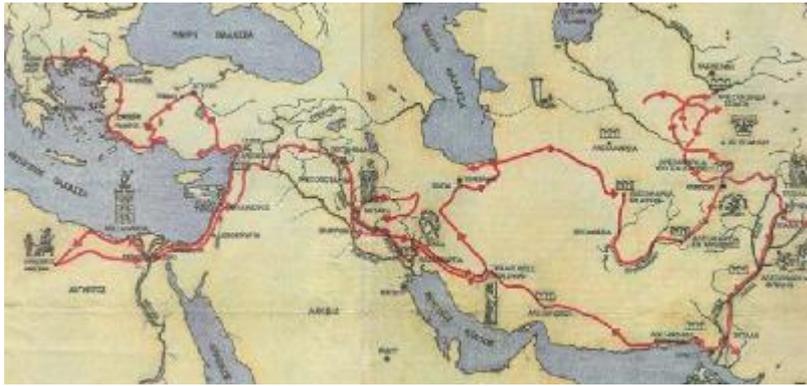


Fig 1. L'expédition d'Alexandre depuis la Macédoine jusqu'aux Indes



Fig. 2 Tête d'Alexandre, 3^e av. J.C. Musée d'Alexandrie

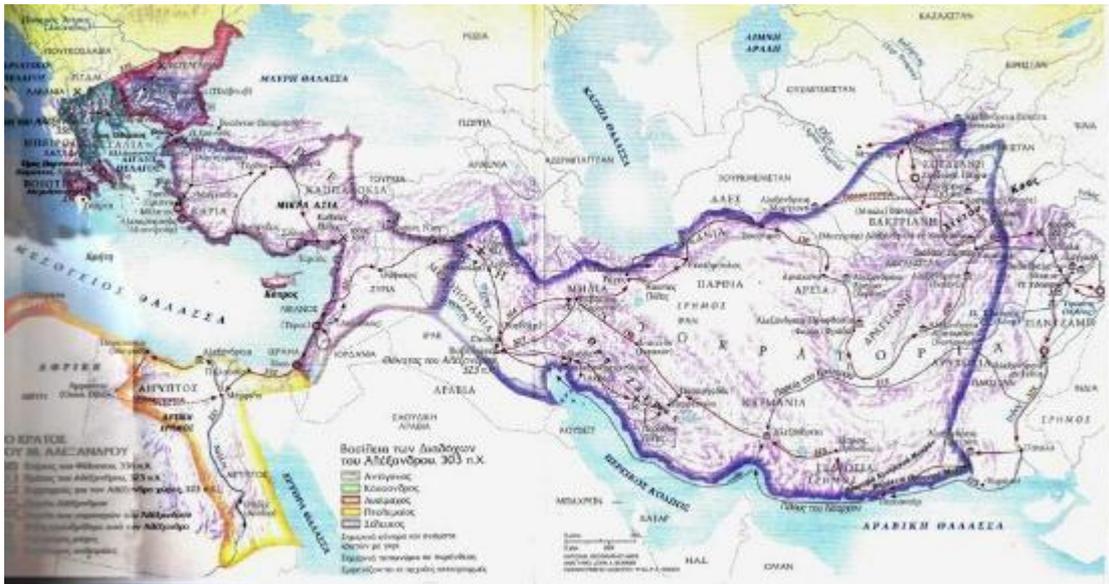


Fig. 3. L'empire d'Alexandre, les royaumes des successeurs et les nombreuses villes grecques fondées

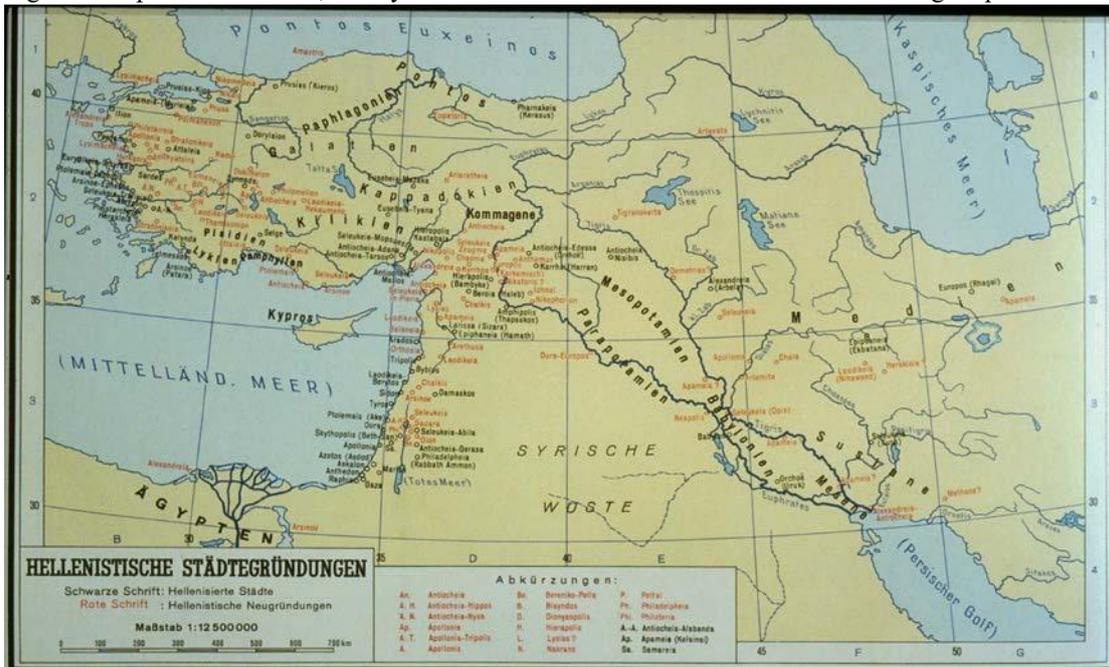


Fig. 4. Le Monde Hellénistique au Proche et Moyen-Orient. Les villes grecques qui y furent créées et qui portent des noms de villes de la Grèce, de la Macédoine et de la famille de Séleucos Ier.

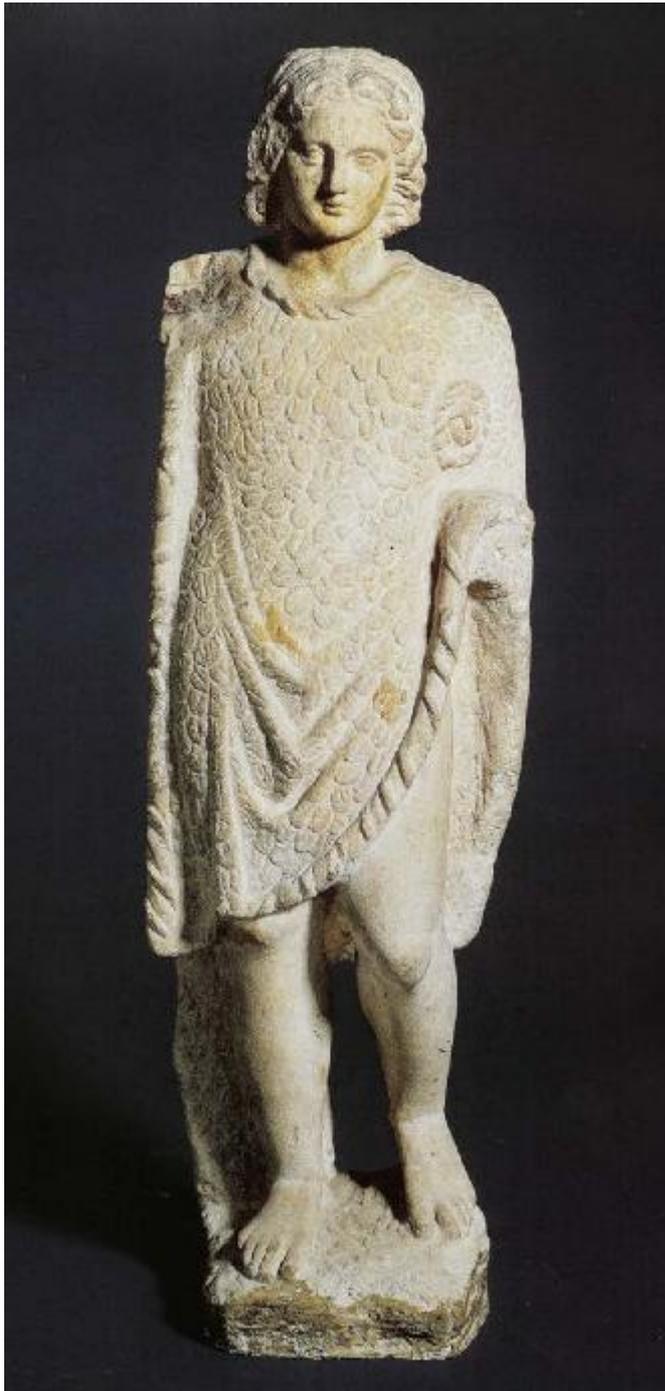


Fig. 5. Alexandre revêtant l'égide de Zeus, statuette de culte trouvée à Ptolémaïs, 0,50 cm., 3e s. av. J.C. d'époque hellénistique. Musée Fitzwilliam, Cambridge. Photos Catal. Expo. "Gloire d'Alexandrie" Paris 1998

ALEXANDRIE
La plus importante des villes
d'Alexandre et
du Monde hellénistique.

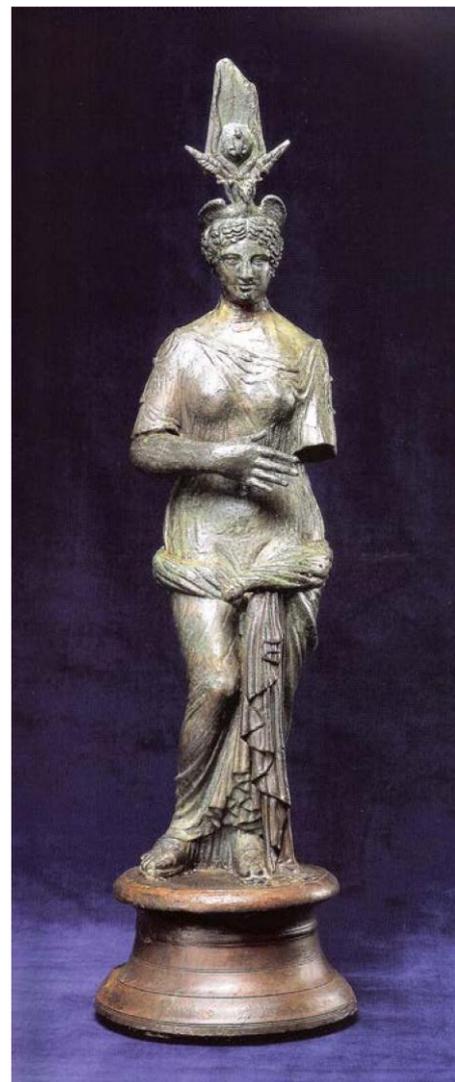


Fig. 6. Aphrodite-Isis, 1er s. av. J.C. 0,69 cm., les symboles d'Isis sur la tête démontrent la double identité culturelle. Musée de Tanta.



Fig. 7. Alexandrie, aujourd'hui, construite sur l'ancienne ville

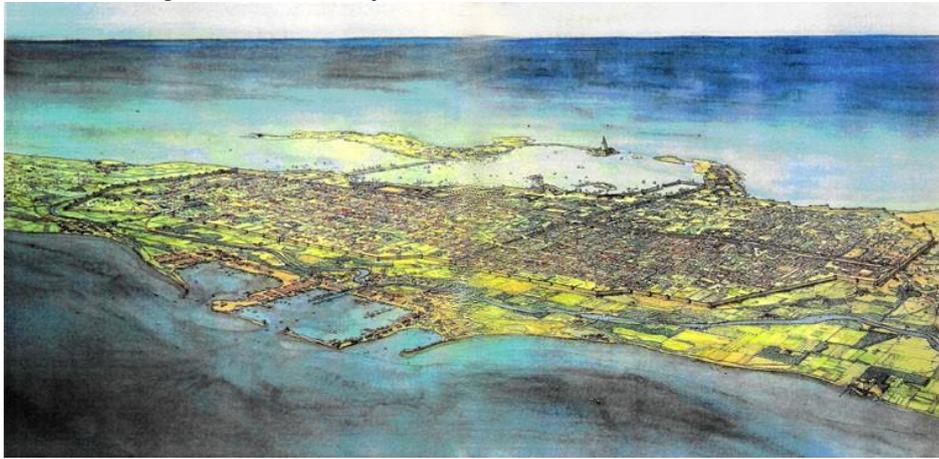


Fig. 8. Reconstitution du plan de la ville, on voit bien le Phare et le plan d'urbanisme hippodamien ('Alexandrie redécouverte' J.Y.Empeur)



Fig. 9. Reconstitution de l'artère principale de la ville, l'avenue Canopique, de 5,5 km de long et de 30 m. de large, aux bâtiments grandioses. (Institut Français d'Archéologie d'Alexandrie) (J.Y.Empeur).



° s. av. J C.).

Fig. 10. La statue d'Arsinoé, sœur et épouse de Ptolémée Philadelphe (3
La statue, qui ornait l'entrée du Phare, est ici exposée à Paris, devant le Petit Palais,
pour l'Exposition "Gloire d'Alexandrie" 1998. Photo P. Grigorakou



Fig. 11. La statue jumelle d'Arsinoé, celle de Ptolémée Philadelphe (17 tonnes), à sa sortie des eaux
d'Alexandrie (1995). Recherches de J. -Y. Emperereur ("Alexandrie redécouverte", J. -Y. Empereur).

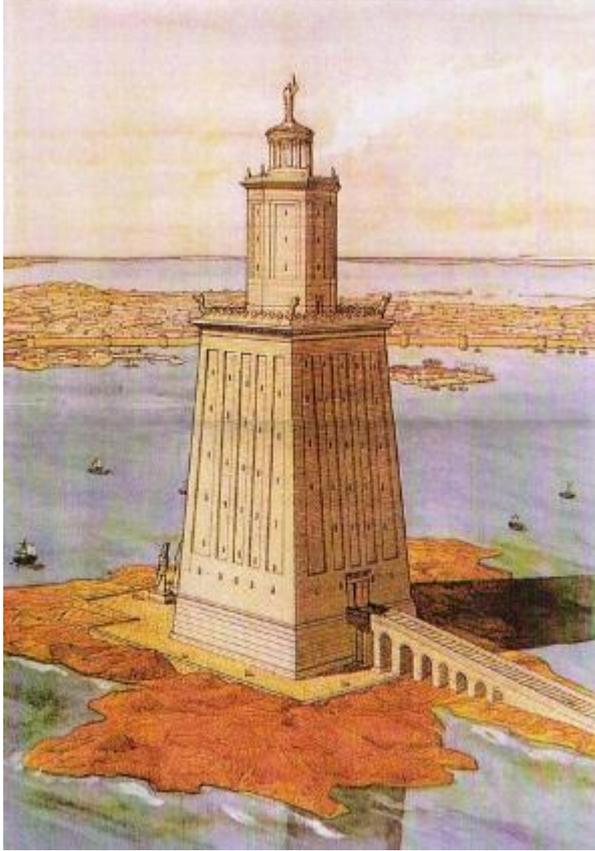


Fig. 12. Reconstitution du Phare d'Alexandrie, d'environ 135 m. de haut, **une des 7 merveilles du monde antique** , J-Y. Empereur, Institut Français d'Archéologie d'Alexandrie

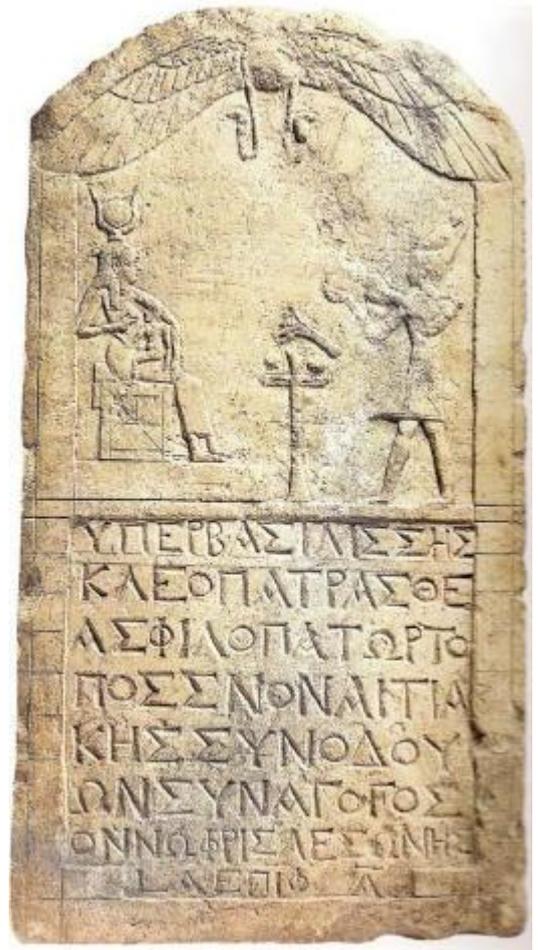


Fig. 13. Le mélange des cultures Grecque et Egyptienne est bien visible sur cette plaque bilingue de Cléopâtre Philopator, 51 av. J.C. trouvée à Fayoum. Musée du Louvre



Fig. 14. Les fouilles sous-marines de l'équipe de J.Y. Empereur dans le fond du port d'Alexandrie. Des morceaux du Phare y ont été trouvés ainsi que des statues et autres objets divers. Des recherches sont aussi effectuées pour trouver les restes des Basileia, tout aussi enfoncés dans l'eau. Ils comprenaient les Palais des Ptolémées, la Bibliothèque, le Musée, le Sérapeion et le Séma avec les tombes d'Alexandre et des Ptolémées.



Fig.15. Monnaie de Cléopâtre 7e, dernière de la dynastie des Ptolémées Lagides et dernière reine d'Egypte (31 av.J.C.) (Alexandrie redécouverte, J.Y.Empeur)



Fig 16. Morceau d'un traité d'Astronomie d'Eudoxe, 2^e s. av. J.C., provenant de l'ancienne Bibliothèque d'Alexandrie, sauvé et gardé au Musée du Louvre



Fig. 17. Morceau de la traduction en grec de la Bible des Hébreux par les 70 sages d'Alexandrie (1^{er} s. av. J.C.) Musée du Caire



Fig. 18. Horloge à eau (outflow) de Karnak, 14^e s. av. J.C. Musée du Caire



Fig.19. Horloge à eau (inflow) de l'époque hellénistique. Musée du Caire

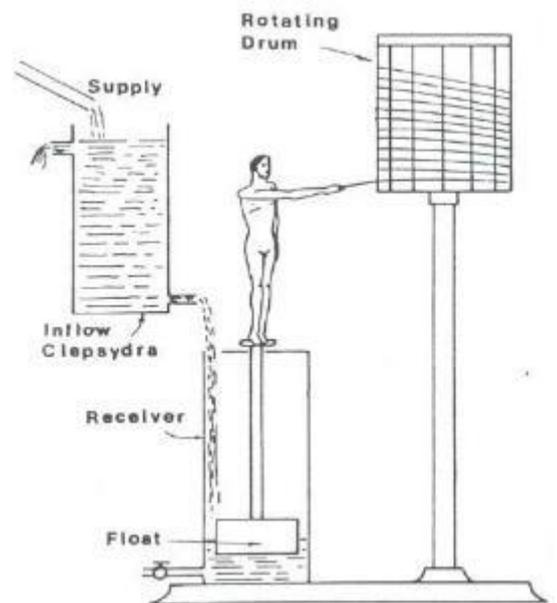


Fig.20 Horloge à eau (inflow) réalisée par Ctésibios d'Alexandrie, 3^e s. av. J.C

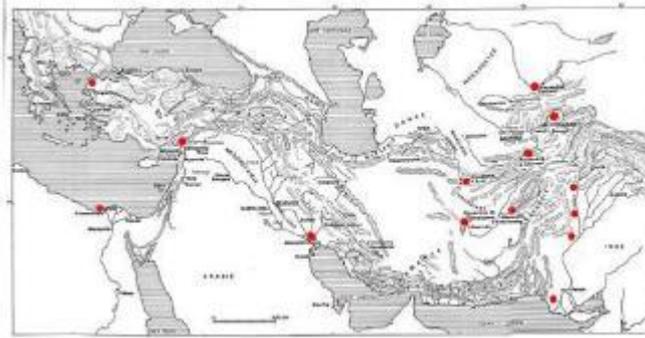


Fig. 21. Monde Hellénistique, les villes grecques.

En rouge, les principales Alexandries, jusqu'à l'Alexandrie Eschate, en haut à droite

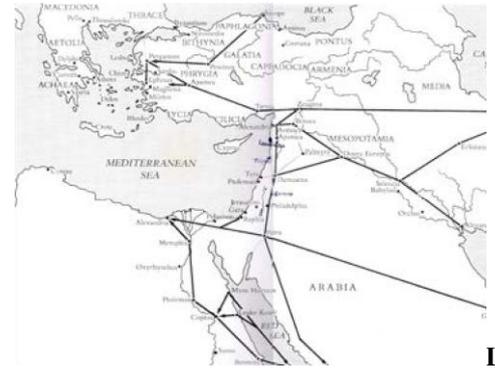


Fig. 22. Les grands axes routiers qui ont permis les relations commerciales et culturelles entre l'Occident et l'Orient profond.

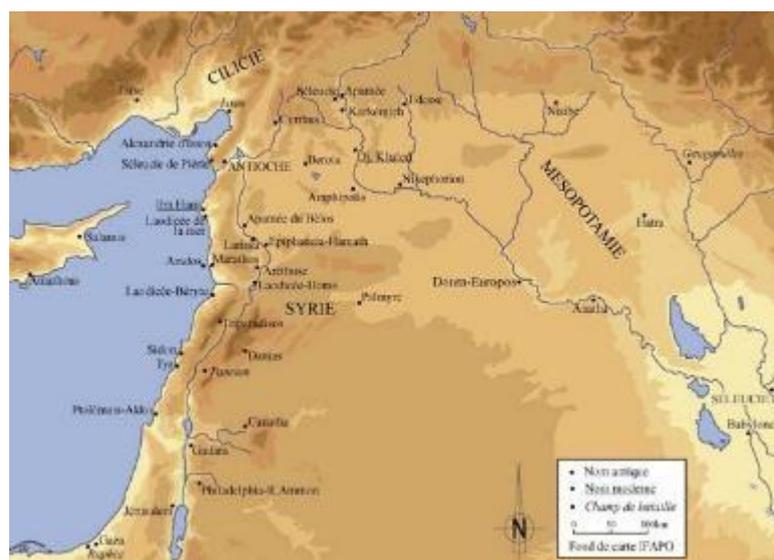
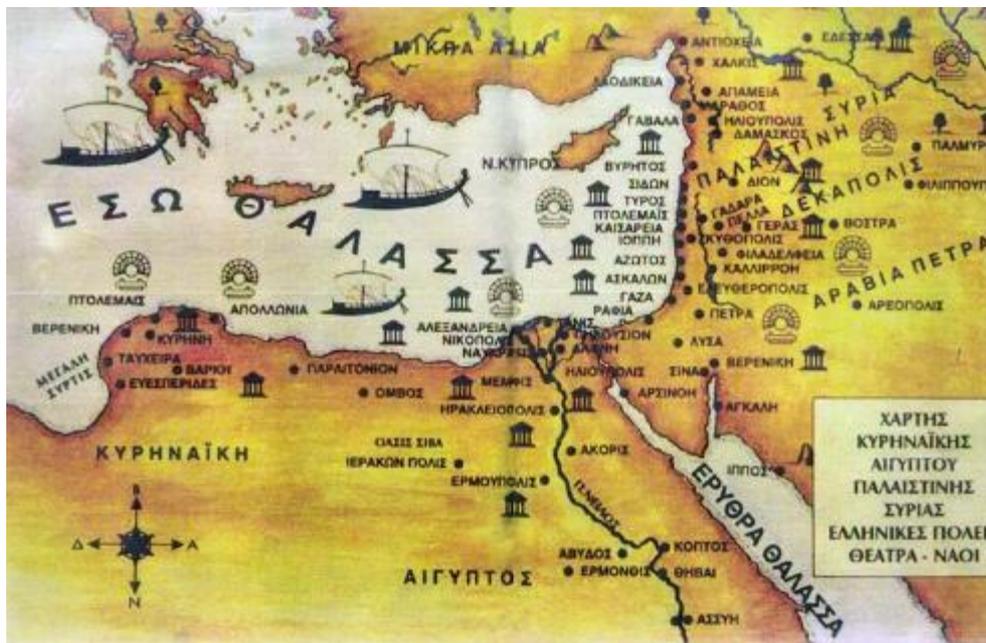


Fig. 23-24. Le Moyen Orient et la Syrie Hellénistique.

En Syrie, les villes grecques portaient souvent le nom de villes de la Grèce mais surtout de Macédoine et le pays fut appelé pour cela, par Strabon "Petite Macédoine". Les villes s'appelaient Pella, Dion, Véroia, Edessa, Europos, mais aussi Amphipolis, Larissa, Chalkis, Hérakleia, Nicéphorion etc. Elles portaient aussi des noms de la famille de Séleucos (Séleucie, Laodicée, Apamée, Antioche, etc.) et de la famille des Ptolémées en Egypte.

Villes hellénistiques de Syrie

Photos P.Leriche



Fig. 25. La ville d'Apamée du Bèlos. Partie nord des Murailles et de l'Acropole. En bas la rue principale.



Fig. 26. Alexandre Balas, 150 av. J.C



Fig. 27. Apamée sur l'Euphrate



Fig. 28. La ville d'Ibn Hani, son nom grec est inconnu. Partie de la muraille hellénistique à l'angle sud-est de la muraille hellénistique de la ville



Fig. 29. Apamée sur l'Euphrate, tour ronde appartenant à l'angle sud-est de la muraille hellénistique de la ville

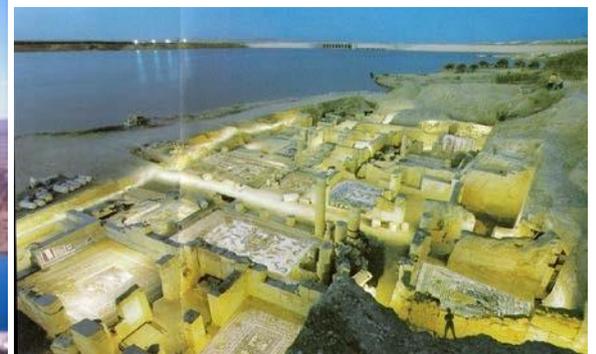


Fig. 30. Apamée sur l'Euphrate à gauche et Séleucie-Zeugma à droite, villes situées face à face et important pont sur l'Euphrate. Symbole aussi de l'union de Séleucos et d'Apamée, son épouse persane, dont il donna le nom à plusieurs des villes qu'il fonda en Asie.

La ville de Zeugma, jonction de l'Occident et de l'Orient, alors en Syrie élargie, se trouve aujourd'hui en Turquie du Sud, à la frontière syrienne. Ses mosaïques sont parmi les plus belles jamais trouvées. Voir Photos fig 153---- p.XLII

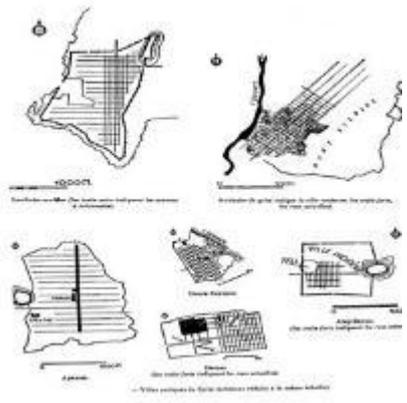
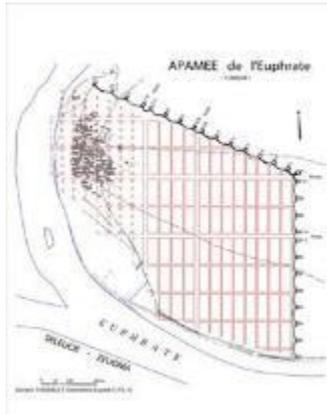


Fig. 31. Le système d'urbanisme hippodamien d'Apamée de l'Euphrate, propre aux villes grecques
 Fig. 32. A droite. Le plan hippodamien des villes hellénistiques, de Laodicée, Antioche, Béroia- Alep, Apamée, Doura-Europos et Damas, similaire à la plupart des villes hellénistiques d'Orient

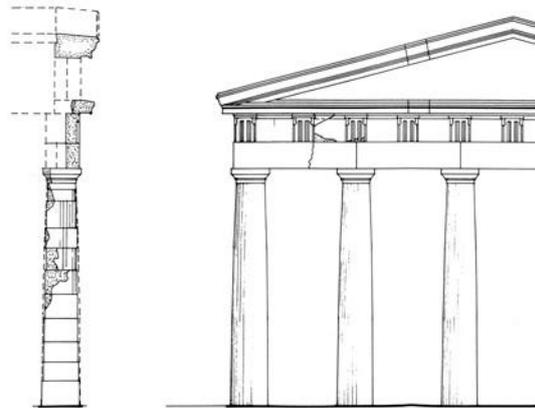


Fig. 33. **Djebel Khaled** vue depuis la rive opposée de l'Euphrate. Le nom grec de la ville est inconnu.



Fig. 35. **Pella** en Jordanie et le chapiteau corinthien des villes hellénistiques
 Photo. Jordanie, documentation touristique



Fig. 36. **Doura-Europos.** La porte de Palmyre



Fig. 37.
Le système hippodamien est bien visible
Photos P. Leriche



Fig. 38. Le temple d'Artémis



Fig. 39 Fouilles à Doura Europos. L'oikos (maison)

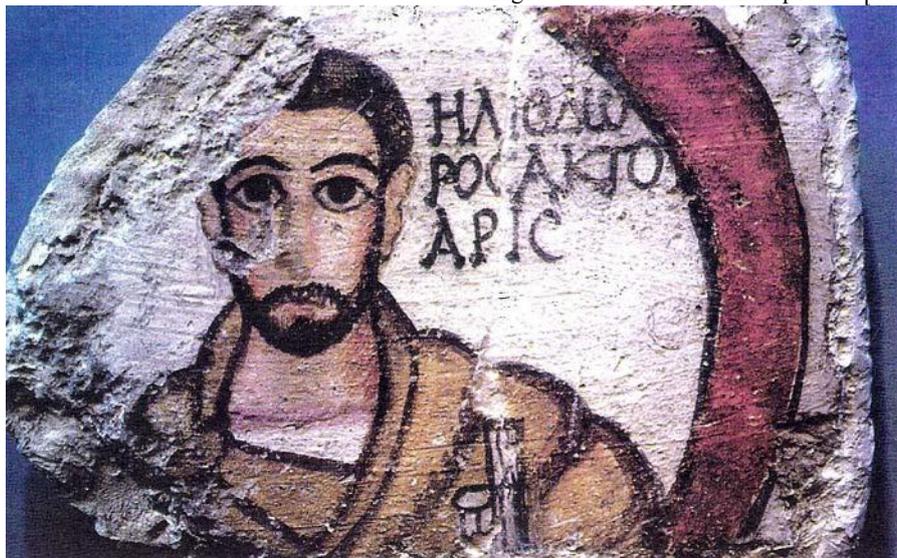


Fig. 40. Le portrait du secrétaire Héliodore, peinture murale caractéristique du 3^e siècle. Epoque Romano-parthe. Dans cette ville comme pour l'ensemble de la région, la tradition grecque de l'art et de la langue, continue à être intense.

Photos P. Leriche

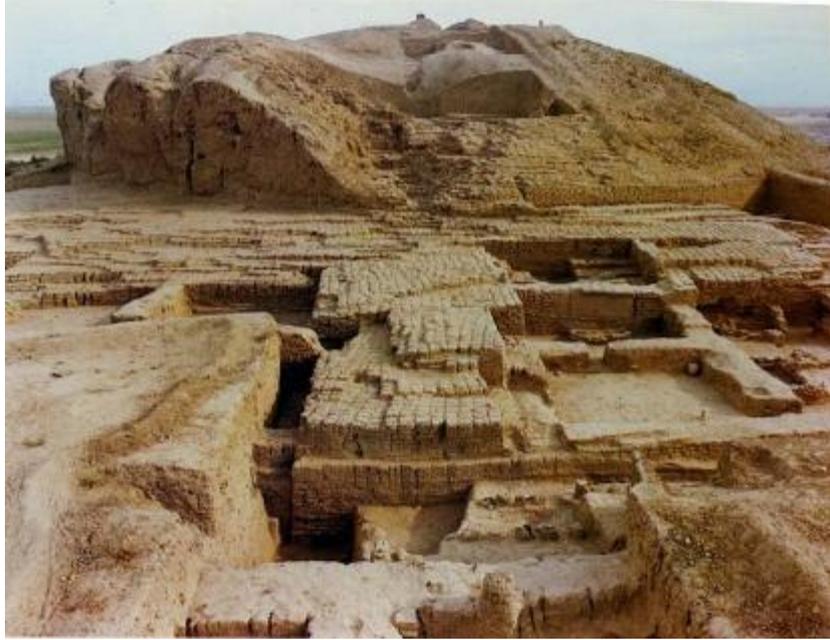


Fig. 41. **Séleucie du Tigre** (près de Bagdad) Capitale de Séleucos
Au fond le théâtre grec



Fig. 42. Portrait en argile



Fig. 43. Chapiteau mixte



Fig. 44. Un superbe exemple de modelage en argile,
d'un art grec de haut niveau artistique, de Séleucie sur le Tigre
Centro Scavi, A. Invernizzi Photos P.Leriche

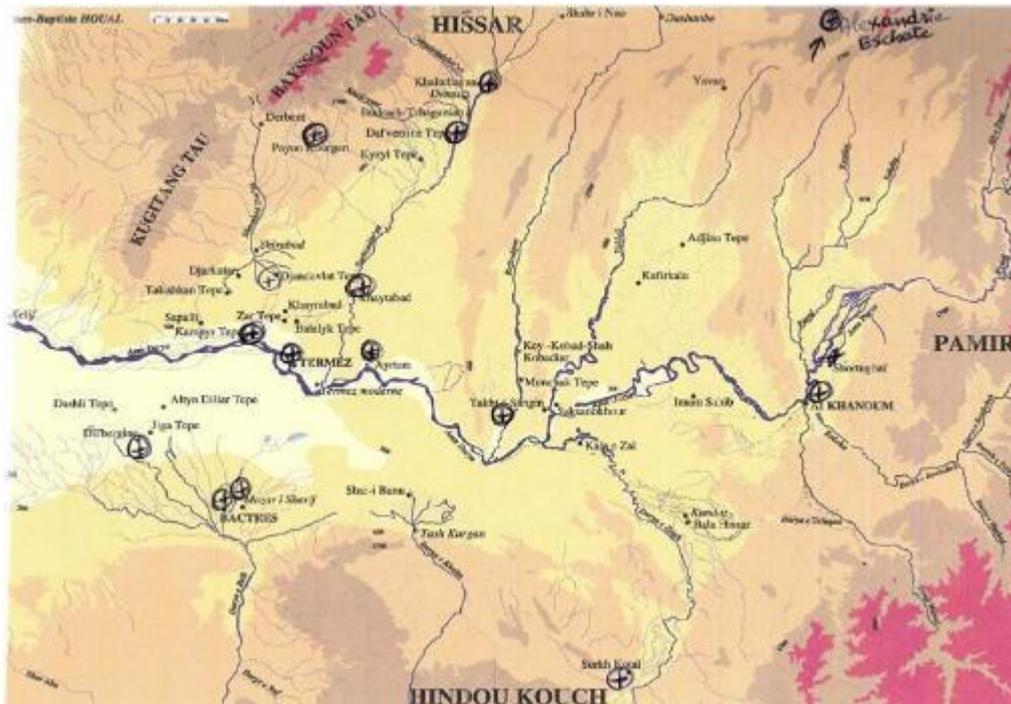


Fig. 45. La vallée de la rivière de l'Oxus, dans l'Hindoukouch. Les villes grecques sont cochées



Fig.46 Tas Kourgan, Afghanistan. Paysage de la Bactriane, vallées et montagnes de l'Hindoukouch



Fig. 47. Taxila, Pakistan. La partie hellénistique, principale de la ville (P.Callieri)



Fig. 48. Les steppes de la Bactriane, un autre paysage l'artère typique de l'Asie Centrale

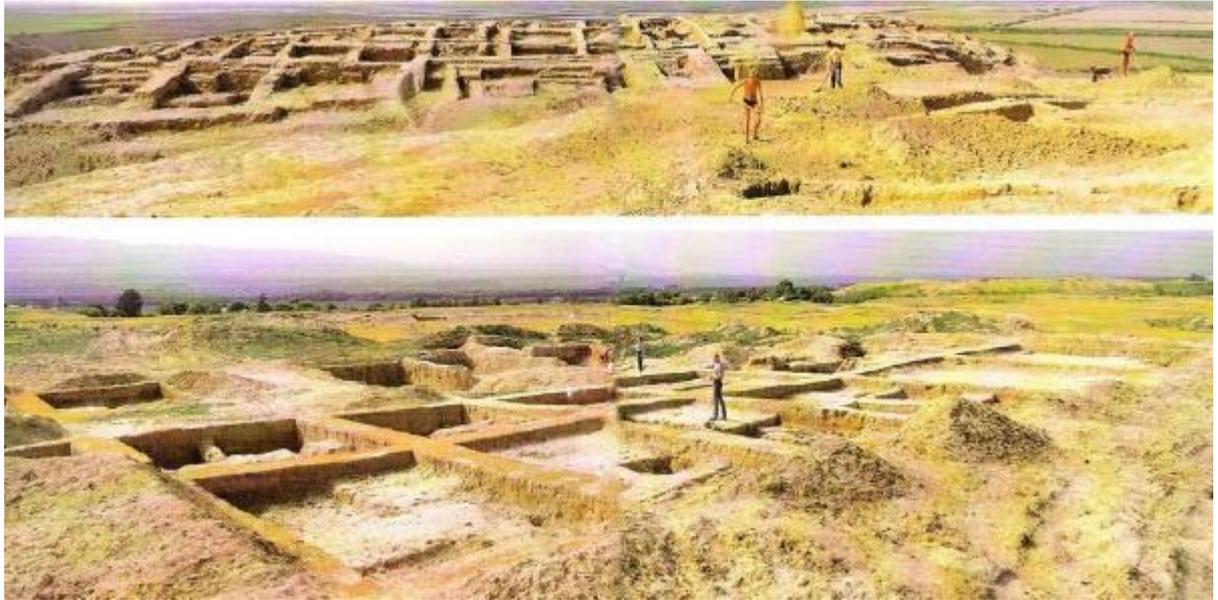


Fig. 49. **Ouzbékistan.** Kampyr Tépa et Dalverzin Tépa, peut-être une Alexandrie Photos E. Rtveladze



Fig 49a. Kampyr Tépa, -"Pandohion"- la muraille de la ville après restauration



Fig 49c. Kampyr Tépa, les fouilles de la forteresse



Fig.49b. Phalère représentant un éléphant avec un palanquin en forme de forteresse



Fig 49d. Les portes de la forteresse de l'époque d'Efkli
Nymphe et satyre



(IIe siècle av.J.C.)

Fig 49e. Kampyr Tépa.



Musée de Tashkent

Fig. 50. Oinochoé et amphores provenant des fouilles à Kampyr Tépa et Dalverzin Tépa



Fig. 51. L'acropole de l'antique Termez sur le fleuve Oxus, les murailles hellénistiques
Fouilles Franco-ouzbèques de P. Leriche et Shakir Pidaev

Photo. P. Leriche



Fig. 52. Aphrodite, statue de grande plasticité, dite "Rodogune" (fille de Mithridate I). 3e-2e siècles. Epoque des Arsacides , Parthes philellènes, influence grecque intense."De Kaboul à Samarcande" C.Rapin



Fig.53. Les fameux rhytons de Nisa, chefs d'œuvre d'un art gréco-bactrien, extrêmement fin Musée de Tashkent



Fig. 54. L'autel de Marsyas, dédié par ce fidèle Bactrien, au dieu Oxus. Il provient de Tahkt-i-Sangin et porte une dédicace en grec. Exemple de la culture mixte gréco-bactrienne. Photos P.Leriche

Asie Centrale – Provinces et principales villes. Le fleuve Oxus (Amou Daria)

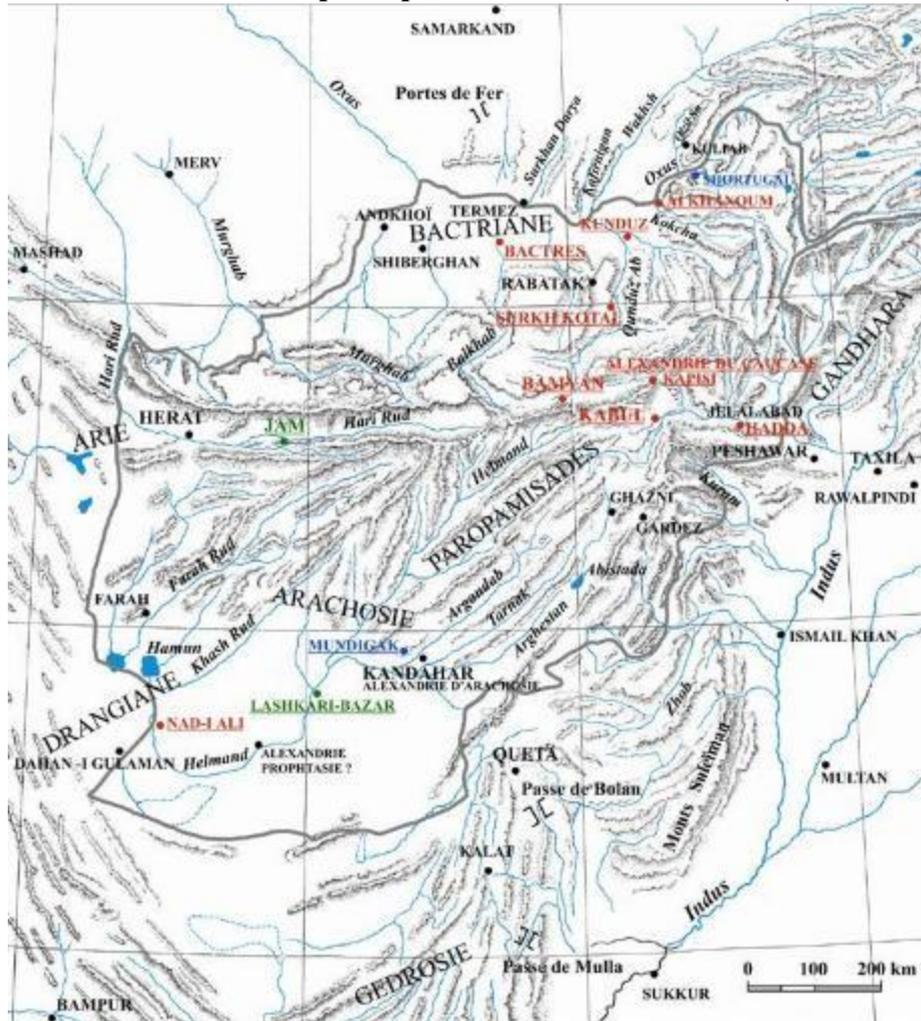


Fig. 55 Asie Centrale.

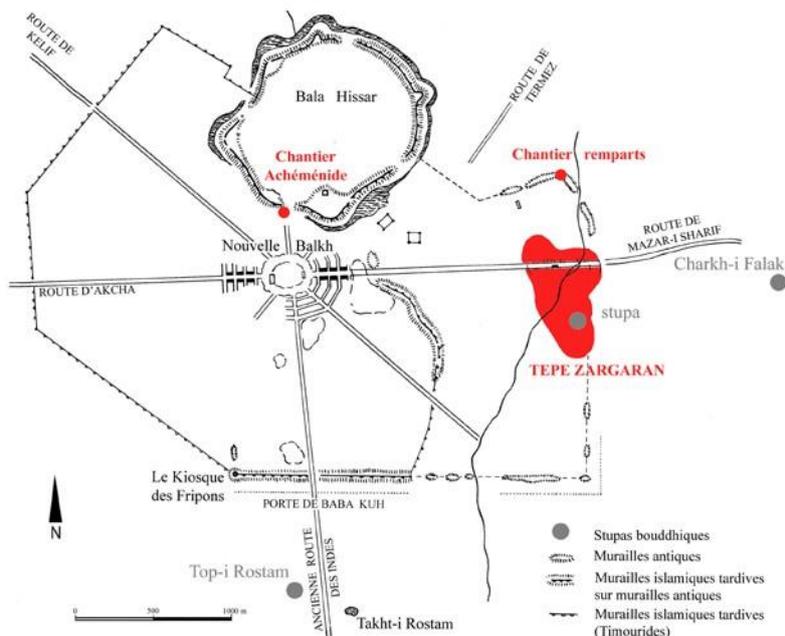


Fig. 56. Le site de Bactres et l'emplacement des fouilles



Fig.57. Paysage typique de la Bactriane. La route à travers l'Hindoukoush



Fig.58. **Bactres**, la fameuse capitale de la Bactriane. La muraille médiévale cache celle de l'époque hellénistique. Aujourd'hui fouillée par une équipe française sous la direction de R. Besenval



Fig. 59-60 Fouilles à Bactres en 2004



Fig.61 La couche hellénistique est profonde, 15m



Fig.62 Pierres provenant des bâtiments démantelés



Fig. 63 Tunnels creusés par les pillards



Fig.64 Morceaux de colonnes, bases et chapiteaux



Fig.65 Restes d'un stupa bouddhique, I s. ap.J .C.



Fig. 66 Chapiteau du pilastre bouddhique



Fig. 66. **Ai Khanoum**, une grande ville grecque en Afghanistan du Nord, le nom grec est inconnu. On distingue le temple, le palais, le gymnase, le théâtre, à gauche l'acropole, au milieu l'artère centrale.



Fig. 67-68. L'emplacement stratégique de la ville aux confluents des rivières Oxus et Koktcha.
Photos P.Bernard Le plan de la ville



Fig. 69. Vue générale, reconstitution en 3D. On voit les murailles hellénistiques. A gauche l'acropole

Photo O.Ishisawa , NHK-TAISE



Fig. 70. Le palais, réalité virtuelle

Reconstitutions en 3D, collaboration de G.Lecuyot- (CNRS)-O.Ishisawa. Photos O.Ishisawa , NHK-TAISE

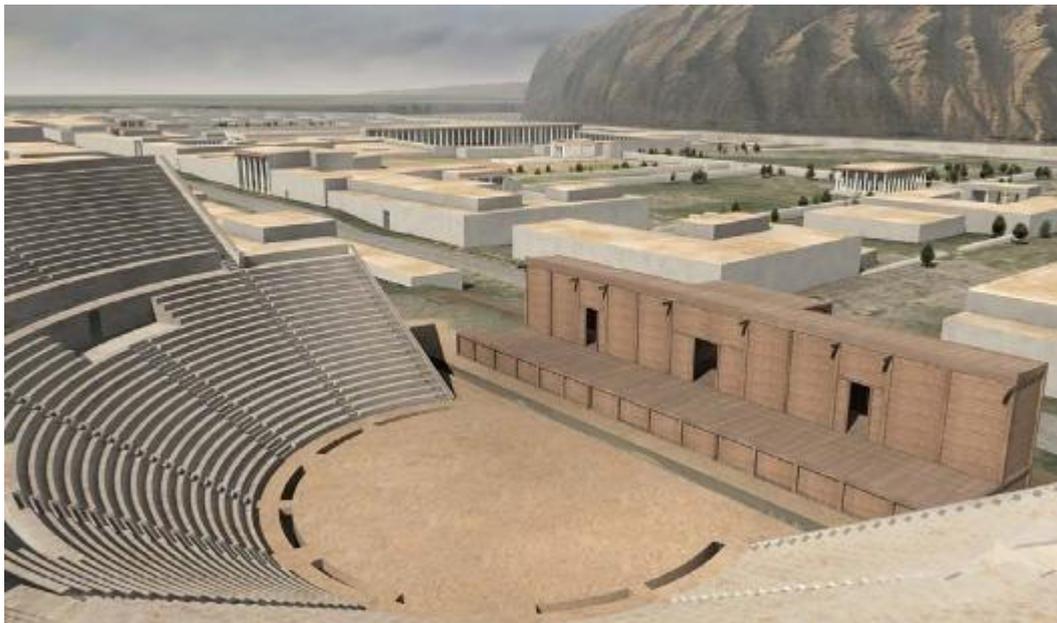


Fig. 71. Le théâtre grec. On voit aussi l'avenue centrale, en face le palais avec ses propylées, au centre l'Héoon de Kinéas et le mausolée royal. Réalité virtuelle en 3D. Photos O.Ishisawa, NHK-TAISE



Fig. 72. Le théâtre dégagé par les fouilles et reconstitué en image



Fig. 73. Le palais d'Ai Khanoum Photos P. Bernard



Fig. 74. Le temple

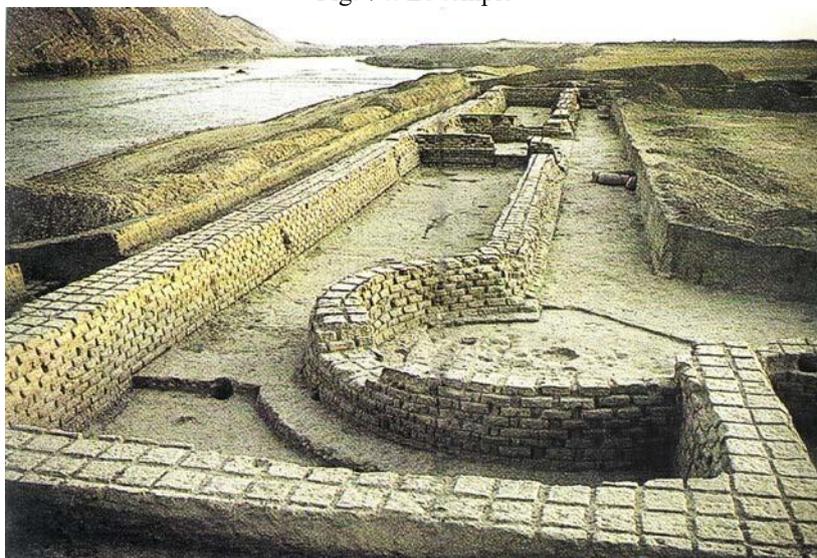


Fig. 75. Partie du gymnase, la palestre
Photos P. Bernard



Fig.77. Mosaïques de galets, salle de bains du palais au moment de la découverte Photos Paul Bernard.



Fig. 78. Masque de comédie grecque de la fontaine publique, démontrant connaissance parfaite du répertoire théâtral grec relations culturelles continues avec la Grèce. grecs.



Fig.79. Pied en marbre de la statue acrolithe Gargouille du temple de la ville, peut-être du dieu Zeusla Mithra. Un art grec de très haut niveau, la et les décoration comporte des motifs typiquement grecs.



Fig. 80-81. Statues provenant d’Ai Khanoum. Un jeune homme couronné de feuillages et une stèle dite hermaïque, avec la statue, probablement, d’un maître du gymnase. Calcaire. Musée Nal de Kaboul
Découvertes et photos P. Bernard



Fig. 82 Portraits en argile. Musée de Kaboul



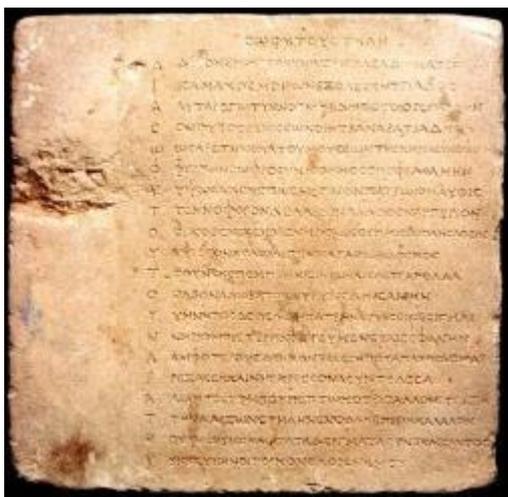
Fig. 83 La monnaie en or, d’Eucratide 20 statères (58 mm, 169 gr.)

Fig. 84. La fameuse inscription au Héroon de la ville, provenant des maximes delphiques, dédiéee par Cléarque de Soles, élève d'Aristote



Ἄνδρῶν τοι σοφὰ ταῦτα παλαιότερων ἀνάκει[τα]. Παῖς ὦν κόσμιος γίνου,
 ῥήματα ἀριγνώτων Πυθοῖ ἐν ἡγαθέαι. ἡβῶν ἐγκρατής,
 ἔνθεν ταῦτ[α] Κλέαρχος ἐπιφραδέως ἀναγράψας μέσος δίκαιος,
 εἶσατο τηλαυγῇ Κινέου ἐν τεμένει. πρεσβύτης εὐβουλος,
 τελευτῶν ἄλυπος.

La dédicace de Cléarque : « Ces maximes de



sagesse des hommes illustres d'autrefois se trouvent consacrées dans Pythô la Sainte (le sanctuaire de Delphes)»

----- Fig. 85 . La plaque de Sophytos démontrant l'importance de la civilisation grecque en Asie

Maximes delphiques < Sois un enfant bien élevé, un jeune homme maître de soi, un homme mûr juste, un vieillard de bon conseil, meurs sans affliction >.

La ville vivait selon la sagesse philosophique grecque



Fig. 86. La plaque de Cybèle, en argent doré, 3^e s. av. J.C. un exemple supplémentaire de la culture mixte gréco-asiatique



Fig.87. Colonnes corinthiennes reconstituées au sol



Fig. 88. Palais, grande cour, restes de la colonnade



Fig.89. Palais, vestibule hypostyle, restes de la colonnade au moment de la découverte

Photos Paul Bernard
colonnade corinthienne

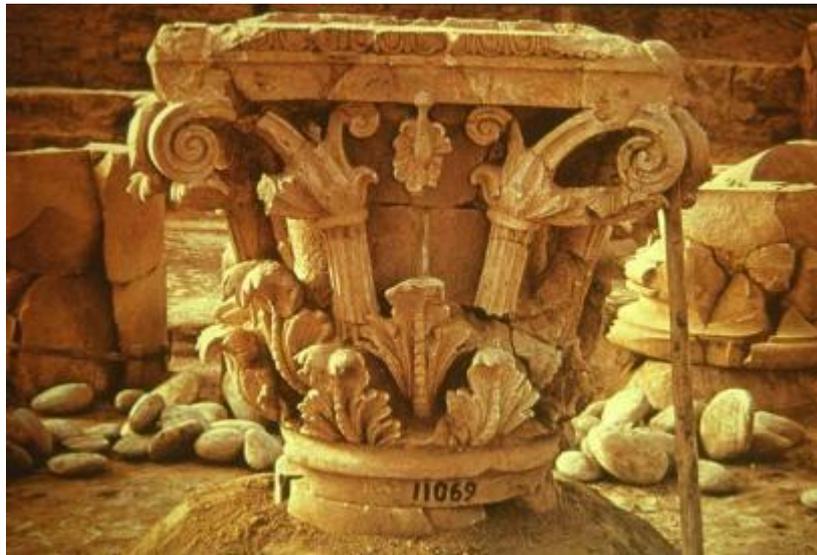


Fig.90. Chapiteau corinthien, caractéristique des villes hellénistiques et de l'art de haut niveau des chefs d'œuvre d'Aï Khanoum, un art qui a influencé toute l'Asie centrale, ici type corinthien normal



Fig.91 Ai Khanoum : corinthien libre



Fig.92 Ai Khanoum : corinthien libre



Fig. 93 Bactres : corinthien libre



Fig. 94 Bactres : chapiteau ionique



Fig. 95 - 96 Variations de bases de colonnes



Fig 97. Quelques chapiteaux corinthiens d'Aï Khanoum sauvés et réutilisés dans une tchai-khâna

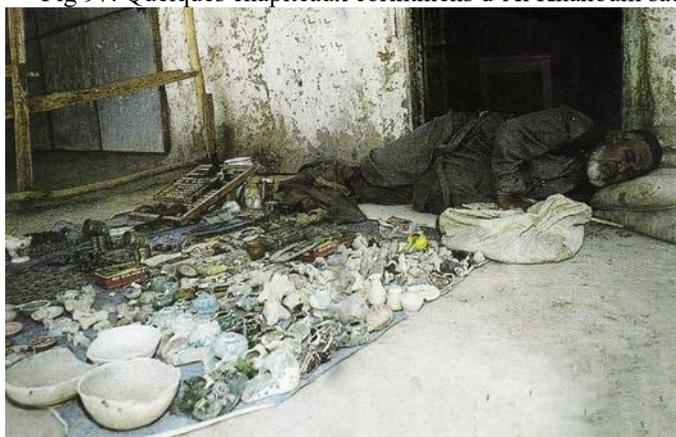


Fig. 98. Des objets hellénistiques du Musée de Kaboul Fig. 99. Aï Khanoum, pillage !!! et de fouilles clandestines, vendus dans la rue Photo DAFA



Fig. 100. Photo DAFA (2002) Après le pillage, toute la ville a disparu. Il ne reste qu'un champ retourné (!) troué par les pillards.



Fig. 101. **Monnaies.** Empire d'Alexandre, monnaie d'Alexandre le Grand (320 av. J.C.), trouvée à Suse. Tétradrachme en argent à la tête d'Héraclès; au revers Zeus portant un aigle et l'inscription ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, Paris, Cabinet des médailles Photos Osmund Boppearachchi



Fig. 102. **Royaume des Séleucides,** monnaie d'Antiochos II portant diadème royal (241-246 πX.). Stater en or, provenant de Bactres. Apollon figure sur la face arrière.



Fig. 103. **Royaumes gréco bactriens.** Diodote, 240 av. J.C. Stater en or avec Zeus au revers



Fig. 104. Euthydème, 220 av. J.C. Stater en or avec Héraclès au revers Paris, Cabinet des médailles



Fig. 105. Eucratide, 171-145 av. J.C., 20 statères en or, 58 mm., 169 gr. la plus grande monnaie antique jamais trouvée. Au revers ses protecteurs les Dioscures Photos Osmund Bopearachchi



Fig. 106. Démétrios, 200-185 av. J.C. Tétradrachme en argent, Héraclès au revers La trompe d'éléphant fait référence à ses conquêtes en Inde.



Fig. 107. **Royaume indo-grec. Ménandre** 165 av. J.C., Tétradrachme en argent, Athéna Alkidème de Pella, au revers. Le plus important des rois du Royaume indo-grec.



Fig. 108. Hermaios, 90-70 av. J.C. Tétradrachme en argent, avec Zeus au revers. Monnaie bilingue



Fig 109. Hippistratos, 65-55 av. J.C. Lui-même à cheval au revers. Un des derniers rois du royaume indo-grec.



Fig 110. **Royaume des Koushans.** Kanishka 1er, 127-153 ap.J.C. stater en or, inscription en grec ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΚΑΝΗΡΚΟΥ. Au revers la déesse grecque Sélène. Paris, Cabinet des Médailles. Photo O. Bopearachchi



Fig. 111. Plaque portant un texte koushan écrit avec l’alphabet grec qu’ils ont adopté
 Les peuples koushans ont envahi les royaumes gréco-bactriens et adopté de nombreux
 éléments de la civilisation grecque.



Fig. 112. Bagues provenant d’Aï Khanoum, style et exécution grecques. Sur l’une, décor aux acanthes, rencontré sur les monnaies gréco-bactriennes, et sur l’autre la foudre, rencontrée sur les monnaies de Diodote

Influence grecque sur les civilisations et arts locaux , dans les époques ultérieures

Exemples



Fig.113. Héraclès, portant la peau de lion se convertit en



Fig. 114 . Sur les monnaies de Vima Kadfisis on voit cette transformation d'Héraclès en Shiva



Fig. 115. Sur une œuvre du Gandhara



Fig. 115. Sur une troisième oeil on voit de nouveau une divinité mixte, Eros et Dionysos



Fig. 116. Reliefs aux scènes érotiques, dionysiaques, en provenance de Djamal Gari. Art gandharien.
Photos de O. Boparachchi

Réminiscences grecques aux temps modernes



Fig. 117. Le peuple des Kalash au Pakistan. Ils se considèrent comme descendants des soldats d’Alexandre, des mariages mixtes contractés à l’époque et des sociétés mixtes qui se développèrent dans ces régions. Ils portent la causia, chapeau macédonien, s’assoient sur des escabeaux similaires à ceux de la Grèce antique et certaines femmes sont très blondes. Ils fabriquent du vin et font des libations à certains des dieux du dodecathée, leurs éléments décoratifs comportent de nombreux motifs grecs et leur langue de nombreux mots grecs.

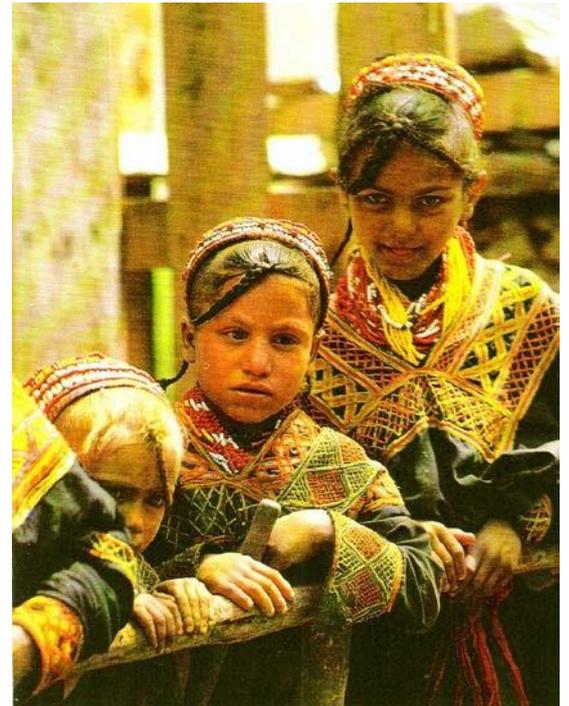


Fig. 118. Billet de banque d’Afghanistan, récemment encore en vigueur. Il porte le blason du roi gréco-bactrien Eucratide avec son inscription en grec



Fig. 119. “ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ”, blason devenu Logo de la Banque d’Afghanistan.

8.

LE TRESOR EN OR DE LA BACTRIANE
PROVENANT DES FOUILLES DE TILIA TEPE

L'influence grecque sur l'art des Kouchans

Dr Victor Sariannidi
Directeur à l'Institut d'Archéologie de Moscou,
Membre de l'Académie Scientifique de Moscou, ancien
directeur de la Mission Soviétique en Afghanistan et des
fouilles à Tilia Tépé

Mesdames et messieurs,

La fouille effectuée à Tilia Tépé, la "colline dorée", en Afghanistan a été très importante pour la science de l'Archéologie et très impressionnante pour nous les archéologues. C'était même un moment particulièrement émouvant.

>>>> «Une image extraordinaire s'est offerte à nous lorsque, en soulevant la plaque tombale d'une des tombes, nous avons découvert des dizaines, des centaines, peut-être des milliers de plaques d'or, de bijoux et beaucoup d'autres objets qui brillaient sous le soleil de la Bactriane. D'autres tombes du cimetière royal de Tilia Tépé attendaient notre visite, mais aujourd'hui elles sont perdues pour toujours, pourrions-nous dire, au cœur de l'Asie, au Nord de l'Afghanistan.

Ces événements ont eu lieu durant l'hiver 1978, mais cette aventure avait commencé exactement dix ans auparavant, à l'automne 1968, quand la mission soviétique et afghane, nouvellement constituée, a entamé les premières recherches en Bactriane, région qui autrefois s'étendait autour du fleuve Amou Daria – l'Oxus pour les anciens – et qui forme aujourd'hui la frontière naturelle entre l'ancienne Union Soviétique et l'Afghanistan.

Voyageant en Afghanistan et vues d'avion, on peut discerner clairement la ligne bleue de ce fleuve frontalier, l'Amou Daria, et cette partie nord de l'Afghanistan qui portait à l'Antiquité le nom de Bactriane. Tout à fait justement les historiens l'appelaient «le pays aux mille cités». Et de l'avion nous pouvons encore voir des dizaines et des centaines de monticules qui étaient autrefois des villages et des villes parsemés dans cette grande plaine de Bactriane. Cette grande plaine est irriguée par les fleuves qui la traversent, donnant ainsi l'impression qu'elle est coincée entre les sommets rocheux de la chaîne des montagnes majestueuses de l'Hindou Koush et le fleuve Amou Daria.

On a l'impression que cette étendue a toujours existé et que personne, ni dans les temps anciens, ni à notre époque, n'y a posé le pied. Seules des dunes se perdent à l'horizon et des étendues planes de désert forment le paysage de la Bactriane. Cependant, ce n'était pas toujours comme cela. Il a fallu des fouilles de plusieurs années de la mission archéologique pour montrer d'une façon documentée que, depuis l'âge de pierre, dans les roseaux de la rive gauche du fleuve Amou Daria, il y avait des chasseurs et des pêcheurs, alors que, pendant le

deuxième millénaire, dans cette plaine de Bactriane, s'est développée, simultanément à la civilisation créto-mycénienne en Grèce, une authentique civilisation de type oriental ancien. Des siècles se sont écoulés et l'Iran voisin, par la force des armes, a conquis la Bactriane.

Un peu plus tard, elle a été occupée par les armées d'Alexandre le Grand lors de sa remarquable expédition en Orient. Mais, peu de temps après la mort du fondateur de l'empire macédonien, sur ses ruines, trois nouveaux états furent créés. L'un d'eux fut dirigé par le général Séleucos qui réussit à pousser les frontières de son royaume jusqu'en Inde. Par la force des armes la Bactriane fut rattachée au gigantesque état des Séleucides, comme partie des satrapies orientales, dirigée au début par Antiochos 1^{er}. Par la suite, la guerre prolongée qui suivit aux frontières occidentales du royaume des Séleucides a détourné l'attention du pouvoir central des régions frontalières de l'Est où se trouvait la Bactriane. Au début elle reconnut typiquement la domination des Séleucides, mais rapidement son gouverneur bactrien Diodote déclara son indépendance.

L'historien romain Justin mentionne que, pendant la première guerre carthaginoise, les Parthes se sont soulevés contre les Séleucides, ce qui a conduit à une indépendance complète et entière de la Bactriane: «A la même époque, le gouverneur des mille cités bactriennes Diodote s'est séparé du royaume séleucide et s'est autoproclamé roi.»(Justin XI, 4, 3-5). Ainsi la date de la fondation du nouveau royaume indépendant gréco-bactrien en 250 av. notre ère est déterminée avec précision. Exactement à cette époque-là, a eu lieu la fusion des deux cultures, celle des Grecs venus de l'étranger et celle des Bactriens locaux, qui a eu pour résultat la création d'une culture hellénistique dont les brillantes traditions fixèrent pour de longs siècles la route historique ultérieure des peuples de l'Asie Centrale.

Aux alentours de 230 av. notre ère, après une série de complots de cour et d'intrigues sanglantes, Euthydème, Grec d'Asie Mineure, s'assit sur le trône grécobactrien. Ce gouverneur peu commun réussit à établir une stabilité politique et à si bien renforcer ce royaume gréco-bactrien qu'il put pratiquer une politique indépendante vis-à-vis de l'état séleucide. Néanmoins, les forces du pouvoir central n'étant pas complètement épuisées, le roi Antiochos III entreprit une expédition en Orient afin d'intégrer de nouveau la Bactriane à l'ancien et puissant royaume des Séleucides. Ses efforts furent couronnés par des réussites d'abord militaires et, par la suite, politiques. La bataille décisive a eu lieu sur le fleuve Hart Roud, aujourd'hui frontière naturelle entre l'Iran et l'Afghanistan. Après une bataille très dure, Euthydème fut obligé de reculer à l'intérieur du pays et de se retrancher derrière les murs puissants de la capitale Bactres (aujourd'hui Balkh, au Nord de l'Afghanistan) dont les vestiges grandioses impressionnent encore de nos jours les visiteurs. Les remparts de la ville de Bactres étaient renforcés de la meilleure façon. Sur leur largeur peut passer encore aujourd'hui un char de trois chevaux. Ces remparts permirent à Euthydème de résister au siège de la ville qui dura deux ans. Cette longue guerre n'était pas dans les plans d'Antiochos et c'est pourquoi il fut obligé d'engager des pourparlers avec Euthydème.

L'historien romain Pline raconte avec détail ces entretiens entre Euthydème assiégé et le représentant des Séleucides, Téloé. «Euthydème disait qu'il ne s'était pas rebellé le premier contre le roi et qu'au contraire il avait pris le pouvoir en Bactriane en exterminant les descendants des vrais insurgés; et, qu'enfin, il demanda à Téloé d'un côté de prendre part aux pourparlers et de l'autre de persuader Antiochos de lui laisser le titre de roi, et qu'en cas de refus de sa part la situation deviendrait dangereuse. Car, aux frontières, continue Polybe dans son récit, se trouvaient des hordes de nomades qui les menaçaient tous les deux et que, si ces barbares violaient ces frontières, le pays serait alors dans leurs mains.» (Polybe XI, 34, 2-5). La «menace d'Euthydème» est tout à fait intéressante quant à notre sujet puisqu'elle démontre d'une manière incontestable le réel danger qui planait sur la Bactriane dès les premiers jours de son indépendance. De tout temps les nomades de l'immense steppe d'Asie Centrale

convoitaient les villes qui prospéraient, plongées dans la mollesse et le luxe et qui devaient, à leur avis, posséder des richesses fabuleuses.

Une possible prolongation de ce siège aurait épuisé complètement le royaume gréco-bactrien qui serait, très probablement, tombé aux mains des nomades voisins. C'est cela exactement que voulait dire Euthydème quand il prévenait Antiochos du danger commun menaçant. Et bien que dans le cas présent le danger fut éloigné, les paroles d'Euthydème s'avèrent prophétiques. Un demi siècle plus tard ces hordes de nomades firent irruption par le Nord détruisant la grandeur du royaume gréco-bactrien.

Entretiens, Euthydème (fig.104) entreprit la conquête du Nord-Ouest de l'Inde. Selon Strabon, les armées gréco-bactriennes conquièrent des territoires immenses jusqu'à l'embouchure du fleuve Indus. Ces conquêtes continuèrent avec les rois gréco-bactriens suivants, aboutissant à d'étroites relations politiques et culturelles entre la Bactriane et l'Inde.

Ces pages dramatiques de l'histoire du royaume gréco-bactrien impressionnent encore de nos jours les historiens. A l'époque de son apogée, son influence s'étendait sur toutes les régions de l'Afghanistan à l'Inde, ayant comme résultat un enrichissement mutuel des différentes cultures et traditions. Du fait de ce rapprochement, il s'est créé un mélange de cultures qui détermina sur de longs siècles l'épanouissement de la civilisation hellénistique en Orient et contribua au développement culturel et économique du pays.

La meilleure preuve en est les ruines majestueuses de la ville d'Aï Khanoum, ville grecque, construite par des Grecs sur la rive gauche du fleuve Amou Daria en Bactriane (fig. 66-73). Il s'agit nettement d'une ville typiquement grecque, copie conforme des villes de la Grèce métropolitaine, au fin fond de l'Asie. Et les fouilles de la mission archéologique française d'Aï Khanoum firent naturellement sensation dans le monde scientifique, portant à la lumière de nouvelles preuves de la culture hellénistique originale et particulière au cœur de la lointaine Asie Centrale.

Les nomades de la steppe et les habitants des oasis agricoles traditionnels d'Asie centrale étaient toujours en continuelle osmose. Cependant, les relations entre eux depuis les temps anciens ne furent jamais stables et furent marquées de volte-faces continus. Les steppes immenses qui s'étendent des Mers Caspienne et d'Aral jusqu'au Sir-Daria furent occupées par de nombreux peuples nomades que les Grecs appelaient généralement «Scythes». Ces peuples jouèrent un rôle fatal dans l'histoire de l'état gréco-bactrien.

D'après certaines chroniques chinoises, sur les territoires de la Mongolie moderne s'étaient installés les Huns, alors qu'à l'Ouest s'installèrent les Yueh-chi, autrement dit les Kouchans. Ces derniers, harcelés par les Huns, se déplacèrent vers les vastes steppes d'Asie Centrale. Finalement ils passèrent à la tête d'une coalition de tribus scythes qui écrasa le royaume gréco-bactrien au milieu du Ier siècle av. J.-C.

Le flot des nomades, comme les fouilles de la ville grecque d'Aï Khanoum en témoignent, déferle par l'Amou Daria sur la Bactriane, détruisant tout sur son passage. Les ruines de nombreuses villes incendiées, en portent le douloureux témoignage. Des palais et temples pillés et incendiés, montrent la route qu'ils ont suivie en envahissant le pays. Les villes de la Bactriane ont complètement disparu. Toutefois, quelques décennies plus tard, la civilisation antique renaît ici de ses cendres comme le phoenix, l'oiseau légendaire. Les Scythes Yueh-chi, qui ont détruit la Bactriane grecque, découvrent petit à petit le charme de la civilisation grecque et recopient tout ce qui est grec. Les nomades barbares d'hier se transforment en habitants douillet des villes où ils se prélassent dans l'opulence et à la fin créent leur propre état, l'empire des Grands Kouchans.

La nécropole royale de Tilia Tépé (1^{er} s. av. J.-C. – 1^{er} s. ap. J.C.) appartient à ‘‘la période obscure’’ pendant laquelle le royaume gréco-bactrien avait déjà disparu et l’empire des Grands Kouchans n’était pas encore créé. Il se pourrait que les morts de Tilia Tépé soient des descendants de seconde ou troisième génération des chefs de l’expédition des nomades conquérants qui ont mis fin aux fameux royaumes gréco-bactriens. Mais il n’est pas exclu non plus que la nécropole appartienne aux descendants de l’une des principales dynasties (citée dans les sources chinoises) qui s’est installée au cœur de la Bactriane de façon permanente et posé les fondations du futur empire des Kouchans.

Dans cette nécropole ont été découverts plus de 20.000 objets en or, surtout des bijoux richement décorés et des offrandes funéraires. La très riche collection de Tilia Tépé est la source principale de connaissance sur l’orfèvrerie de la première période des Kouchans, au moins jusqu’au règne de Kanishka (fig.110), quand la civilisation des Kouchans reçut l’influence de l’art bouddhique.

Dans la collection des objets de Tilia Tépé on peut distinguer certaines unités qui représentent différentes traditions et factures culturelles.

La première unité est composée de quelques objets importés.

La deuxième inclut des objets d’art grec qui sont tombés aux mains des conquérants, tel le cas de l’admirable statuette du bouquetin (fig.122), réalisé selon la pure tradition de l’art hellénistique. Par contre, le camée découvert dans la quatrième tombe et qui représente le portrait d’un roi gréco-bactrien, probablement d’Euthydème, est un chef d’œuvre des artistes locaux. Le bocal d’un modèle typiquement grec et la petite boîte dorée pour les produits de beauté, provenant de la troisième tombe et portant des inscriptions grecques, sont très probablement œuvres d’artistes grecs locaux.

Dans la cinquième tombe, Athéna est représentée selon le modèle gréco-romain (fig. 121), debout tenant la lance et le bouclier et selon les mêmes règles apparaît aussi Niké (fig. 123). Au même ensemble appartient aussi le bijou en or de la troisième tombe, qui représente de nouveau Athéna avec sa lance et son bouclier, en vêtement à plis, exécuté selon la meilleure tradition de l’art hellénistique.

Le troisième ensemble, le plus important de tous, est composé d’objets de facture hellénistique tardive, de provenance locale, dont les bracelets comportant l’image d’un homme aux pieds en forme de serpent, un dauphin sur l’épaule et une rame à la main. Les deux agrafes provenant de la deuxième et troisième tombe, portent le thème populaire dans le monde méditerranéen, des ‘‘amours sur des dauphins’’ (fig. 125).

Parallèlement aux objets qui témoignent du déclin progressif de l’art grec, il y a une quatrième unité composée de bijoux qui sont des mélanges de traditions grecques et bactriennes anciennes. (fig. 124) Exemple typique de cette catégorie sont les deux divinités ailées similaires, ‘‘la Vénus de la Bactriane’’ et ‘‘la Vénus des Kouchans’’(fig. 120), portant des ailes sur le dos. Il s’agit là d’un détail inconnu à l’art gréco-romain alors qu’il est courant dans l’ancien panthéon bactrien du second millénaire av. J.-C. Il est certes indéniable que les divinités féminines ailées étaient populaires en Bactriane à la fin de l’âge du bronze, leurs figures ont probablement survécu jusqu’ aux années hellénistiques, quand elles ont été mélangées aux divinités gréco-romaines.

Le thème du mariage de Dionysos (fig. 126) populaire dans le monde gréco-romain, est représenté sur les agrafes de la sixième tombe. Dionysos entoure la poitrine d’Ariane qui se penche vers lui, les deux sont assis sur le dos d’une bête aux traits de lion, rappelant la scène

originale où ils sont assis sur une panthère. L'ensemble de la mise en scène et son compagnon Silène ivre en bas, ne laissent aucun doute qu'il s'agit d'un thème dionysiaque purement grec.

Dans une autre unité de chefs d'œuvre scytho-grecs coexistent des éléments de l'art des nomades et de l'art gréco-romain: exemple caractéristique les agrafes représentant deux guerriers dont Alexandre ou Mars tenant lance et bouclier (fig. 124-126).

L'examen de la collection des objets d'orfèvrerie de Tilia Tépé révèle qu'ils ont reçu l'influence de différents arts et traditions culturels, mais où l'élément nomade reste prépondérant. Toutefois, dans sa nouvelle patrie, celui-ci se mélange aux traditions de l'époque hellénistique tardive, qui avaient leur origine dans l'art local grécobactrien>>.

En complément, je vous présente la couronne, des éléments de décoration des vêtements princiers et ces quelques autres objets typiques de l'art de la miniature de ces nomades; ils rappellent leur identité centre-asiatique.

Je vous remercie.

<<Tombes royales de la Bactriane>>, Victor Sariannidi, Ed. Kyriakidis Thessalonique 1995, pages 11-13, 170-172

L'ART DU GANDHARA

APPELE GRECO-BOUDDHIQUE

Zemaryalai Tarzi

Professeur à l'Université de Strasbourg, directeur des fouilles françaises à Bamiyan, ancien directeur du Patrimoine Archéologique d'Afghanistan

Monsieur le Président, mesdames et messieurs, chers amis,

C'est en novembre 1833, lors des fouilles de Munshi Mohan Lal, membre de l'équipe du Dr J.G. Gérard, que fut découvert le premier exemple de sculpture en schiste, désigné plus tard par le célèbre archéologue français Alfred Foucher, comme l'art "gréco-bouddhique", sur le site Magarmast, situé au sud de la citadelle de la ville de Kaboul.

Il s'agit d'une stèle circulaire semblable à celle, provenant de Paitawa (entre Kaboul et Begram) sur laquelle on voit Bouddha assis sur une fleur de lotus émettant des flammes de ses épaules. Cette sculpture fut envoyée à Calcutta et fut présentée devant la Société Asiatique de Bengale par Sir C. Metcalfe comme le premier exemple de l'art "Indo-Hellenic".

Mais c'est plus tard avec la publication des deux volumes d'Alfred Foucher "BasReliefs gréco-bouddhiques de Gandhara, Paris 1905 et puis "L'Art gréco-bouddhique du Gandhara", Paris 1918 et 1922 (en deux grands fascicules), que le monde occidental apprenait l'existence de foyers artistiques mariant l'esthétique grecque à l'iconographie bouddhique indienne.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, permettez-moi de vous dire un mot sur la géographie et l'histoire du Gandhara, l'ancienne satrapie de la deuxième moitié du premier millénaire avant J.C. Il se trouve géographiquement au Nord-Ouest de l'Inde et à l'Est du plateau iranien, à cheval sur deux états modernes : l'Afghanistan et le Pakistan. C'est la région de la vallée de la rivière Kaboul, avec le bassin de Peshawar comme centre de production de sculptures en pierre, le schiste en l'occurrence, et l'Est de l'Afghanistan, particulièrement Hadda, comme centre de modelage en argile et en stuc (fig. 127-142, 145-152).

Dans le sens le plus large, l'art gréco-bouddhique du Gandhara a des affinités indéniables avec la région de Taxila à l'Est, le Swat au Nord et Kaboul-Kapissa au Nord-Ouest.

Comme l'indique le mot composé «gréco-bouddhique», il est le résultat d'une symbiose artistique entre la Grèce (à partir de l'époque d'Alexandre le Grand) et l'Inde bouddhique.

Ecrire l'histoire de cette région n'est pas une affaire simple. Par sa position géographique exceptionnelle, située entre trois mondes - iranien, central asiatique et indien - notre connaissance d'elle n'est pas seulement tributaire des recherches effectuées sur son propre sol mais aussi de celles qui sont entreprises depuis le XIX^{ème} sur celui de ses voisins.

Son histoire, lors du passage d'Alexandre le Grand, connue par les textes des historiens et des géographes de l'antiquité, est constamment enrichie par des découvertes archéologiques et numismatiques.

C'est seulement à partir des contacts établis entre les Séleucides et les Mauryas, surtout avec la mainmise de Chandragupta (324-320 av. J.-C.) sur les satrapies d'Arachosie et de Gandhara que cette partie orientale du plateau iranien rentre dans la sphère d'influence de l'Inde.

C'est avec les deux rois successifs de la lignée de Chandragupta, son fils Bindusâra et surtout son petit-fils l'illustre Asoka (environ 272-236 av. J.C.), la plus haute figure indienne alliant la politique et la spiritualité, que le bouddhisme, comme religion ou comme moyen pacificateur, est introduit sur le sol gandharien. Le règne des deux premiers souverains mauryas était connu des historiens gréco-romains tels Eratosthène, Polybe, Strabon, Plutarque, Arrien, Pline, Justin et bien d'autres mais aussi par les sources indiennes telles les chroniques singhalaises et les Purâna. En revanche, à propos d'Asoka, les sources occidentales sont curieusement muettes, sans doute parce que l'attention des chroniqueurs fut plutôt attirée par les deux grands bouleversements politiques de l'Asie du milieu du III^e s. av. J.C, à savoir l'avènement des Parthes Arsacides et celui des Gréco-Bactriens qui remplacèrent définitivement les Séleucides sur le plateau iranien, en Asie Centrale et dans le Nord-Ouest de l'Inde. En dehors des textes indiens, le règne d'Asoka est connu grâce à ses propres édits - des inscriptions gravées sur roc ou sur des piliers; trentesix d'entre eux sont connus et identifiés. Les inscriptions d'Asoka trouvées sur le sol afghan ne sont pas gravées dans la langue mâtâdhi, mais en araméen et en grec. A croire Alfred Foucher, qui se base sur le témoignage de pèlerins chinois, la construction des premiers stoupas afghans dans la région de Djalâlâbâd, remonterait à l'époque d'Asoka.

La deuxième image marquante, parmi les souverains qui ont officialisé la religion de Sakyamuni, est celle de l'empereur kouchan, le célèbre Kanishka qui autorisa la frappe des pièces de monnaie à l'effigie de Bouddha sous les traits d'un être humain, tandis qu'auparavant il était représenté par des symboles. La fondation d'un grand nombre de monastères bouddhiques en Afghanistan et au Pakistan est attribuée à Kanishka soit par les témoignages soit par les découvertes archéologiques ou épigraphiques comme celles de Peshawar, Shotarak, Topdara et bien d'autres.

Entre les Mauryas et les Kouchans, citons le rôle déterminant que jouèrent les Gréco- Bactriens, les Indo-Grecs, les Parthes et les Sakas, dans le processus de rapprochement entre l'Inde, l'Est du plateau iranien et l'Asie Centrale, préparant ainsi le terrain pour la formation de l'art dit gréco-bouddhique.

Sous les Kouchans, en-dehors de la Bactriane, Kaboul-Kapisa, Taxila et Swat, deux centres gandhariens importants se sont illustrés. L'un comme celui de Peshawar dans l'élaboration de l'art gréco-bouddhique travaillant le schiste, l'autre, celui de Hadda, dans l'art du modelage en argile et en stuc.

A partir du III^e siècle apr. J.C. avec la mainmise des Sassanides, commence une période trouble dont la chronologie reste incertaine. La plupart des monuments bouddhiques, qui correspondent à la fin de la période de Begram II, sont détruits. On constate la fin de la production de sculptures gréco-bouddhiques en pierre: le schiste de la région de Peshawar, Swat et Kaboul-Kapisa et le calcaire de Hadda et de la Bactriane.

Cependant, un renouveau est à constater dans certains foyers artistiques comme à Hadda, où un nouvel essor est consacré au travail du modelage en stuc durant une période assez longue, allant du III^e au V^e s. apr. J.C. A cette période, souvent désignée comme post-kouchane, on doit associer les Kidarites et leur rôle déterminant dans la perpétuation de la tradition kouchane.

La période suivante est celle dominée par les Hephtalites, les Huns Blancs ou les Huns Iraniens (Ve-VIe s. apr. J.C.), qui dans le contexte de cette présentation traitant des monuments bouddhiques, sont souvent désignés comme des iconoclastes par la plupart des savants, surtout par ceux qui voudraient à tout prix se baser sur les témoignages des pèlerins chinois. Il est vrai aussi que par leur guerre contre les Sassanides, leur expédition indienne, la deuxième moitié du VIe siècle apr. J.C., sous leur domination et avant leur défaite définitive contre la coalition des Turcs Occidentaux et des Sassanides, ils laissent la plupart des monastères bouddhiques de la région de notre prédilection dans une phase de laisser-aller et d'abandon et non de destruction.

C'est dans la période suivante, dominée par les Turcs, que ces mêmes monuments font l'objet de restaurations, de transformations et de rénovations. Deux exemples choisis de cette période de domination turque, sont les deux grandes et célèbres statues du Bouddha, celle de 38 mètres et celle de 55 mètres de Bamiyan (fig.144). En effet, la statue du Bouddha de 38 mètres a fait l'objet de restaurations et celle de 55 mètres a été réalisée à cette période, qui de plus est l'apogée de la sculpture rupestre et de la peinture murale. Bamiyan dans ce domaine rivalise avec les célèbres sites de l'Inde et d'Asie Centrale chinoise. La domination des Turcs ne signifie pas la disparition des post-Kouchans et des Hephtalites. En effet, loin des Grands Kouchans, elle transmet la tradition gréco-bouddhique jusqu'au IXe siècle apr. J.C.

Le processus de formation de l'art gréco-bouddhique, et par la même occasion la création de l'image du Bouddha aussi bien en Bactriane qu'à Taxila, et sans doute à Swat et à Gandhara, à partir des Indo-Grecs jusqu'aux Kouchans, par l'intermédiaire des Sakas, poursuit son chemin pour que l'image du Bouddha sous les traits d'un être humain soit frappée sur les pièces de monnaie de Kanishka dans sa phase de formation la plus accomplie.

Ainsi le personnage de Bouddha apparaît sous les traits d'Apollon grec (fig.127-130). Cependant les traits du visage alourdis par les signes distinctifs exigés par le monastère, à savoir: l'usnisa (le chignon), l'urna (la touffe de poils située entre les sourcils au milieu du front), les lobes des oreilles pendantes (souvenir du port de boucles d'oreilles très lourdes), le double menton et surtout les globes oculaires très développés, éloignent le visage de l'Apollon gandharien de son prototype grec (fig.140). Mais le profil, quant à lui, reste grec : le nez est dans le prolongement du front. Ce qui rapproche encore davantage le Bouddha gréco-bouddhique des sculptures grecques, c'est l'arrangement des mèches de la chevelure et l'habit monastique qui est très proche des toges et des manteaux grecs, sur lequel les plis obéissent à la loi de la pesanteur (fig.128-129).

Ce mélange de l'art grec avec les arts locaux est également à noter dans l'architecture. L'étude de l'évolution du monument de culte par excellence du bouddhisme, le stoupa, est de ce point de vue remarquable. Le stoupa indien plus proche, dont la forme primitive est celle d'un tumulus ressemblant à un dôme semi sphérique surmonté de tambour, se voit doté d'un podium orné de pilastres aux chapiteaux corinthiens, tel le stoupa dit à aigle bicéphale de Sirkap (Taxila II ou Taxila grecque). Un autre exemple provenant également de Sirkap, est le stoupa du Bloc E qui montre un stoupa indien recouvert de feuilles d'acanthé. Egalement de la région de Taxila, le stoupa F12 du site du monastère bouddhique de Kalawan représente un heureux mélange d'éléments grecs et indiens associés et non encore assimilés.

Sous les Kouchans l'art gréco-bouddhique en pleine expansion, développe des thèmes variés allant d'un grand nombre de statues isolées de Bouddhas debout ou assis, et de Bodhisattvas et d'autres divinités jusqu'à des scènes iconographiques amplement représentées. Dans la composition des scènes dont la plupart illustrent la vie du Bouddha Sakyamuni, les artistes gréco-bouddhiques, à l'opposé des artistes de l'Inde, abandonnent le côté surchargé des scènes. Leurs représentations se limitent à des acteurs principaux qui l'animent, une mise en scène pour un public initié où parfois des personnages secondaires sont représentés à la même échelle que le Bouddha lui-même. Là où le texte ne décrit pas avec précision l'aspect extérieur des

personnages représentés, les artistes, imprégnés de l'enseignement grec, les figurent sous les traits des divinités de leur propre répertoire.

Je voudrais attirer votre attention que, dans la scène de la vie du Bouddha, les mouvements des mains, autrement dit les moudras, qui définissent l'attitude précise et l'état spirituel du Bouddha ou Bodhisattva, doivent leur invention à l'art grécobouddhique où, sans doute, ils s'inspiraient des gestes bénisseurs et rassurants des maîtres et qui seront ultérieurement codifiés tel un langage sacré.

La chronologie de l'art gréco-bouddhique est difficile à établir. On a essayé de créer une répartition des écoles artistiques qui a l'air d'une classification chronologique et qui définit les différentes étapes de l'art gréco-bouddhique de la manière suivante : la création de l'image du Bouddha sous le célèbre souverain kouchan Kanishka, soit au dernier quart du Ier siècle apr. J.C., soit dans la première moitié du IIe siècle apr. J.C. Les artistes s'exprimaient avec habileté et taillaient le schiste au Gandhara, Swat, Kaboul-Kapisa et le calcaire à Hadda.

Le travail de la taille de la pierre fut ensuite remplacé par le modelage en stuc et ce dernier, à son tour, laissa la place au modelage d'argile.

Depuis les fouilles italiennes et pakistanaises dans la région de Swat, la date de la création de l'image du Bouddha remonte bien avant Kanishka, mais l'ordre de succession des matériaux employés pour la statuaire reste la même. En ce qui concerne le schiste, les progrès chronologiques escomptés sur les chantiers de fouilles récentes utilisant des méthodes scientifiques ne sont toujours pas satisfaisantes, parce que la datation de la sculpture en schiste reste difficile à établir pour plusieurs raisons. Tout d'abord, il faut préciser que les monuments ornés de sculptures avaient subi des dégâts dus à leur dégradation; soit à la suite de leur abandon, soit à leur démolition pendant les guerres. Dans les deux cas, les monuments furent par la suite restaurés et agrandis. Les sculptures en schiste déplacées de leur contexte originel furent réemployées.

Les résultats des fouilles afghanes de Hadda, d'abord dirigées par M. Sh. Mostamandi sur le site de Tapé Shotor, ensuite sous ma direction sur les sites de Tapé Shotor et Tapé tope Kalân, ne remettent pas en cause l'ancienneté de la sculpture en schiste. Elles prouvent que le début du modelage en argile sur le site de Tapé Shotor est contemporain des schistes du Gandhara. Ma datation est fondée sur une étude approfondie des vestiges d'architecture et ne prend pas en compte, comme l'ont fait mes prédécesseurs, l'étude stylistique des œuvres. Cette nouvelle proposition corrige un siècle de recherches dans le monde bouddhique. Ma classification interne aux groupes et l'étude de l'évolution des formes de modelage, s'appuient sur les analyses techniques. En ce qui concerne le modelage en stuc qui faisait la célébrité de Hadda, des précisions notables ont été apportées sur le début, sur la durée et les techniques nouvelles employées qui permettent des classifications exhaustives.

La richesse archéologique de Hadda mérite l'organisation de plusieurs symposiums et colloques. Les presque 600 stoupas fouillés depuis les années 20 du siècle passé par A. Foucher, A. Godard, J. Barthoux, S. Mizumo, Sh. Mostamandi et Z. Tarzi ont livré plus de 15.000 objets en stuc d'un caractère très propre à l'école de Hadda dans laquelle l'influence hellénistique est prépondérante, dans la représentation des Bouddhas, des moines ou de divinités orantes.

Sans détailler les stucs de Hadda, j'ai le plaisir de terminer mon exposé sur des exemples de modelage en argile provenant des fouilles du site de Tapé Shotor fouillé par Mostamandi et moi-même; en tout cas des pièces restaurées et reconstituées par votre serviteur.

Dans environ 65 niches ou chapelles du site de Tapé Sotor, un nombre important de modelages furent découverts, tels des têtes de moines (fig.142), tel ce portrait pathétique et non idéalisé auxquels s'ajoutent des divinités d'inspiration indienne ou hellénistique comme cette image, ainsi que de donateurs, etc...

Certaines compositions laissées sur place, plus ou moins complètes, ont fait l'objet de restauration. Parmi lesquelles je cite les 3 niches de la cour aux cellules (vihâra) des moines, à savoir les niches V1, V2, V3.

La niche V1

La niche V1 représente vraisemblablement la scène du Miracle de Sravasti à la manière gandharienne, représentant un Bouddha assis, entouré de Bodhisattvas, de l'avenir et des dieux Indra et Brahmâ. Son costume monastique qui recouvre les deux épaules est remarquable par la liberté et l'aisance du drapé et n'a rien de conventionnel. La chute du tissu sur les jambes pliées presque à l'horizontale donne lieu à un jeu de plis plein de fantaisie et de naturel. Sans trop insister sur l'un des Bodhisattvas conventionnels à la manière gandharienne, celui qui se tient debout, en avant de la niche, à droite du Bouddha, paré d'un turban et de bijoux surchargés de cabochons. Je vous invite à admirer la représentation du buste du jeune dieu Brahmâ dans l'angle nord-ouest de la niche dont le visage d'une grâce féminine est surmonté d'une chevelure aux boucles luxuriantes formant un chignon, dans la pure tradition hellénistique rappelant l'autel de Pergame. Enfin, en dessous de Brahmâ, est représentée une jeune donatrice kouchane.

La niche V2

Elle est située à l'Est de la précédente. Le milieu de la niche est occupé par un Bouddha assis sur un socle recouvert de feuillages indiquant que la scène se déroule à l'extérieur. (fig. 132-134). Sans décrire les personnages qui se tiennent en avant adossés aux parois latérales, je vous invite à observer, à droite, dans l'angle nord-est de la niche, contre le bras gauche du Bouddha, la représentation d'une divinité indienne Shri ou Hariti. Elle est représentée sous les traits d'une Tyché grecque (fig. 134) qui tient une corne d'abondance à la main gauche et jette de sa main droite des fleurs vers le Bouddha. Elle est vêtue d'un long chiton talaire serré sous les seins et d'un manteau qui recouvre ses jambes. Le drapé du manteau comme celui du chiton avec son bouffant qui dissimule la ceinture nouée sous les seins, correspond à un schéma typiquement hellénistique. Le prototype de ce type de Tyché grecque se rencontre sur les monnaies gréco-bactriennes du roi Amyntas. Dans l'angle opposé de la niche, contre le bras droit du Bouddha, se trouve un Vajrapani sous les traits d'Héraclès (fig. 133). Ce Vajrapani-Héraclès est assis sur un rocher, la jambe gauche allongée, la jambe droite pliée, le genou levé. Le torse pivote sur les hanches pour se présenter de trois quarts. La tête au visage barbu et moustachu, à la courte chevelure bouclée, accompagne le mouvement du buste tourné vers Bouddha. De la main gauche, le personnage prend appui sur le rocher qui lui sert de siège, tandis que, de la main droite, il tient la foudre, le vajra (Vajrapani = porteur de vajra) posée sur son genou droit. Héraclès, qui a prêté ses traits à Vajrapani, est très aisément reconnaissable à son visage caractéristique et à la peau de lion drapée avec souplesse comme une étoffe : la tête du fauve est accrochée à son épaule gauche, le reste de la peau descend dans son dos pour réapparaître sur le haut des cuisses nouée sur le bas ventre, l'une des griffes tombant à l'extérieur de la cuisse gauche.

L'aisance de la pose, la parfaite réussite de l'anatomie et la pathétique expression du visage font de cette sculpture une œuvre majeure de l'école hellénistique tardive gréco-bouddhique de l'Afghanistan.

Ce type d'Héraclès qui a prêté ses traits au Vajrapani de la niche V2 de Tapé Sotor à Hadda est celui qui avait inspiré les graveurs des pièces de monnaies grécobactriennes du roi Euthydème qui avait elles-mêmes été influencées par les ateliers d'Abdère. Nous avons trop pris l'habitude

d'expliquer l'influence artistique grecque uniquement par l'entremise de la Bactriane. La découverte d'Aï Khanoum, de Takhte Sanguin (Takt-i-Sangin) et de bien d'autres sites grecs d'Asie Centrale a largement clarifié notre opinion sur la richesse de l'art des confins du monde hellénistique non méditerranéen. Il est cependant raisonnable de reconsidérer l'apport de l'art grec au Sud de l'Hindukush et d'imaginer dans la plaine de Jallâlâbâd, de laquelle dépendait Hadda, l'existence de foyers de civilisation hellénique en étroite relation avec la métropole régionale de Dionysopolis. C'est par la présence de tels centres de propagation de la culture grecque qu'on peut expliquer la transmission sans faille des thèmes iconographiques et de la tradition artistique. Le Vajrapani-Héraclès de la niche V2 de Tapé Shotor à Hadda est un bel exemple de l'art grec au service des monastères bouddhiques.

Niche V 3

Je ne peux terminer ma présentation sans vous montrer le Vajrapani de la niche V3 (fig.135-142), à l'Est de la précédente, où Alexandre (fig. 137-139), ou bien une divinité sous les traits de l'illustre conquérant, a prêté son visage à cet énigmatique compagnon de Bouddha qui change si souvent d'aspect dans l'art grécobouddhique, allant de Zeus au simple paria, en passant par celui d'Héraclès, Hermès, Dionysos, Paon (Pan), Brahmane âgé ou jeune, la liste est longue.

Dans cette niche, le Vajrapani dont le buste émerge de l'angle nord-ouest, sous le visage décidé d'Alexandre, rappelle celui d'Hélios sous les traits d'Alexandre tel que nous le voyons sur un médaillon rhodien consigné dans le Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale de Paris.

Ne sommes-nous pas là devant le meilleur exemple de l'art gréco-bouddhique ?

Je vous remercie.

10.

SYNTHESE GENERALE

LE MONDE HELLENISTIQUE EN ORIENT

Dr Potitsa Grigorakou-Pamassos

Chercheur en Histoire de l'Hellénisme en Orient

“.....Et de cette fameuse, admirable et glorieuse expédition, nous sommes issus, nous, un monde grec nouveau, nous les gens d’Alexandrie, d’Antioche, de Séleucie, et les nombreux Grecs d’Egypte et de Syrie, et de la Perse.....et tant d’autres venant des vastes territoires.....avec des adaptations très réfléchies....et nous avons porté la langue grecque jusqu’ à la Bactriane et jusqu’aux Indes.

"200 av. J.C." de C. Cavafis

Le passage d’Alexandre en Asie (334–323 av. J.-C.) a laissé des traces importantes sur l’identité culturelle de ces régions, à cause des changements culturels entraînés par la diffusion de la civilisation grecque, pendant la période post-Alexandrine, celle des Diadoques et de leurs successeurs.

Le Monde nouveau qui en résulta, de par les influences interculturelles et des “adaptations réfléchies”, comme dit le poète Cavafis cité plus haut, fut appelé “hellénistique” de même que l’époque à laquelle il s’est épanoui.

L’Hellénisme en Orient commença donc avec Alexandre. Son expédition extraordinaire serait restée dans l’histoire uniquement comme une réussite militaire si elle ne contenait pas en elle les gènes et les germes du changement culturel qui fut par la suite opéré dans l’œcoumène d’alors, par la diffusion de la civilisation grecque en Asie.

Nous pouvons voir sur la carte cette expédition et les divers royaumes qui furent créés après sa mort (fig. 1, 3). Seulement deux de ces royaumes ont survécu jusqu’à la fin de la période hellénistique, celui des Ptolémées en Egypte et celui des Séleucides en Asie. En 250 av. J.-C. fut créé en Asie Centrale, le royaume grécobactrien, proclamant son autonomie, et plus tard le royaume indo-grec qui vécut jusqu’à l’an 10.

Des grands axes routiers ont été tracés de la Méditerranée à l’Asie Centrale (fig. 22). Ainsi, comme l’ont souligné les spécialistes, les échanges commerciaux et culturels furent possibles et même intenses entre ces deux régions, qui sont devenues des noyaux de la culture grecque en Asie. Ces échanges entre les différents peuples ont rendu nécessaire une langue commune et de ce fait le grec est devenu un outil de communication ; il est devenu langue œcuménique pour de longs siècles (fig.17), lingua franca et langue officielle écrite pour de nombreuses villes, conservée comme telle durant toute la période romaine qui suivit.

En voici quelques exemples: la monnaie de Pétra, une cité arabe (aujourd’hui en Jordanie), porte d’un côté l’inscription en grec “ΤΡΑΙΑΝΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡΟΣ” et de l’autre côté, toujours en grec, “ΠΙΕΤΡΑ ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ” (fig. 160) ; de même la monnaie des Parthes et des Kouchans qui portaient encore des inscriptions en grec un siècle après le départ des Grecs de la région (fig.110).

La présence grecque en Asie Centrale dura environ 3 siècles. Au Moyen Orient l’usage du grec dura bien après l’époque hellénistique, à travers l’empire romain puis byzantin, jusqu’à la conquête arabe en 640 et même après, comme le précise le Professeur El Abbadi qui écrit : “Un siècle après la conquête arabe, en Syrie et à Alexandrie, la langue grecque reste toujours la langue officielle” (1). Elle fut abolie officiellement par le calife Walid en 705, mais elle perdura bien après. Nous avons donc près de dix siècles de pratique du grec au Moyen Orient. Disons quelques mots sur l’évolution de l’art grec à l’époque hellénistique. Les statues des kouros sont représentées dans une attitude statique: c’est l’art archaïque. Les belles statues classiques représentent la beauté idéalisée de l’Epoque classique, l’harmonie absolue du corps

humain. Enfin, la statue d'époque hellénistique est, elle, de forme et d'un art libre qui ne suit pas les règles strictes de l'époque classique. Cet art donne la possibilité aux artistes de régions si différentes d'Asie, d'exprimer leurs spécificités, leur monde intérieur enrichi des différentes cultures dont ils étaient porteurs (fig. 120), d'exprimer les sentiments des personnages représentés dans des attitudes réalistes, parfois même, hédonistes (fig. 44). Cet art particulièrement expressif s'appelle hellénistique et il est bien caractéristique de son époque.

Deux des principaux noyaux de civilisation grecque se sont constitués, le premier au Proche Orient, le deuxième en Asie Centrale.

Le plus important est celui de la Syrie, où plus d'une cinquantaine de villes grecques furent fondées par Séleucos 1^{er} Nikator et ses héritiers. Il faut signaler que ces villes portant des noms de localités macédoniennes, étaient si nombreuses que Strabon dans sa description de cette région l'a surnommée "la petite Macédoine" comme le Pr Pierre Leriche nous l'a rappelé, en présentant les fouilles de certaines de ces villes (fig. 25-41). Elles présentent des caractéristiques communes, par exemple leurs murailles, leurs constructions et urbanisation correspondant aux institutions grecques. Leurs noms proviennent de villes grecques ou de membres de la famille royale, mais souvent ils correspondent à des emplacements analogues à certaines villes de la Grèce, comme l'a analysé M. Bousdroukis.

Il faudrait aussi par ailleurs, se souvenir que la Mer Egée et la Méditerranée orientale, mer entourée alors exclusivement de pays de culture grecque, était appelée "la mer grecque" bien avant de devenir romaine.

Les nombreuses villes créées dans cette région ont utilisé le système hippodaméen, caractéristique de toutes les cités grecques de l'époque et qui permet aujourd'hui aux archéologues de les reconnaître aussitôt comme telles (fig. 31, 37).

Prenons l'exemple d'Alexandrie, la cité grecque la plus importante du monde d'alors, la capitale du monde hellénistique, le système hippodaméen y est visible (fig. 8). L'artère principale telle qu'elle est reconstituée par les archéologues français (J.Y. Empereur), l'avenue Canopique (fig. 9) longue de 5 km et large de 30 m avec des bâtiments grandioses; celles des autres villes étaient de 1,5 à 3 km de long.

D'autres cités hellénistiques suivirent cet exemple de beauté et de cosmopolitisme, comme Antioche, mais dans une moindre envergure. Leur raffinement avait une influence certaine sur les peuples de l'Orient où nombreux étaient les habitants hellénisés ainsi que les œuvres que nous a montrées M. Leriche et qui témoignent de cette influence. Exemples: Aphrodite-Rodogune ou l'autel de Marsyas (Fig. 5254).

Sur cette reconstitution du fameux phare d'Alexandrie (fig. 12), on peut voir à sa base une statue qui paraît minuscule. Durant les recherches sous-marines (fig. 14) effectuées dans le port par l'équipe de J.-Y. Empereur et de F. Goddio, des morceaux de murs et de statues du phare ont été découverts. Après sa sécuverte, cette statue a été présentée à Paris, lors de l'exposition "Gloire d'Alexandrie" en 1998, elle est énorme en réalité et il s'agit d'Arsinoé, la soeur et épouse de Ptolémée 2^e Philadelphie (fig. 10-11).

On cherche aussi des éléments de l'ensemble palatial des Ptolémées qui contenait les palais, les tombes d'Alexandre et des Ptolémées, le Musée, la fameuse Bibliothèque, le temple de Sérapis etc.

Cette statuette cultuelle d'Alexandre portant l'Egide de Zeus (fig. 5), nous permet de dire qu'il a été adoré ici comme dans de nombreuses régions d'Asie, où certains peuples conservent encore dans leur mémoire collective des réminiscences s'y référant.

A cette occasion, on pourrait souligner que les peuples ont une mémoire et que, s'ils n'avaient conservé que des éléments négatifs à propos d'Alexandre et de son comportement envers eux, ils ne l'auraient pas adulé jusqu'à aujourd'hui. Cela veut dire que l'apport culturel créé par la

présence grecque en Asie y a laissé aussi des traces positives. Si non certains peuples n'auraient pas adopté et cultivé l'art grec dans le leur, longtemps encore après le départ des Grecs.

La Vénus-Isis représente le mélange de cultures et de dieux grecs et égyptiens (fig. 6). Les éléments grecs et pharaoniques y sont reconnaissables. Cet art hellénistique qui se caractérise par le mélange des diverses cultures, est bien représentatif de cette époque.

La nouvelle bibliothèque d'Alexandrie nous rappelle, que l'ancienne bibliothèque des Ptolémées d'époque hellénistique, fut avec le Mouseion, la première Université du monde. C'est ici que s'est développée toute la connaissance humaine et que furent posées par les savants de l'Antiquité (Euclides, Archimède, Ctésibios, Héron, Eratosthène, Hérophile etc.), les bases des sciences actuelles (fig. 16-20) ; quelquefois inspirées aussi du savoir ou des principes égyptiens anciens, tel l'antique calendrier égyptien ou l'horloge à eau de Karnac (fig. 18-20) que nous a présentés le Pr El Abbadi, qui démontre l'interaction des cultures et du savoir.

Parlons maintenant de l'essor des cités grecques en Syrie. La civilisation grecque s'y est développée durant toute l'époque romaine, avec d'importants échanges culturels et commerciaux entre les villes et les peuples, grâce à la mise en place d'un réseau routier très important. Ces villes se sont enrichies et ont été reconstruites et restaurées suivant les nouvelles technologies romaines, certaines sont même devenues très importantes. Leur aspect actuel relève de l'art grécoromain (fig. 163-171), mais pour nous, elles ne sont pas moins que des sortes de Parthénons dans les déserts, témoignant qu'elles ont été des phares de la civilisation grecque en Orient durant de nombreux siècles.

Ainsi apparaît l'artère principale d'Apamée (fig. 163), antérieurement Pella, l'une des capitales de Séleucos, telle qu'elle se révèle à nous aujourd'hui. Palmyre, cité d'époque romaine, mais réalisée selon le modèle des villes grecques d'Orient, par Longhinos d'Athènes, conseiller de la légendaire reine Zénobie. Les traces de la civilisation grecque que l'on voit clairement ici ne laissent personne indifférent. On peut voir l'aspect gréco-romain de la ville avec l'Arc d'Adrien, la longue colonnade avec ses élégants chapiteaux corinthiens et le théâtre gréco-romain (fig. 163-171). Comme les spécialistes le signalent, dans toutes les cités grecques et grécoromaines d'Asie, on trouve de grands théâtres. Ceci prouve que les populations qui assistaient aux représentations théâtrales grecques, comprenaient pour le moins le grec puisqu'il n'y avait pas de traductions à l'époque. L'énorme théâtre de Jerash (fig. 165), dont la partie inférieure est d'époque hellénistique et la partie supérieure romaine, nous montre, par ses grandes dimensions, que les habitants de toute la région environnante y venaient nombreux.

Cette statue (fig.166a), copie de celle d'Athéna de Pheidias (du Parthénon d'Athènes), a été découverte au temple d'Athéna-Allat, au centre de Palmyre et l'inscription en Grec (fig.166b) à l'Agora de la ville "ΠΡΟΣΤΑΓΜΑΤΙ ΒΟΥΛΗΣ ΚΑΙ ΔΗΜΟΥ" ("par ordre de la Boulée et du Dèmos"), prouvent qu'ici, en plein désert syrien, les institutions grecques régissent la ville, que la civilisation grecque était présente et qu'Athènes était considérée comme le berceau de la culture grecque.

Ces superbes mosaïques provenant de la cité de Zeugma (ex Séleucie-Zeugma) représentent les mythes grecs de Pasiphaé, d'Achille, du mariage de Dionysos avec Ariane, etc...(fig. (154-155-157). Elles datent du 1^{er} siècle, donc d'époque grécoromaine quand les deux cultures s'entremêlaient. Elles sont représentatives de toutes celles qui ornaient les cités grecques et gréco-romaines de la région. Bien sûr elles n'étaient pas toutes de la même qualité artistique, celles-ci sont parmi les plus belles. Elles nous permettent de penser que des hommes vivant dans des villes décorées d'œuvres artistiques (statues, mosaïques, peintures murales) dont certaines de si haut niveau, et posant le pied sur de si belles mosaïques, ne pouvaient qu'être imprégnés de la culture grecque et être culturellement raffinés.

Un autre exemple de l'importante influence de l'art grec dans ces régions, est la ville de Pétra en Jordanie (fig. 159). Le théâtre avec ses gradins et les colonnes aux chapiteaux corinthiens, sculptés directement dans la roche rose, sont influencés par l'architecture grecque à l'époque où cette région était sous l'administration des Ptolémées d'Egypte. La ville qui porte un nom grec, utilisait le grec, comme sa monnaie l'indique (fig. 160), bien qu'elle fût une ville arabe où se développa l'écriture araméenne qui est l'ancêtre de l'écriture arabe.

Le deuxième noyau de la culture grecque était l'Asie Centrale. Nous voyons sur cette carte les nombreuses cités appelées Alexandrie -Plutarque en dénombre soixante-dix- fondées par Alexandre (fig. 21,45), et d'autres villes portant des noms grecs divers, fondées par les diadoques et leurs successeurs. (fig.1, 3, 4, 45) Certaines, parmi ces villes grecques, nous sont connues, d'autres ont été fouillées mais leur nom grec n'a pas été trouvé, dont la cité d'Aï Khanoum en est le meilleur exemple. Pour certaines autres villes, nous connaissons leur nom mais pas leur emplacement exact.

L'histoire des royaumes gréco-bactriens, dans l'actuel Afghanistan, et des régions environnantes, nous est révélée surtout par les monnaies, les textes historiques étant rares. La découverte de tonnes de pièces de monnaie dans des puits au Pakistan et en Afghanistan a été relatée dans les récents livres du Pr Osmund Bopearachchi. Les spécialistes arrivent à reconstituer l'histoire de la région par l'étude de ses monnaies que nous a présentées le Pr Bopearachchi. La numismatique révèle la richesse du pays, le haut niveau de civilisation de la Bactriane, le règne d'environ 45 rois grecs, l'art de frapper la monnaie que les Grecs ont enseigné dans cette région, tout comme l'architecture et d'autres arts (fig. 101110).

Aï Khanoum (fig. 66-100), la cité grecque du Nord de l'Afghanistan, fouillée et présentée en détail par le Pr Paul Bernard, est très importante pour la connaissance des cités grecques de l'Orient. La vue générale nous aide à réaliser combien elle était grandiose. Le théâtre, le gymnase, le palais avec sa bibliothèque témoignent des institutions grecques de la ville. Les inscriptions, elles, indiquent l'usage d'un grec pur et d'un mode de vie respectant les principes philosophiques et moraux de la Grèce. (Fig. 84) Ici une des mosaïques du palais représentant le soleil, un symbole macédonien comme celui de Vergina, les statues, les chapiteaux, en majorité corinthiens, nous révèlent combien les éléments décoratifs de la ville étaient élégants, et enfin, l'énorme monnaie en or d'Eucratide, prouve aussi le haut niveau artistique et la richesse économique de la ville. (fig. 105) Elle a vécu jusqu'en 145 av. J.C. quand les peuples nomades des steppes l'envahirent.

La statue d'Héraclès provenant de Begram, la fameuse Alexandrie du Caucase, démontre qu'Héraclès a été adoré dans cette région, tout comme Dionysos, tous deux très présents dans l'art gréco-bactrien, ainsi que dans l'art et les légendes des peuples locaux.

L'art gréco-bouddhique se base sur l'art grec tout en utilisant des thèmes qui sont propres à la religion bouddhique (fig. 127-152). Cette statue d'Athéna (fig.151) est visiblement d'exécution locale et typique de cet art gréco-bouddhique du Gandhara que pratiquèrent ici les peuples de l'Asie centrale, après le départ des Grecs.

Qu'est-ce qu'il est donc resté dans la région après le départ des Grecs ?

Observons cette monnaie de Kanishka, empereur des Kouchans (fig.110). Les peuples des nomades kouchans succédant aux Grecs, occupèrent les royaumes gréco-bactriens. Entrés en contact avec la civilisation grecque ils ont été influencés par celle-ci. La monnaie porte d'un côté l'inscription en grec "KANIPKOY BΑΣΙΛΕΩΣ" et, de l'autre, la divinité grecque ΣΕΛΗΝΗ. D'autres divinités grecques apparaissent aussi sur les monnaies des rois kouchans, continuant à porter encore des inscriptions et des déités grecques, tout comme les monnaies parthes, plus d'un siècle après le départ des grecs. Cette plaque écrite en langue kouchane (découverte par

D. Schlumberger) (fig.111) utilise les lettres de l'alphabet grec que les kouchans ont adoptés et qui ont permis à cette langue gréco-kouchane d'être pratiquée pendant de nombreux siècles en Bactriane.

Jetons un coup d'oeil maintenant sur les superbes offrandes funéraires de Tilia Tépé, découvertes par le Dr Sariannidi. Ce sont des chefs d'œuvre des premiers peuples nomades qui envahirent le royaume gréco-bactrien, et qui, entrés en contact avec la civilisation grecque, en ont été influencés.

Voici une bague-sceau avec Athéna (fig. 121), une agrafe avec Dionysos et Ariane (fig. 126), une autre avec Alexandre (fig. 124), des amours sur des dauphins (fig. 125) et enfin la Vénus des Kouchans (fig. 120), tout aussi caractéristique que la Vénus-Isis d'Egypte : une fois de plus on peut y voir le mélange des cultures grecque et locale qui perdura bien après le départ des grecs, jusqu'aux confins de l'Asie Centrale et en Inde.

La monnaie du roi gréco-bactrien Démétrios (fig. 106), coiffé d'un scalp d'éléphant, nous rappelle qu'il avait conquis de vastes territoires en Inde et que les Grecs de la Bactriane, au moment où les envahisseurs kouchans descendaient du Nord, se sont repliés vers le Sud-Est et à l'intérieur de l'Inde (Pentapotamie-Penjab et bien au delà).

Des textes anciens, cités par le Pr Kordossis, nous parlent des traces de la présence des grecs jusqu'au fond de l'Inde et les monnaies trouvées récemment sur place l'attestent. Les conquêtes en Inde de Démétrios, fils d'Euthydème de Magnésie du Méandre, en Asie Mineure, et, plus tard, celles du roi Ménandre, ont contribué à créer le royaume indo-grec. Ménandre (fig. 107) est le seul roi grec cité avec respect dans les écrits sacrés indiens (« Milinda Panha ») comme un roi sage. Il a soutenu le bouddhisme « marié » à la philosophie grecque, deux éléments fondamentaux de cette région, à cette époque où a eu lieu l'union de l'art et de la thématique grecs avec la religion bouddhique (M. Bussagli, «les Yavanas portaient en eux la philosophie grecque et les principes bouddhiques »).

Les monastères bouddhiques sont construits avec les principes de l'architecture grecque: voici la base d'une colonne ionique grecque du temple bouddhique de Zandial au Pakistan (fig.143) (fouilles de J. Marchal); à considérer aussi le plan d'un monastère à Sourk Khotal, fouillé par le Pr Schlumberger; ce dernier porte la signature d'un architecte du nom de Palamède. Etait-il grec, fils de colons ou bien autochtone hellénisé qui pérennise l'art et l'architecture grecs ? Nous ne le savons pas. Mais nous avons ici un temple avec péristyle et autel, visiblement d'architecture grecque comme nombre de stoupas de la région (Pr Rtvéladze)(2).

Dans l'art du Gandhara, que les spécialistes français appellent gréco-bouddhique, Bouddha porte les traits d'Apollon (fig. 127-130) et ses disciples les traits de diverses divinités grecques dans des compositions fortement influencées par l'art et la thématique grecs, comme l'a expliqué le Pr Tarzi.

Quand les fidèles de la région du Gandhara ont voulu représenter Bouddha, ils se sont adressés aux artistes locaux, dans cette région, précédemment fortement hellénisée. Ces artistes, imprégnés des principes artistiques grecs, lui ont donné visage humain aux traits d'Apollon (l'idéal masculin), tout en respectant certaines règles précises dictées par les monastères. Ces éléments artistiques et les thèmes grecs ont surtout été appliqués dans les bas-reliefs représentant des scènes de la vie de Bouddha parmi ses fidèles. Voyez ce profil caractéristique grec d'un bodhisattva, c'est-à-dire un fidèle de Bouddha, avec un visage rappelant Hermès (fig. 131).

Le jeune prince Sidarta, avant de devenir Bouddha (l'illuminé), il ressemble plutôt à un soldat macédonien (fig.149). Voici ce complexe statuaire du monastère de Tapé Sotor à Hadda, où

Bouddha figure avec Varzapani aux traits d'Héraclès ou d'Alexandre (fig. 133- 139), afin de bien souligner que les deux religions ont coexisté parfaitement.

Cette statue est l'un des Bouddhas de Bamyane (fig. 144), oeuvre du 6^e siècle, de la fin de l'art gréco-bouddhique, quand l'influence grecque a visiblement diminuée.

Maintenant passons à quelques exemples de cet art gréco-bactrien et gréco-bouddhique afin de goûter à la beauté de ce mariage de cultures. Cette statue aurait pu être exécutée en Grèce classique, c'est une statue provenant de Hadda (fig. 150). Elles se situent toutes entre le 2^e et le 4^e siècle, le mouvement, la plasticité, la fluidité des plis des tissus et l'expression du corps sont typiquement grecs. Elles font partie des pièces exposées au Musée Guimet. "Le génie aux fleurs" (fig. 147), est fleuron de l'art du Gandhara et fierté du Musée Guimet.

Il faut insister sur le fait que l'exposition des trésors de Kaboul au Musée Guimet, c'est-à-dire les offrandes funéraires de Tilia Tépé, les statues et éléments d'Aï Khanoum ainsi que les statues gréco-bouddhiques, constituent des objets admirables qu'il faut absolument visiter. On peut ainsi découvrir cet art et les chefs d'oeuvre qu'a engendré l'union des religions et des cultures qui s'opéra en Asie Centrale.

En espérant que la Grèce puisse plus tard recevoir cette Exposition.

Voici un autre exemple de cet art gréco-bouddhique qui est un vrai chef d'oeuvre de beauté et d'élégance. Il s'agit là d'un art de très haut niveau et non pas de valeur secondaire, comme le pensaient certains Grecs à cause d'une connaissance insuffisante du sujet. On peut l'appeler la Koré de Kaltsayan (fig. 145), du site de Dilverzin Tépa en Ouzbékistan, découverte par la grande archéologue Galina Pugatchenkova. C'est une oeuvre de facture praxitélienne que « Praxitèle lui-même ne renierait pas », comme disent dans leur texte les Académiciens Pr Ed. Rtveldadze et Prof. G. Pugatchenkova. On y voit de nouveau ce mélange de cultures qui donne là de magnifiques exemples, cette coiffure toute en boucles, ornée d'un diadème à la façon antique, et ce sourire au coin des lèvres qui nous fait penser à la Joconde. C'est un sourire de Koré qui, cependant, devance l'art de la Renaissance de Léonard de Vinci.

C'est donc ici, en Asie Centrale, qu'a eu lieu l'union de deux cultures, de l'Orient et de l'Occident, comme le mariage d'Alexandre avec Roxane, de la Grèce avec l'Orient, mélange culturel dont les éléments nous ont été décrits aujourd'hui par les spécialistes qui nous ont parlé de leurs fouilles et de leurs découvertes.

Ici s'est opérée l'osmose et la coexistence des cultures, où la civilisation grecque a inspiré et a influencé celles d'Asie, en écrivant ainsi une page extraordinaire de son histoire culturelle. C'est pourquoi nous devons un grand merci aux éminents archéologues, de l'avoir portée au jour et de nous l'avoir révélée.

La Grèce devrait maintenant tirer profit de ces découvertes et valoriser cette page importante de son histoire.

Je vous remercie.

-

(¹) Life and Fate of the Ancient Library of Alexandria" (Paris, UNESCO 1992), Ed. SMILI Athènes 1995; p. 205-6.

(²) Culture and Art in Ancient Uzbekistan, Tashkent 1981, Hellenism in Central Asia, Tashkent 1999, Greece-Uzbekistan, common cultural traditions, Catalogue of the Exhibition; Tashkent 2001, pages 1214.

(³) "2750 years of Samarkand" O. Saidikramov, Consul General of Uzbekistan, Athens, July 2007 p. 10-13.

Conclusion résultante du colloque :

PROPOSITIONS

Adressée aux Recteurs des Universités d'Athènes et de Thessalonique et aux Ministres de l'Education Nationale et de la Culture,

1) Il est nécessaire de créer au sein de l'Université grecque, une Chaire de "Civilisation Hellénistique en Asie" ou d'Hellénisme en Orient.

De réunir en Grèce une copie du matériel des fouilles, des conclusions et études des archéologues étrangers, disséminés dans différents pays, de faire mieux connaître et enseigner cette matière en Grèce aussi ; elle ne doit pas rester un enseignement accessible seulement dans quelques pays étrangers spécialistes du sujet car elle concerne la civilisation grecque et une belle page culturelle de son histoire.

Le site archéologique d'Aï Khanoum, une cité hellénistique impressionnante en Afghanistan, a été entièrement pillé, ainsi que beaucoup de pièces archéologiques du Musée de Kaboul et plus récemment de celui de Bagdad. De nombreuses et belles statues de l'art gréco-boudhique, une grande partie des monnaies importantes gréco-bactriennes ont aussi disparu. Les archéologues expriment leur tristesse et leur inquiétude pour cet héritage culturel qui disparaît.

Mais, pour nous Grecs, c'est plus que cela, ce sont des preuves de la diffusion par les Macédoniens, de la civilisation grecque en Asie et de son influence positive sur les civilisations et les arts de la région.

C'est une page culturelle de l'Histoire des Grecs qui se perd.

Le nombre d'archéologues étrangers qui fouillent les cités grecques en Asie depuis le début du siècle dernier diminue progressivement. Les Grecs, par manque de connaissances suffisantes en la matière, ne suivent pas et les nombreux livres des spécialistes étrangers ne sont pas traduits en Grèce.

Les archives des fouilles sur les cités grecques (descriptions, dimensions, conclusions, photos..) sont classés, une fois l'étude du dossier complétée, et disparaissent dans les sous-sols des Universités et des Musées à l'étranger. Ce matériel est pourtant précieux pour la Grèce.!!

La Grèce devrait faire des démarches pour réunir une copie de ces rapports de fouilles qui doivent être traduits, diffusés et rendus plus accessibles aux professionnels grecs.

Un Organisme devrait être créé qui réunirait la copie de tous ces documents (banque de données) qui ont trait à la civilisation grecque en Orient. Des programmes de l'U.E. existent pour ce genre d'opérations.

Que des séminaires soient organisés ici avec les spécialistes étrangers (français surtout, spécialistes par excellence dont les théories sont favorables à la Grèce), avant que ces hommes soient partis à la retraite et que leur expérience et leur témoignage personnels soient perdus pour nous; qu'ils forment des archéologues grecs afin que ces derniers prennent le relais dans cette recherche de la civilisation grecque en Asie. On devrait enfin arrêter d'ignorer en Grèce cette civilisation comme si elle ne nous concernait pas.

Qu'une Chaire soit créée à l'Université d'Athènes ou de Thessalonique encadrée de professeurs spécialistes, pour que cette matière soit enseignée en Grèce aussi et pas seulement en France.

Pour les Macédoniens, cela est très important car la diffusion de la civilisation grecque en Asie par les Macédoniens d'Alexandre, prouve indiscutablement, leur identité culturelle grecque.

2) Qu'une Exposition soit organisée en Grèce pour les statues gréco-bouddhiques et les objets funéraires de Tilia Tépé comme l'avait souhaité le Pr Manoli Andronikos (peut-être celle de Paris de décembre 2006 pourrait venir aussi en Grèce); au besoin avec l'aide d'autres organismes depuis l'étranger.

Il est très important de faire savoir internationalement que la civilisation grecque n'a pas été imposée mais qu'elle a été adoptée et cultivée par les peuples d'Asie pendant de nombreux siècles encore après le départ des Grecs, comme le prouvent ces oeuvres qui témoignent en plus, de la pérenité des valeurs de la civilisation grecque à travers les siècles.

3) La Grèce doit honorer officiellement par des distinctions, ces archéologues étrangers qui fouillent en Asie, encourant souvent des risques, qui découvrent les cités grecques et mettent en valeur la présence et l'influence de la civilisation grecque en Asie.
(les noms des plus importants est à la disposition du Ministère et du Président de la République).

Propositions déjà faites par P. Grigorakou et V. Sariannidi et déposées aux Ministères concernés depuis 2002. Nos de protocole 3299/10-4-2002 et 8132/12-9-2003

Dr P. Grigorakou, Historienne de l'Hellénisme en Orient . Tél/fax 210 7233 980

--

PHOTOS

Photos 129-182, pages XXXIII - XLVII
Correspondants aux interventions 8 à 10



L'art des Kouchans, d'influence grecque



Fig. 123. Bague avec la déesse Niké

Fig.120. Les offrandes funéraires en or de **Tilia Tepé**, en Afghanistan. **L'art des Kouchans** influencé par l'art et la thématique grecques

La Vénus de la Bactriane portant des ailes, 1^{er} siècle

Découvertes de la Mission Archéologique Soviétique,

Directeur Victor Sariannidi

'Les tombes royales de Bactriane' Ed.

Kyriakidi,Salonique1995



Fig. 121. Bague-sceau avec Athéna armée, portant casque, lance et bouclier macédonien
Musée de Kaboul

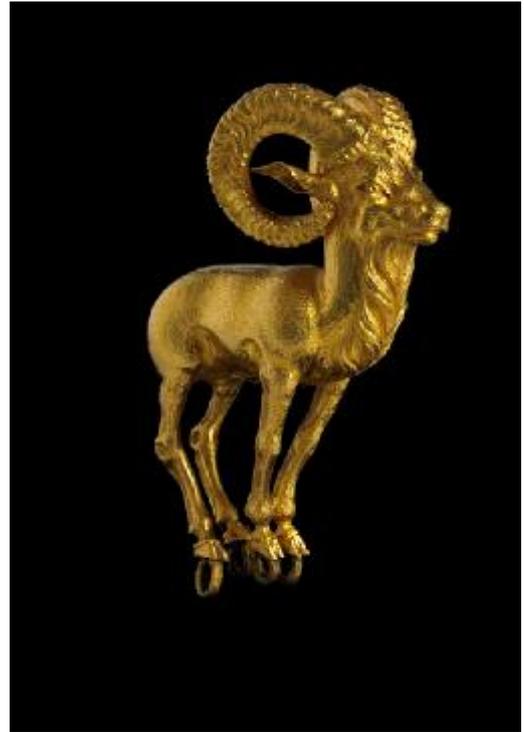


Fig. 122. Bouquetin, un chef d'œuvre grec, probablement d'importation



Fig.124. Agrafes en or, soldats portants lances et boucliers grecs, à gauche probablement Alexandre



Fig. 125. Agrafes en or, amours sur des dauphins, décorés d'incrustations en turquoise



Fig. 126. Agrafe, Dionysos et Ariane. En bas à gauche Sélénos, à droite Niké.
Incrustations en turquoise et ivoire

Photos 'Les tombes royales de Bactriane' Ed. Kyriakidi, Salonique 1995
L'art gréco-bouddhique du Gandhara Bouddhas aux traits d'Apollon. 1^{er}- 4^e siècles



Fig.
127.



Hadda, Afghanistan , Tête de
Bouddha, 3^e s. en stuc. Musée
Guimet, Paris Photos DAFA

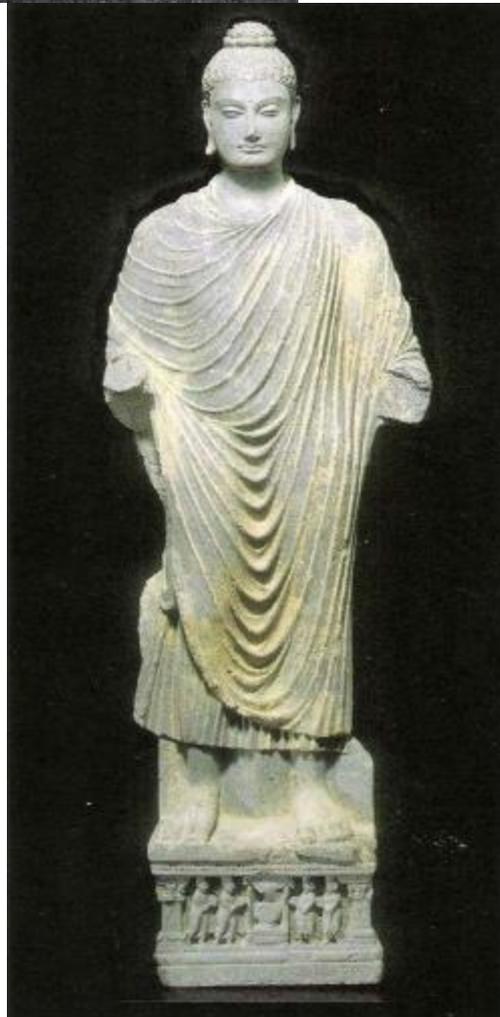


Fig. 128. Hadda. Tête de Bouddha, 2e-
3e siècles Musée de Tokyo. *Photo I.*
Kurita du livre "Gandharian Art"
Tokyo 2003



Fig. 129. Hadda. Bouddha. Musée Guimet,

Paris. Le profil grec aux traits réguliers
Phot. DAFA



Fig. 131. Disciple de Bouddha, 2e-3e s.
Pakistan, Musée de Chantigarh

Fig. 130. Bouddha revêtu de la tunique grecque
aux plis souples. Schiste. Collection privée
Photo. "De l'Inde à l'Oxus" Lattes, 2003

Dans les monastères de Hadda on a trouvé les plus belles pièces de l'art gandharien qui se caractérise par une forte influence de l'art grec.



Fig.132. **Hadda**, Monastère de Tapé Sotor niche V2
Bouddha entouré de fidèles. A droite le personnage Vajrapani aux traits d'Héraclès et à sa gauche la divinité Hariti aux traits de la déesse grecque Tyché, corne d'abondance. Sculptures en argile.
Vue générale

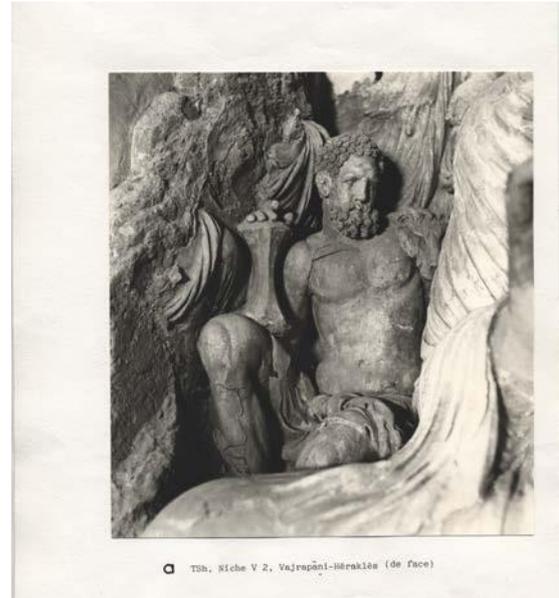


Fig. 133. Niche V2. Détail. Vajrapani Héraclès est reconnaissable par ses traits, le corps athlétique et la peau de lion qui paraît très souple, la tête du lion repose de sur son épaule gauche. C'est un art de très haut niveau.

Photos Z. Tarzi portant la



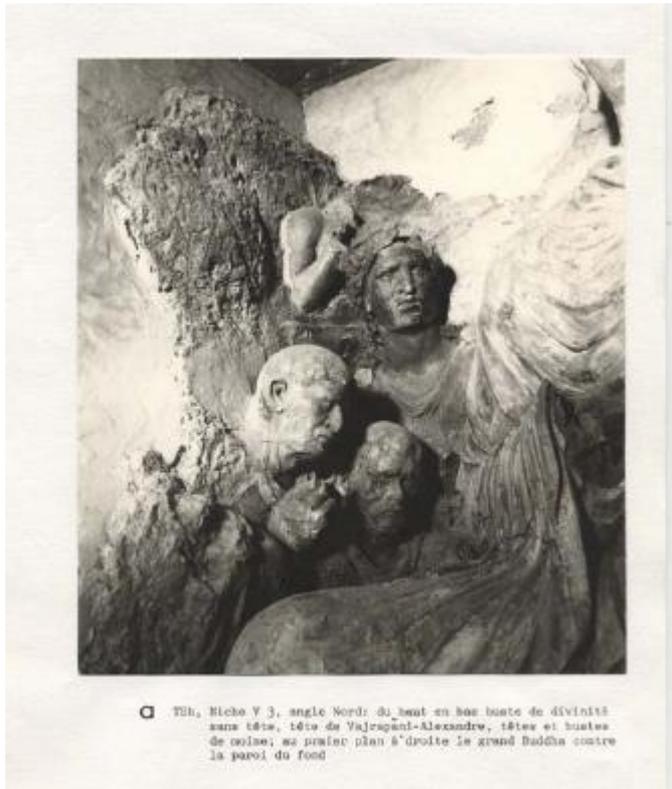
Fig. 134. Détail. La déesse Hariti aux traits de la déesse grecque Tyché. Elle porte d'une main la corne d'abondance remplie de fruits et de l'autre une offrande de fleurs.



Fig. 135. Niche V3. Détail. Peut-être la déesse Hariti aux traits de Dionysos portant une couronne de fruits
Photos Z. Tarzi



Fig. 136. Hadda, Tapé Sotor, Niche V3. Vue générale après restauration par le Prof. Zetaryalai Tarzi Bouddha est entouré de moines et de fidèles. En haut, à droite, Vajrapani aux traits d'Alexandre le Grand



□ Tibh, Niche V 3, angle Nord: du haut en bas buste de divinité sans tête, tête de Vajrapani-Alexandre, têtes et bustes de moines; au premier plan à droite le grand Buddha contre la paroi du fond

Fig. et deux moines 138. Niche V3. Détail. La tête de Vajrapani-Alexandre

Fig. 137. Niche V3. Détail, la tête d'Alexandre



Fig. 139. Détail. La tête d'Alexandre sous un autre angle

Photos Z. Tarzi

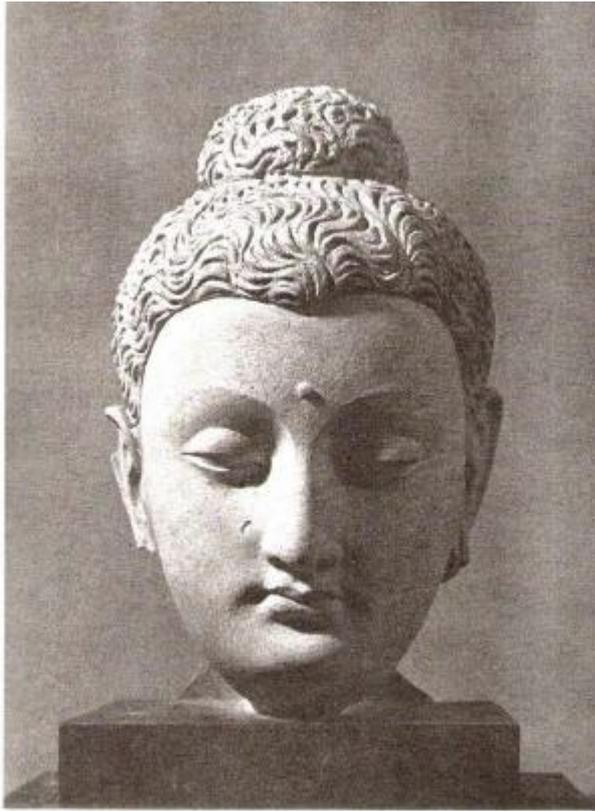


Fig. 140. Hadda. Tête de Bouddha, stuc, (3e – 5e s. ap.J.C.)
 La chevelure aux mèches ondulées à la grecque, les traits du visage d'Apollon sublimés à l'orientale par l'exigence des monastères créant ainsi la plus parfaite symbiose entre la Grèce et l'Asie lointaine (fouilles de J. Barthoux)



Fig. 141. Hadda, Tapé Sotor, argile, 3e-4e s. ap. J.C.
 Tête de Bodhisattva ou Brahma, fortement influencée par l'art hellénistique (fouilles de Z.Tarzi)

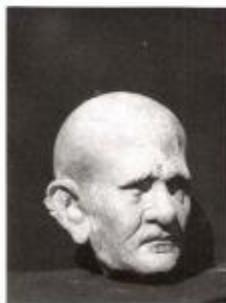
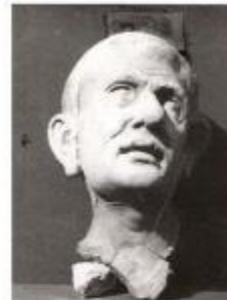
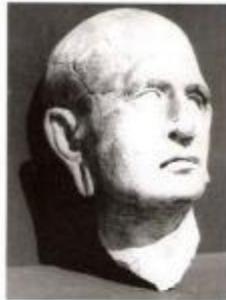


Fig. 142.
 niches V1, V2,
 de moines,
 sans doute parmi les dix
 modelés dans la tradition de l'art
 (fouilles Sh. Mostamandi et Z.)

Hadda, Tapé Sotor,
 V3, argile, 2e s. ap. J.C. Têtes
 disciples directs de Bouddha,
 du portrait hellénistique
 Tarzi).



° s. J.Marshal Fig.

143. Base et chapiteau de type ionique des colonnes du Temple de Jandial, Pakistan, 2

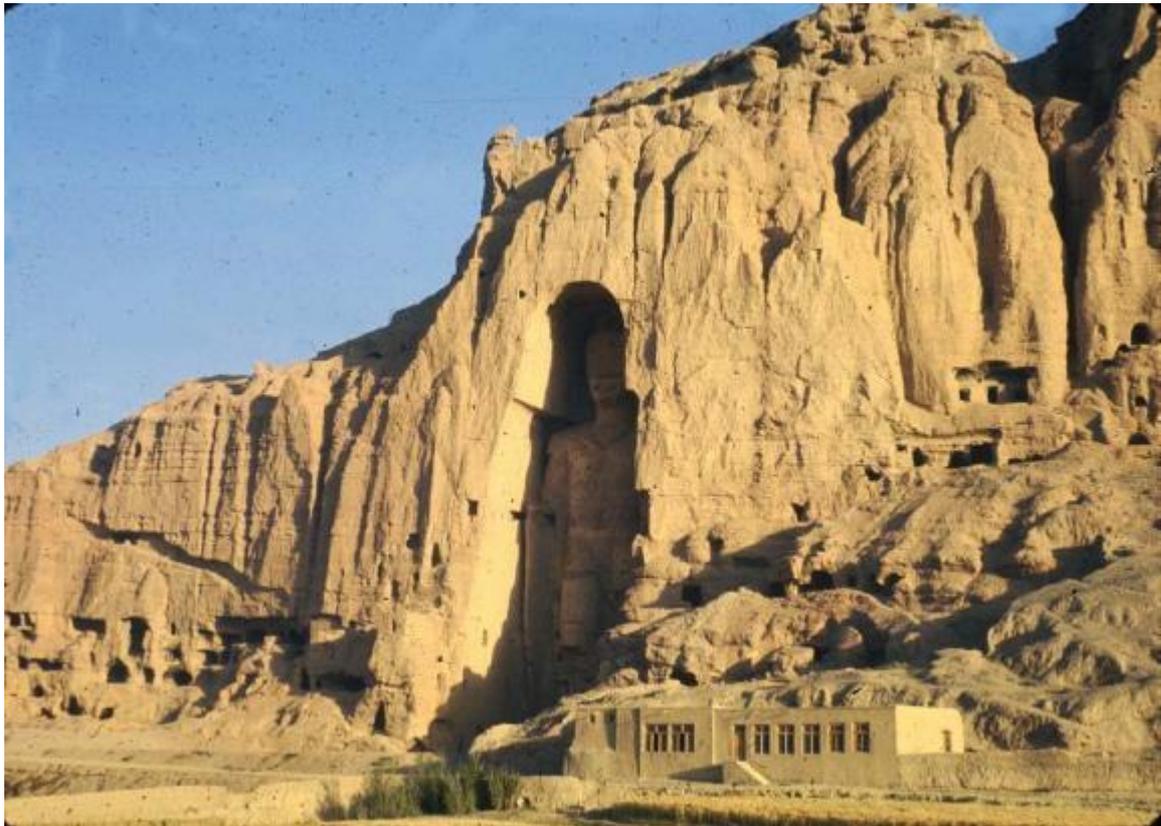


Fig. 144. La vallée de Bamiyan aux grands Bouddhas (38-53 m de haut) sculptés directement dans la roche. Originellement ils étaient dorés et colorés, 6^s. Ils ont été détruits par les Talibans en 2001.

Photo P. Leriche



Fig.145. Tête de jeune femme en provenance de Dalverzin Tépa, en Ouzbékistan 1er-2° s. Sculpture praxitélienne, un sourire de koré au coin des lèvres, devant celui de la Joconde. Coiffure raffinée et couronne de fleurs. Terracotta recouverte de tissu rose. Musée de Tashkent

Fouilles et photo de G. Pugatchenkova



Fig. 146. Hadda
Jeune femme aux traits grecs
très prononcés, portant diadème
Paris, Musée Guimet



Fig. 147. Hadda. Le génie ou le jeune homme aux fleurs à l'expression très douce. Un chef d'œuvre de l'art gandharien, 2° s. en stuc. Musée Guimet



Photos du Musée Guimet

Fig. 148. Hadda. Buste de jeune femme. Stuc du 4e-5e siècle. Tissu diaphane, nœud et plis souples, coiffure artistiquement décorée de fleurs. Toutes ces



sculptures représentent un art et un mode de vie extrêmement raffinés. Musée Guimet



Fig. 150. Hadda, Monastère de Tapé Kalan. Sculpture typiquement grecque, tunique aux

Fig . 149. Le prince Sidarta, avant de devenir Bouddha, l'illuminé. 2arbre, collection Ortiz° s. Il ressemble à un soldat macédonien. Photo DAFA

plasticité expressive.

Musée Guimet,plis souple et

M



Fig. 151. Athéna, art typique gréco-bactrien: Pakistan

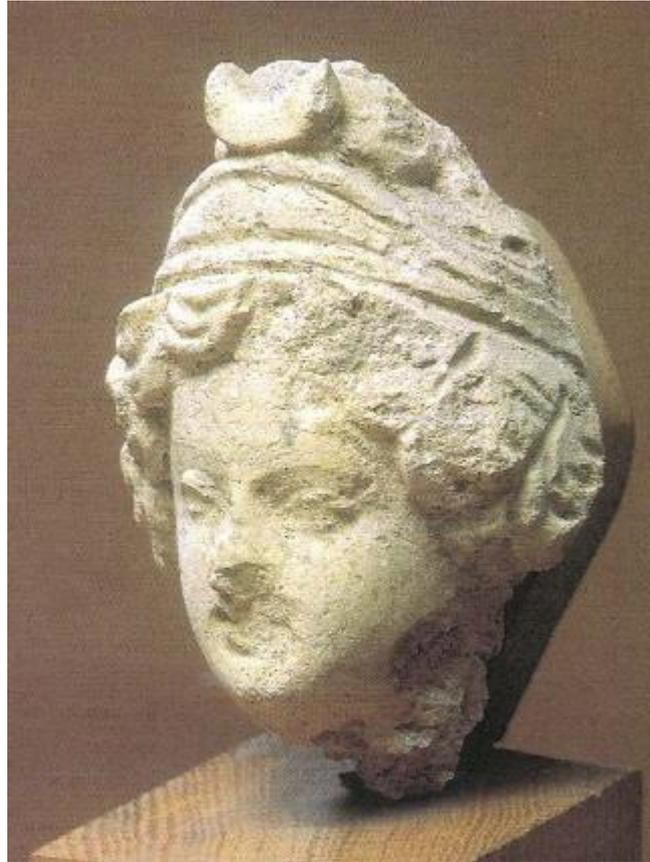


Fig. 152. Tête de fidèle (portant diadème orné d'une demi-lune), de grande plasticité et de forte influence grecque, pièce typique de l'art du Gandhara. *'De l'Indus à l'Oxus' Lattes 2003*

Mosaïques caractéristiques du Monde Hellénistique et Gréco-Romain

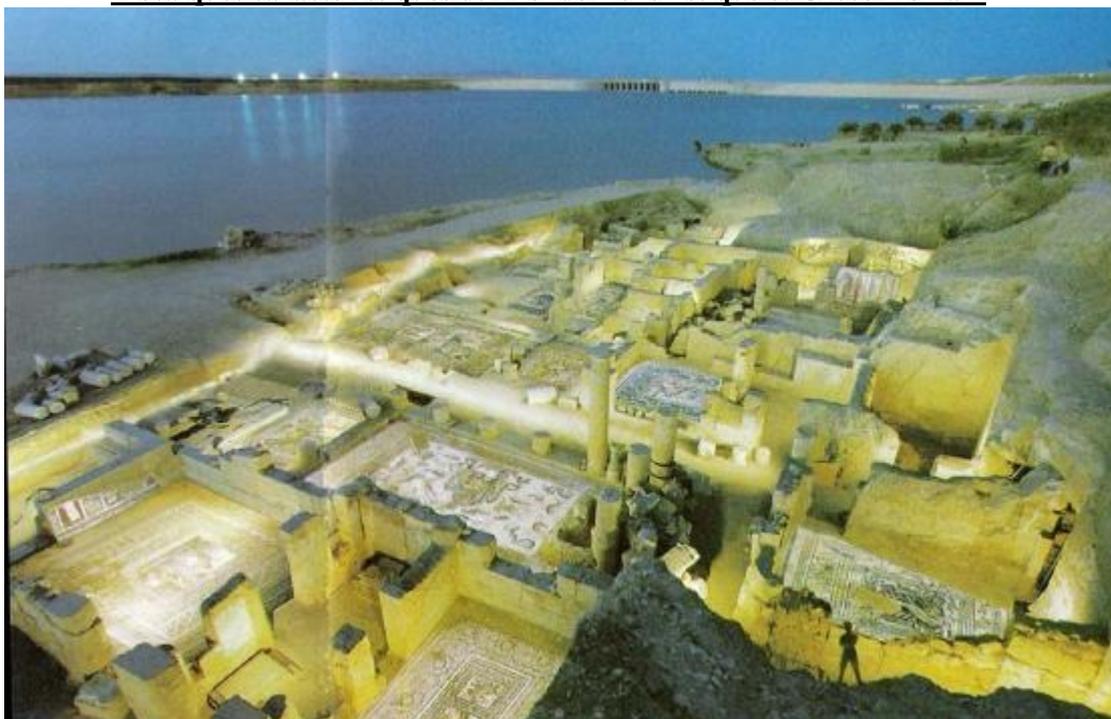


Fig.153. **Zeugma**, vue générale des mosaïques au sol, aujourd'hui couvertes des eaux du barrage de Biretchic situé en face



Fig. 154. Mosaïque sur le thème du mythe de Pasiphaé, Ariane, le Minotaure, Dédale, Icare.....



Fig. 155. Mosaïques de la ville de Zeugma, 1^{er} s. Achille à la cour du roi Lycomède



Fig. 156. zeugma. Mosaïques de Poseidon avec Océan et Téthya



Fig. 157. zeugma. Mosaïques. Le mariage de Dionysos avec Ariane. Corpus-Archéologie, Juillet 2001



Fig. 158. Gaia, une œuvre géométrique d'un art supérieur, similaire aux oeuvres d'Antioche
Influence et évolution dans les époques ultérieures

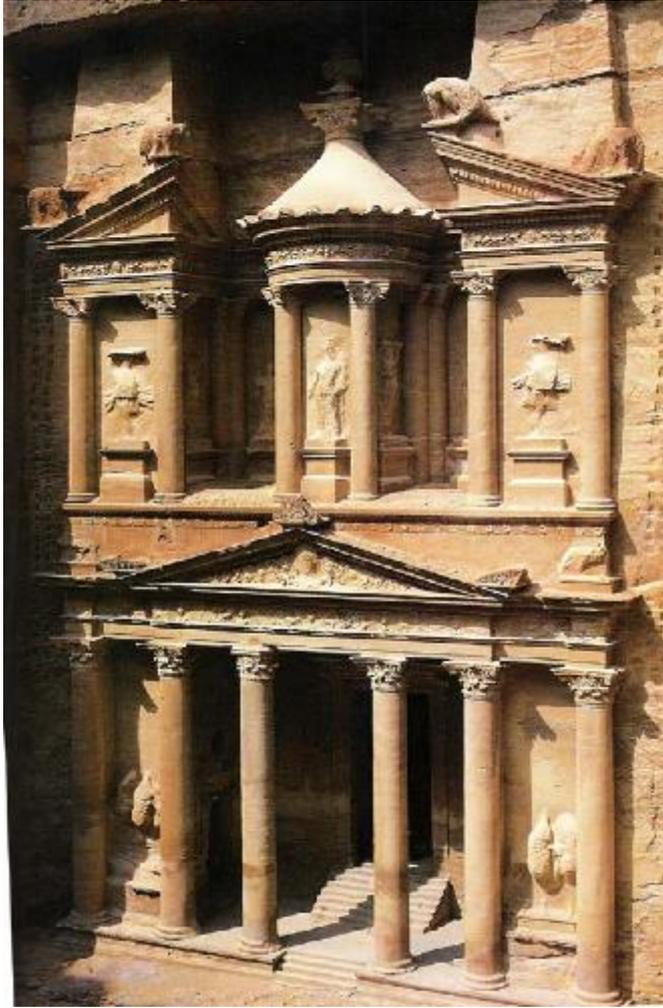


Fig. 160. La monnaie de Pétra, portant inscription en grec, ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡΟΣ ΤΡΑΙΑΝΟΥ et ΠΕΤΡΑ ΜΗΤΡΟΠΟΛΗ (Empereur Trajan, Pétra Métropolis) Elle prouve la valeur commerciale des monnaies à caractère grec et l'œcuménisme de la langue grecque dans toute la région, pendant toute l'époque romaine et bien au de là.

Fig.

159. PETRA, cité arabe, influence architecturale et artistique grecque, 1^{er} s. Photo P. Grigorakou

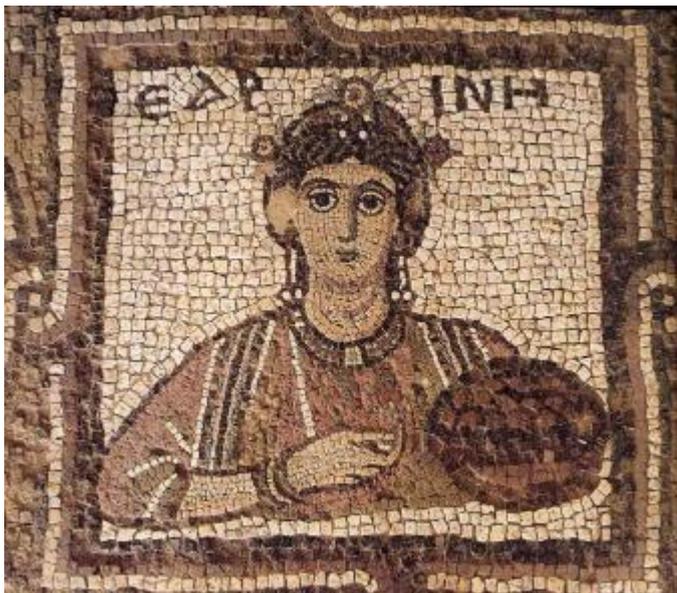


Fig. 161. L'évolution des mosaïques hellénistiques pendant



Fig. 162. Doura-Europos. Relief portant le titre Zeus-Kyrios, 3e s. considéré comme proto-byzantin.

l'époque byzantine formant l'art byzantin (Pétra, 6e s.) L'évolution de l'art hellénistique et
Jordanie, Office de Tourisme, Aman, 2003 son influence dans l'art parthe, puis dans l'art byzantin.

Photo. P. Leriche

L'évolution Gréco-Romaine des villes hellénistiques du M. Orient.

Certaines d'entre elles acquièrent de la richesse grâce à l'intensification du commerce. Elles sont alors rebâties avec grandeur, avec la nouvelle technologie romaine et sont décorées avec luxe. L'identité architecturale, la thématique et les institutions grecques sont conservées dans une exécution romaine. Les superbes mosaïques de la ville de Zeugma sont représentatives d'autres villes grecques de la région. La même chose vaut pour l'architecture d'Apamée et de Palmyre, deux des plus belles villes du Moyen Orient Gréco-Romain. Les colonnes conservées sont bien d'époque romaine mais les éléments architecturaux (ex.chapiteaux corinthiens) sont ceux des villes hellénistiques, complétés par les nouveaux éléments romains.

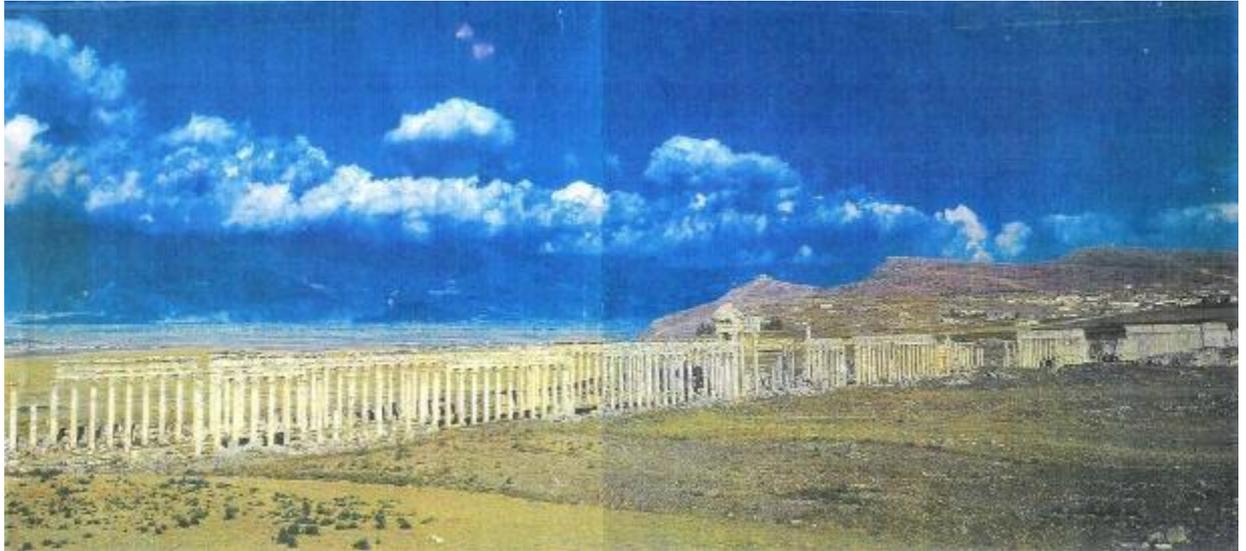


Fig. 163. **Apamée** (précédemment Pella), en Syrie du Nord. La deuxième capitale de Séleucos 1^{er} Nicator, ville hellénistique (4e s. av. J.C.) qui porte le nom de son épouse persane. Ici, la colonnade qui borde l'artère principale de 1,5 km de long, d'époque romaine

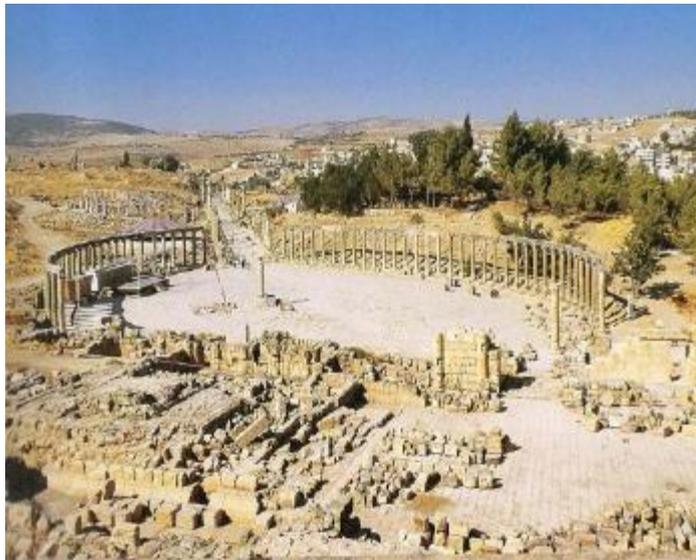
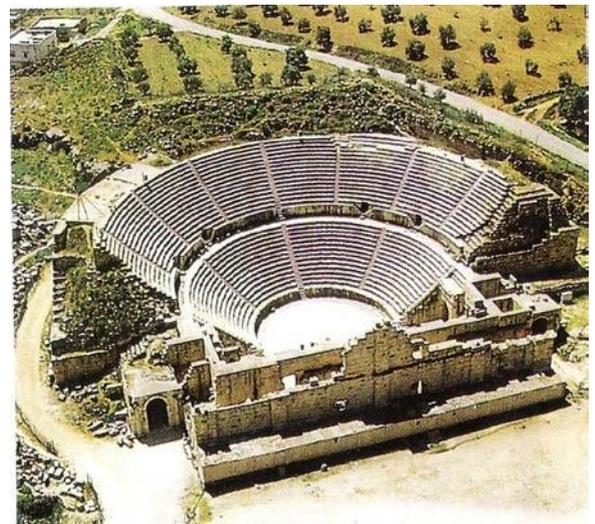


Fig. 165.

Fig. 164. **Jérash** ou Gerasa, en Jordanie. La colonnade ionique de la place principale, au fond l'artère centrale (1,5 km de long) romaine.

aux colonnes corinthiennes. Architecture caractéristique des villes gréco-romaines

Photo P.Grigorakou



Le **théâtre** principal de Jérash (il y en a deux autres). La partie inférieure est d'époque hellénistique, la partie supérieure d'époque

romaine. Il est caractéristique des villes hellénistiques et villes gréco-romaines.



Fig.166a. Athéna-Allat, statue trouvée au temple d'Allat, au centre de la ville ; c'est une

Fig. 166. **Palmyre.** Les colonnades des rues principales sont croisées au centre. Tels des "Parthénons" dans le désert, elles attestent la grandeur passée de cette ville d'époque romaine, d'habitants araméens, d'architecture hellénistique et gréco-romaine, d'Institutions et de langue grecque. Photo P.Grigorakou

Fig.166a. Athéna-Allat, statue trouvée au temple d'Allat, au centre de la ville ; c'est une copie de celle de Phidias tétrapyle du d'Athènes. Elle atteste de la coexistence des cultures et des liens culturels de Palmyre officielle avec Athènes, "mère" de la civilisation grecque.

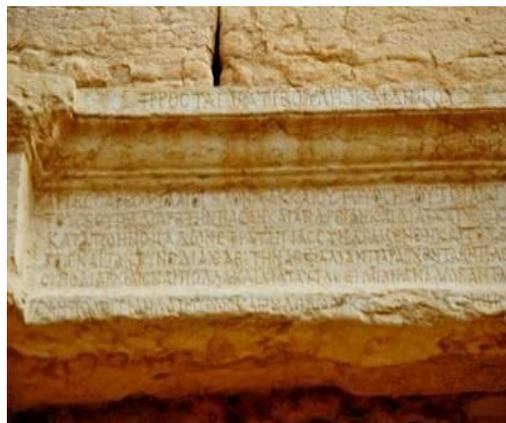


Fig. 167. Le théâtre gréco-romain et la colonnade principale (3^e s. ap. J.C.) (Historia, Athènes, 2004) Fig.166b.

Inscription grecque dans l'Agora de Palmyre
 "ΠΡΟΣΤΑΓΜΑΤΙ ΒΟΥΛΗΣ ΚΑΙ ΔΗΜΟΥ"

“Par ordre du la Boulée et du Démos” indiquant les Institutions grecques qui régissent la ville.
Photo M.Tsotra



Fig. 168. La destruction de la ville par Aurélien en 273 a laissé des colonnes sans toits.



Fig. 169. Reconstitution du temple de Bel Palmyre



Fig. 170. Des fines colonnes aériennes qui charment le regard. Photos P.Grigorakou



Fig. 171. **Palmyre**, la colonnade de l'artère principale, 1,5 km de long, d'époque romaine (3^e s.) Architecture gréco-romaine, influence hellénistique et nouvelle technologie romaine (longues colonnades, la porte d'Adrien, les thermes romains etc.). La ville de la légendaire reine Zénobie. **Les fines colonnes corinthiennes attestent de la richesse de la ville et de la valeur intemporelle de la civilisation grecque qui a laissé de fortes traces en Asie.**

CEREMONIE DE CLOTURE

= Remerciements du Président du Colloque, Professeur Paul Bernard

En tant que président du colloque et au nom de tous mes confrères étrangers présents qui ont apprécié l'organisation parfaite et efficace de cette journée, je tiens à vous remercier de tout cœur et, plus particulièrement, Mme Parnassos-Grigorakou qui, en plus, a présenté si éloquemment la synthèse et la conclusion du colloque. Je voudrais aussi remercier mes collègues qui ont pris la parole et ont résumé avec sagesse l'histoire que nous avons essayé de faire revivre par nos travaux.

Nous tous, spécialistes étrangers, nous voulons exprimer notre reconnaissance à tous les Grecs qui nous ont reçu avec tant d'amitié et suivi si attentivement ce colloque, au peuple grec qui nous a donné la civilisation que nous essayons d'étudier et de la trouver, si loin de l'endroit où elle est née. Je vous remercie tous avec émotion et souhaite à vous, personnellement, Madame Parnassos-Grigorakou, toutes les réussites dans vos efforts ainsi qu'à l'Archéologie grecque. Merci.

= Remerciements du Comité d'organisation du Colloque adressés chaleureusement par le Dr P. Parnassos-Grigorakou aux éminents archéologues pour leur participation au colloque et aussi pour leurs fouilles et leurs découvertes des vestiges de l'Hellénisme en Orient. Avec le Comité du Colloque, la Grèce toute entière leur exprime sa reconnaissance.

= Allocution d'adieu du Président du Comité d'organisation, Pr Em. Mikroyannakis.

Chers amis et collègues,

Je m'arrêterai surtout sur deux choses. La culture grecque était une culture de cités. Pendant 600 ans, depuis l'Epoque archaïque jusqu'à l'Epoque hellénistique et romaine, par un phénomène de colonisation, une multitude de villes surgirent dans le bassin méditerranéen ainsi que sur les côtes du Pont Euxin. Il est intéressant de noter que chaque ville, là où elle se trouvait, voulait posséder un caractère particulier, quelque chose qui la distingue, posséder son autonomie et devenir ainsi un noyau culturel particulier, une ville qui produit de la culture et qui en est aussi le produit. Il est important de souligner que le mot civilisation n'existe qu'à partir des années hellénistiques et c'est ce qu'on nomme formation éducative. L'éducation des Athéniens est différente de celles des Crotoniates ou de celle des Ithaquiens et ainsi de suite. Les recherches montrent qu'il existait 1500 noyaux culturels grecs différents, autant que les villes elles-mêmes.

Ces villes de la Période Hellénistique que nous avons parcourues aujourd'hui, ont ceci de remarquable : alors que chacune d'elle voulait préserver sa propre personnalité, elle ne voulait pas, en contrepartie, perdre le sens d'appartenir à un ensemble, perdre l'idée que ce qui est commun appartient à tous. Où va-t-on retrouver cette idée du commun? Il y a les mêmes fêtes, les mêmes dieux, la même langue, les mêmes institutions. Mais tout ceci on le retrouve surtout lors des rencontres panhelléniques et surtout à Olympie. Vous avez dû remarquer que chacune de ces villes possède de manière significative un gymnase. Effectivement, chaque ville produit de la culture et en est aussi le produit et c'est le fameux gymnase qui transmet l'éducation. C'est à cet endroit que le gymnasiarque détermine quels sont les principes éducatifs. C'est ici que l'on cultive le corps et l'esprit.

Bibliographie

La diffusion de la civilisation grecque en Asie. Le Monde hellénistique en Orient.

Sources Anciennes

- Arrien, Anabase d'Alexandre, livres I-VII.
Q. Curtius Rufus, Histoire (sur la campagne d'Alexandre).
Diodore, Livres IH-K.
Plutarque, Vies d'Eumène et de Démétrios.
Strabon, Livres XI et XVI.
Polybe, Livres V et XI.
Justin, Livre XI, 4, 3-5.

Sources Modernes

1. J.G. Droysen, (Histoire des Diadoques) Ιστορία των Διαδόχων του Μ. Αλεξάνδρου I-II (1878), Traduction R. Apostolidis, Ed grecque, Athènes 1993.
2. A. Bouché-Leclerc, Histoire des Séleucides, Paris 1913-14.
3. W. W. Tarn, The Greeks in Bactria and India, 3^η έκδ., Chicago 1985.
4. D. Schlumberger, L'Orient hellénisé, Paris 1969. 5. B. Rowland, Le Monde hellénistique, Paris 1969.
6. C. Préaux, Le Monde hellénistique, 1978.
7. E. Will, Histoire politique du Monde hellénistique, Nancy 1982.
8. P. Green, Alexander to Actium. The spread of Hellenism, 1990, p. 312-35.
9. E. Rtveladze, Hellenism in Central Asia. Académie des Sciences de l'Ouzbekistan, 1999-2000.
10. P. Leriche, Fouilles d'Aï-Khanoum V. Les remparts d'Aï-Khanoum et les monuments associés (Mémoires de la DAFA XXIX), Paris 1986.
11. J.A. Bonner, « The State of Alexander and the Diadoques », National Geographic 2000.
12. E. Rtveladze, Culture and Art of Ancient Uzbekistan, Tashkent 1981.
13. G.A. Pugachenkova, Ed. Rtveladze, Antiquities of Southern Uzbekistan, Soka 1991.
14. K. Abdulaev, « La Bactriane septentrionale, de l'Hellenisme au Bouddhisme », Dossiers d'Archéologie 211 (1996).
15. G.A. Pugachenkova, «Dalverzin Tepé», Dossiers d'Archéologie 247 (1999), p. 58-64.
16. Sh. Pidaev, P. Leriche, « Quelques villes moyennes de la Bactriane », Dossiers d'Archéologie, 247 (1999).
17. K. Abdultaev, « La forteresse de Payon Kourgan », Dossiers d'Archéologie 247 (1999), p. 62-67.
18. Χουσαίν Μιάν (Hussein Mian, Directeur des Antiquités de Bengladesh), Η πηλοπλαστική των Ταξήλων (La piloplastique de Taxila) Université de Thessalonique, 1974.
19. Michel Isigonis, Carte de la Bactriane portant le nom Nouvelle Grèce, Résultat de recherches à l'Université de Brandon, Canada, 1994
20. R. Gilles, « Afghanistan, 50 ans d'Archéologie », Archeologia 365 (2000), σ. 16-31.
21. Α. Λερούνης, « Το πέρασμα του Αλεξάνδρου στο Πακιστάν» (Le passage d'Alexandre au Pakistan), ΟΔΕΓ No 53, Mars 2003, p. 76-77.

22. R.A. Jairazbhoy, *Foreign Influence in Ancien India*, 1963, p. 124-46.
23. D. Vassiliadis, *The Greeks in India*, Munshiram Manoharlal Publishers, New Delhi 2000. 24. Μάριος Βερέπτας, *Η Ινδία των Ελλήνων (L'Inde des Grecs)*, Ed. Βερέπτας, Athènes 2001.
25. A. Kesséoglou, *La Syrie gréco-romaine*, Damas 1985.
26. R. Burns, *Syria*, Damas 1990.
27. M. Tlaas, *Zénobia*, Damas 1985.
28. J. Bingen, *Hellenistic Egypt*, Edimbourg 2002.
29. F. Prost (έκδ.), *L'Orient méditerranéen, de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée*, Rennes 2003 .
30. M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie*, Paris, Fayard, 2001.
31. M. Sartre, *L'Anatolie Hellénistique*, Paris, Armand Colin, 2004.
32. M.-F. Baslez, *L'Orient Hellénistique*, Paris, Atlante, 2004.
33. A. Davesne – G. Miroux, *L'Anatolie après la mort d'Alexandre*, Bréal 2004.
34. J.-Y. Empereur, *Alexandrie redécouverte*, 1999-2000.
35. Mostafa El Abbadi, *L'ancienne bibliothèque d'Alexandrie*, UNESCO Paris 1992, et Athènes, Ed. SMILI, 1998.
36. K. Ματακούδης, *Πτολεμαίος ο Λάγος (Ptolémée de Lage, la dynastie des Ptolémées)*, Ed.Ιερά Ελλάς 2003.
37. P. Grigorakou, «Παλμύρα και ο Ελληνιστικός Κόσμος στην Ανατολή» (*Palmyre et l'Hellénisme en Orient*), *Ιστορία* (Janv. 2004), p. 20-29.
38. P. Leriche, « From Syria to Baktria », *The Greeks beyond the Aegean*, Onassis Foundation, NewYork 2002, p. 78-128.
39. *Afghanistan, patrimoine en péril*, CEREDAF, Paris 2001.
40. *L'Art de l'Afghanistan*, CEREDAF, Paris 2005.
41. O. Bopéarachchi, Chr. Landes, *De l'Indus à l'Oxus. Archéologie de l'Asie Centrale*, Catalogue de l'Exposition, Lattes 2003.
42. O. Bopéarachchi, *Le portrait d'Alexandre*, Ed. du Rocher, Paris 2005.
43. P.M. Fraser, *Cities of Alexander the Great*, Oxford 1996.
44. J.D. Grainger, *The Cities of Seleukid Syria*, Oxford 1990.
45. O. Callot, « Failaka à l'époque hellénistique », *L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel*, Strasbourg 1989.
46. J.-M. Dentzer – W. Orthmann, éd. *Archéologie et Histoire de la Syrie*, Saarbrücken 1989.
47. D. Kennedy, *The twin Towns of Zeugma on the Euphrates*, Portsmouth 1998.
48. G.W. Clarke – P.J. Connor, *Djebel Khalid on the Euphrates*, Sydney 2002.
49. P. Leriche – P. Pidaev – M. Gelin – K. Abdullaev, *La Bactriane au carrefour des routes et des civilisations*, Paris 2001.
50. J.-Ch. Balty, « Apamée : mutations et permanences de l'espace urbain, de la fondation hellénistique à la ville romaine et byzantine », *Bulletin d'Etudes Orientales* 52 (2000), p. 167-185.
51. P. Bernard, « Maracanda-Afrasiab colonie grecque », *La Persia e l'Asia Centrale*, Rome 1996, p.331-365.

52. G. Le Rider, *Suse sous les Séleucides et les Parthes : les trouvailles monétaires et l'histoire de la ville*, Paris 1965.
53. M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique*, Paris 2001.
54. P. Leriche, (éd.) *Doura-Europos. Etudes I-V*, Paris 1986-2005.
55. P. Leriche, « Le phénomène urbain dans la Syrie hellénistique », *Bulletin d'Etudes Orientales* 52 (2000), p. 99-125.
56. Ο Ελληνισμός στην Ανατολή (L'Hellénisme en Orient) *International Meeting of History and Arcaeology, Delphi, 6-9 November 1986, Athens 1991.*
57. *La Persia e l'Asia centrale da Alessandro al X secolo, Atti dei Convegna Lincei*, Rome 1996.
58. M. Rostovtzeff, *Dura-Europos and its Art*, N. Haven 1938.
59. J. Sauvaget, « Le plan de Laodicée sur mer », *Bulletin d'Etudes Orientales* 4 (1934), p. 81-114.
60. S. Sherwin-White – A. Kuhrt, *From Samarkand to Sardis. A new Approach to the Seleucid Empire*, Berkeley 1993.
61. F. Walbank, *The Hellenistic World*, London 1981.
62. Ed. Will, *Histoire Politique du Monde Hellénistique*, vols. I-II (2nd ed.), Nancy 1979-82.
63. P. Leriche, "Ai Khanoum", *Dossiers d'Archéologie* 247 (Oct. 1999) 36-42.
64. Z. Tarzi, "Ai Khanoum", *République d'Afghanistan* 90 (1975) No 31.
65. Guy Lecuyot *Ai Khanoum en 3D. L'Art de l'Afghanistan*, (Ceredaf 2005).

ART DU GANDHARA

1. A. Foucher, *L'Art Gréco-Boudhique du Gandhara*, Paris 1905, 1922, 1950.
2. A. Foucher, *La Vieille Route de l'Inde, de Bactres à Taxila*, Paris 1947.
3. R. Grousset, *Histoire de l'Extrême Orient*, I, 1929, σ. 80.
4. H. Deydier, *Etude de l'Art du Gandhara*, 1950.
5. A.K. Narain, *The Indo-Greeks*, Oxford 1957.
6. Inghold and Lyons, *Gandhara Art in Pakistan*, 1957.
7. J. Marshall, « The Stupas and Monasteries at Jaulian », *MASI* 7 (1921).
8. J. Marshall, *The Boudhist Art of Gandara*, I – III, Taxila 1945, 1960.
9. G.N. Banerjee, *Hellenism in Ancient India*, 1921, 1967.
10. D. Schlumberger, *L'Orient Hellénisé*, Paris 1969.
11. B. Rowland, *L'Asie Centrale*, Paris 1974.
12. E. Rtveladze, *Culture and Art of Ancient Uzbekistan*, Tashkend 1981.
13. F. Tissot, *Les Arts Anciens du Pakistan et de l'Afghanistan*, Paris 1987.
14. G.A. Pugachenkova, Ed. Rtveladze, *Antiquities of Southern Uzbekistan*, Soka 1991.
15. P. Leriche, Sh. Pidaev, « Bactriane », *Dossiers d'Archéologie* 247 (1999), p. 50-55.
16. R. Gilles, « Afghanistan, 50 ans d'Archéologie », *Archeologia* 365 (2000), σ. 16-31.
17. V. Sariannidi, *Les Tombes Royales de la Bactriane*, Ed. Kyriakidi, Thessalonique 1995.
18. Χουσαίν Μίαν (Hussain Mian), *Η πηλοπλαστική των Ταξήλων (La piloplastique de Taxila)*, Université de Thessalonique 1974.

19. E. Rtveladze, G.A. Pugachenkova-Khakimov, Hellenism in Central Asia. Greece-Traditions, Catalogue of the Exhibition, Musée de Tashkend 2001.
20. R.A. Higgins, Catalogue of the Terracotas Greek and Roman Antiquities, British Museum 1954.
21. K. Abdulaev, « La Bactriane septentrionale, de l'Hellénisme au Bouddhisme », Dossiers d'Archéologie 211 (1996), σ. 32- 42.
22. M. Bussagli, Arte di Gandhara, Torino 1996.
23. P. Callieri, Indo-Greeks, Roma 1995, 2003.
24. B. Geoffroy-Schneider, Gandhara, Editions Assouline, Paris 2001.
25. A. Furtwangler, Die Sammlung Sabouroff, I (1983), fig. XXII, la coiffure du "croylye"
26. M. Bieber, The Sculpture of the Hellenistic Age 1955.
27. J. Barthoux, Les fouilles de Hadda, DAFA I-III, 1930.
28. Z. Tarzi, Hadda, une histoire millénaire, Musée Guimet, 2002, σ. 128-30.
29. D. Schlumberger, Sourkh-Kotal DAFA 1950-1963.
30. D. Schlumberger, « Descendants non Méditerranéens de l'Art Grec », Syria XXXVI (1960), σ.131-166
31. G. Fussman, « Surkh-Kotal », Dossiers d'Archeologie 247 (1999), σ. 81-85.
32. D. Schlumberger, Surkh-Kotal, Paris 1963.
33. D. Schlumberger, The Excavations at Surkh-Kotal and the Problems of Hellenism in Baktria and India, British Academy 1961.
34. Z. Tarzi, « Vajrapani-Héraclès », KTEMA 25 (2000), p. 163-70.
35. Z. Tarzi, L'Art Grec (comme origine de l'Art Gréco-Bouddhique, 1999-2003.
36. Z. Tarzi, Les Bouddhas et Grottes de Bamyan, Archéologie en Asie Centrale, I-II, 1977.
37. Z. Tarzi, «L'Art de l'Afghanistan», Afghanistan, patrimoine en péril, CEREDAF Paris, 2001 et 2005.
38. Isao Kurita, Gandharan Art. 1. The Buddha's Life Story 2. The World of the Buddha. Nigensha, Tokyo 2003.
39. Π. Γρηγοράκου (P. Grigorakou), « Το χαμόγελο του Απόλλωνα στο πρόσωπο του Βούδα » (Le sourire d'Apollon sur le visage de Bouddha), Corpus - Αρχαιολογία, Mai 2004, p. 14-29.
40. Π. Γρηγοράκου, « Η Ελληνο-βουδιστική Τέχνη και ο Ελληνιστικός Πολιτισμός στην Ασία », (L'art gréco-bouddhique et le Monde hellénistique en Asie) Ιστορία, Fevr. 2004, p. 18-19.

*Théories sur l'influence grecque dans l'art du Gandhara:

A. Foucher, D. Schlumberger, Hackim, Deydier, Grusset, Banerjee, Marshal, Boussagli, Z. Tarzi, Callieri etc.

*Théories différentes portant sur l'influence indienne de Mathura ou de Maurya, ou l'influence parthe, ou romaine, théories aujourd'hui dépassées grâce aux dernières découvertes:

Heras, The origin of the So-called Graeco-Budhist Sculpture of Gandhara (Bombay 1936). A.K. Narain, The Indo-Greeks (Oxford 1957).

A. Grünwedel, The Budhist Art of India (1964).

V.A.Smith, Graeco-Roman Influencies on Civilization of India

M. Wheeler, Romano-Budhist Art (1949).

portant plus particulièrement sur le thème d'Aï Khanoum et de la Bactriane

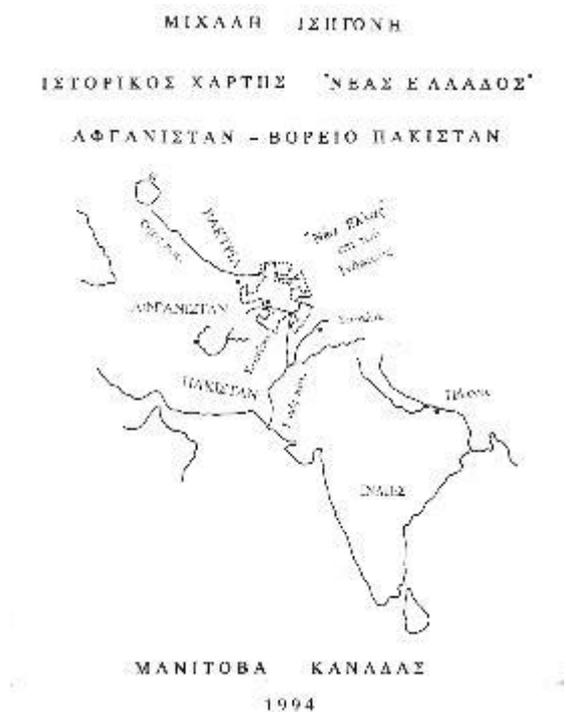
1. BERNARD P. et autres, Fouilles d'Aï Khanoum I-VIII, Mémoires de la DAFA, XXI, XXVI-XXXI, XXXIII, 1973-1992.
2. BERNARD P., «Chapiteaux hellénistiques d'Asie Centrale découverts à Aï Khanoum», Syria 45, 1968, p. 111-151.
3. BERNARD P., «Aï Khanoum en Afghanistan hier (1964-1978) et aujourd'hui (2001): un site en péril. Perspectives d'avenir », CRAI 2001, p. 971-1029.
4. BERNARD P., « L'œuvre de la Délégation archéologique française en Afghanistan (1922-1982) », CRAI 2002, p. 1287-1323.
5. BERNARD P., «Aï Khanoum, une ancienne cité grecque d'Asie Centrale», Pour la Science, dossier hors série « Les cités antiques», octobre 1999, p. 58-65.
6. BERNARD P., «La colonie grecque d'Aï Khanoum et l'hellénisme en Asie Centrale», dans Afghanistan. Les trésors retrouvés: collections du musée national de Kaboul. Exposition, Musée Guimet, Paris, 6 décembre 2006-30, avril 2007, p. 55-67, 262-270.
7. BERNARD P., «Langue et épigraphie grecques dans l'Asie Centrale à l'époque hellénistique», dans Greek Archaeology without Frontiers. The National Hellenic Research Foundation, Athens, 2002, p. 75-108.
8. BERNARD P., ROUGEMONT G., PINAULT G.J., «Deux nouvelles inscriptions grecques de l'Asie Centrale», Journal des Savants 2004, p. 227-356.
9. BERNARD P., JARRIGE J.-F, BESEVAL R., «Carnet de route en images d'un voyage sur les sites archéologiques de la Bactriane afghane (mai 2002)», CRAI 2002, p. 1385-1428.
10. BERNARD P., BESEVAL R., MARQUIS R. «Du «mirage bactrien» aux réalités archéologiques: nouvelles fouilles de la Délégation archéologique française en Afghanistan à Bactres (2004-2005) », CRAI 2006, sous presse.
11. BOPEARACHCHI O., Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques. Catalogue raisonné. Bibliothèque Nationale, Paris 1991.
12. FOUCHER A., La Vieille Route de l'Inde de Bactres à Taxila. Mémoires D.A.F.A I., 2 vol., Paris, 1942-1947.
13. GARDIN J.-C., Céramiques de Bactres, Mémoires D.A.F.A. XV, Paris, 1957.
14. LYONNET B., Céramique et peuplement du chalcolithique à la conquête arabe. Prospections archéologiques en Bactriane orientale (1974-1978), vols. 1-2, Paris 1997.
15. ROBERT L., « De Delphes à l'Oxus. Inscriptions grecques nouvelles de la Bactriane », CRAI 1968, p. 416-457 ; repris dans Fouilles d'Aï Khanoum I, Mémoires DAFA XXI, Paris 1973.
16. ROSENFELD J.M., The dynastic Arts of the Kushans. Univ. California Press, 1967
17. SCHILTZ V., «Tillia Tepe, «la Colline de l'or», une nécropole nomade»,

Afghanistan. Les trésors retrouvés. Collections du musée national de Kaboul. Exposition Musée Guimet, Paris, 6 décembre 2006-30 avril 2007, p.69-79, 270-83.

18. SCHLUMBERGER D., 1949. «La prospection archéologique de Bactres (Printemps 1947)». Syria, XXVI, 1949, p. 173-190.
19. SCHLUMBERGER D., L'Orient hellénisé. L'art grec et ses héritiers dans l'Asie non méditerranéenne, Paris, 1970.
20. SCHLUMBERGER D., « Les descendants non méditerranéens de l'art grec», Syria 1960, p. 131-166, 259-319.
21. SCHLUMBERGER D., DAGENS B., LE BERRE M., Monuments préislamiques d'Afghanistan, Mémoires DAFA XIX, Paris, 1964.
22. SCHLUMBERGER D., LE BERRE M., FUSSMAN G., Surkh Kotal en Bactriane. Les temples: architecture, sculpture, inscriptions. (2 volumes) Mémoires D.A.F.A. XXV, Paris 1983.
23. TARN W.W., The Greeks in Bactria and India (1951). 3rd edition, updated with a préface and a new introduction by F. L. Holt, Chicago, 1985.
24. WOOD J., A personal Narrative of a Journey to the Source of the River Oxus by the Route of the Indus, Kabul and Badakhshan. London 1841.



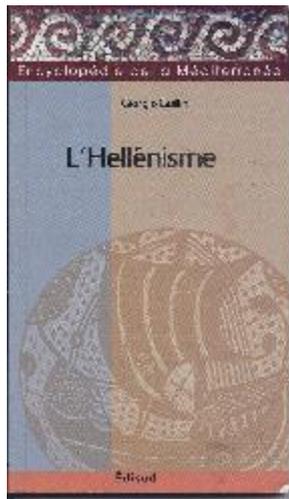
=



Carte de la Bactriane du Nord, un petit territoire autour de l'Alexandrie Eschaté, un petit royaume issu des restes du royaume Gréco-bactrien portant le nom "Nouvelle Hellas". Son existence se confirme par la visite diplomatique du moine chinois Zhang Qian et le commerce de chevaux de guerre de cette ville avec les chinois de la dynastie Han (empereur Han Zudi, vers 150 av.JC.).

Recherches de M. Issigonis, Manitoba University, Canada.

Confirmé aussi par Husseni Mian ("Piloplastique de Taxila"), Univ. de Thessalonique 1974.



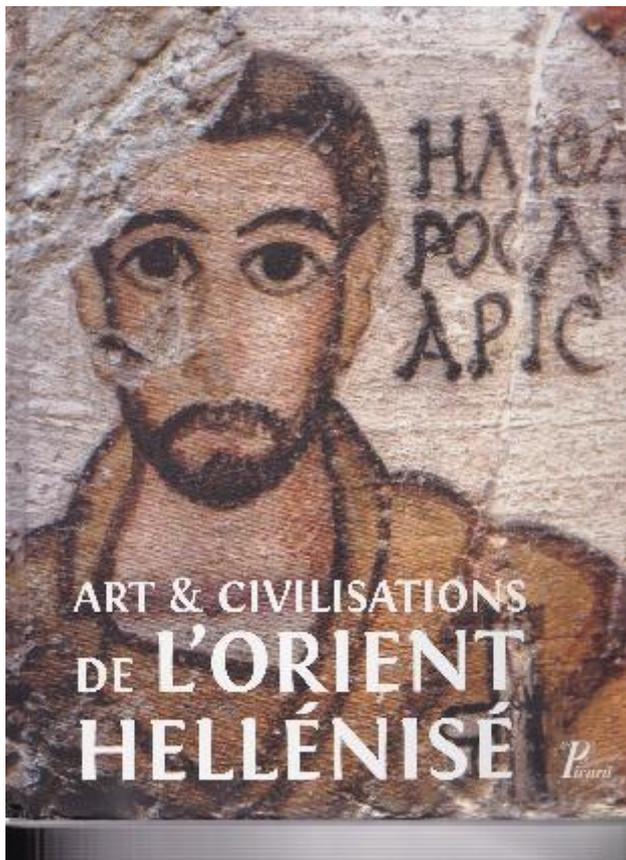
L'HELLENISME. Giorgio Guillini

«Encyclopédie de la Méditerranée» Ed. Edisud, Paris

« La civilisation grecque s'est répandue en Asie comme un feu de bois »

Giorgio Gullini Professeur d'Archéologie à l'Université de Turin,

Directeur de fouilles en Irak (Séléucie sur le Tigre, etc.)



Ed. Picard, Paris 2016, Direction Pierre Leriche, Directeur de la Mission française en Ouzbékistan.

“La culture grecque s’est répandue en Orient par sa seule force...” (elle n’a pas été imposée). P. Leriche

Page arrière

Avec la conquête d’Alexandre (330-323 av. J.-C.) et la création des empires séleucide et lagide, la civilisation de l’Orient entre de plain-pied dans la sphère culturelle du monde grec. L’hellénisme se diffuse et se transforme lui-même au sein de nouvelles capitales. Alexandrie, Antioche, Pergame et Séleucie du Tigre remplacent Athènes. Les idées, les artistes et les marchandises circulent sur de longues distances, de la Méditerranée jusqu’à l’Inde en passant par l’Asie Centrale, provoquant de multiples transferts culturels. L’hellénisme sert de matrice à l’expression officielle des nouveaux empires et royaumes d’Orient, où se développent des expressions artistiques aussi diverses que l’art gréco-iranien du Nimrud Dagh, l’art parthe de Palmyre ou d’Europos-Doura ou encore l’art indo-scythe et l’art gréco-bouddhique. Cet ambitieux ouvrage regroupe les contributions d’éminents spécialistes et embrasse les territoires allant de l’Égypte à l’Inde. Ils s’appuient sur les dernières découvertes en Syrie, en Irak mais aussi en Asie Centrale et en Afghanistan, et attirent l’attention sur les destructions de sites archéologiques, notamment, au Proche-Orient.

Petites annotations en marge du colloque.

NB . Qu’est-ce qui reste encore de la présence grecque en Asie centrale ???

A titre d’information, voici un petit annexe pour signaler certains éléments de la civilisation grecque qui restent encore vivants aujourd’hui dans cette région.

-Ce billet de banque afghan, récemment encore en vigueur, porte au milieu, le blason du roi gréco-bactrien Eucratide, avec l’inscription grecque “ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ”!! (fig. 127-128).Ce blason est devenu Logo de la Banque d’Afghanistan.

-Le peuple des Kalash au Pakistan, pour lequel les Grecs ont une sensibilité particulière. (fig. 126) Ce peuple, dont les hommes portent toujours la causia (ancien chapeau macédonien), se réclame de descendance mixte (par les soldats d’Alexandre), vénère certains dieux du panthéon grec et possède dans sa culture un grand nombre d’éléments grecs (éléments décoratifs, sacrifices, mots, danses, coutumes, etc...) provenant de ce mélange de civilisations, de cultures et d’ethnies qui a eu lieu ici en Asie Centrale.

-Il y a les textes du Consul Général de l’Ouzbékistan à Athènes et historien, M. Odile Saidikramov ⁽³⁾ qui révèlent sites et reminiscences se référant à la présence culturelle grecque dans son pays.

-Il y a aussi des nombreuses légendes populaires et de nombreux livres datant du Moyen Age, s’attribuant Alexandre comme leur héros ou roi légitime, comme ex. les oeuvres épiques des poètes persans Nizami et Ferdoussi du 12-13^e s. etc.

-Il y a aussi le témoignage vivant de Grecs (ex. Mme Kyriaki Papadopoulou ici présente) qui vivent en Ouzbékistan. Ils témoignent de l’existence, encore aujourd’hui, de localités près de

Samarcande portant des noms grecs, comme la ville Grande Alexefta, d'anciens ouvrages d'équipement que le peuple attribue encore ou leur donne le nom d'Alexandre, comme le pont d'Alexandre le Macédonien, sur la route vers Samarcande ou le "four d'Alexandre" etc. Certaines familles continuent aujourd'hui à donner le nom d'Alexandre à leur premier fils.

-Il y a aussi, à la frontière avec le Tadjikistan, le peuple de Hunza, dont les habitants blonds se considèrent comme descendants des soldats d'Alexandre (tout comme le peuple des Kalash dans les montagnes du Pakistan).

-Il y a aussi le témoignage de l'ex Ambassadeur de Grèce M. Hatoupi (dans ses Mémoires). Quand en 2000 il a présenté ses créances au Président du Kirgistan M. Ali Eyef, à Almati, celui-ci lui a signalé qu'il y avait pas loin de là une forêt de chateniers que le peuple appelait encore "bois d'Alexandre".

Dans ces régions les gens sont encore aujourd'hui sensibles à la culture grecque.

Toutes ces données confirment les textes du Prof. Rtveladze sur la persistance d'éléments grecs en Ouzbekistan, comme l'usage, encore aujourd'hui, de mots grecs dans la langue du pays (ex. leur salut HAIR qui pourrait provenir du mot grec XAIRE).

(3)"2750 years of Samarkand" O. Saidikramov, Consul General of Uzbekistan, Athens, July 2007 p. 10-13.



ANNEXES

Publications sur le Colloque et les Actes

1. Magazines-Journaux

1. 1. Magazine *Archéologia*, No 102, Mars 2007

Présentation détaillée du Colloque, pages 101-105

« L'Hellénisme en Orient –Les fouilles archéologiques, des découvertes importantes ».

par Potitsa Grigorakou

Chercheur en Histoire de l'Hellénisme en Orient

ΕΛΛΗΝΙΣΤΙΚΟΣ ΠΟΛΙΤΙΣΜΟΣ ΣΤΗΝ ΑΣΙΑ ΥΠΟ ΤΟ ΦΩΣ ΤΩΝ ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΩΝ ΑΝΑΣΚΑΦΩΝ



----- Traduction du long Texte en fin

des publications (p.112)

1.2. Journal APOGEVMATINI, 10 Mai 2008 “Les pages d’or de l’Hellénisme en Orient”

Actes du Colloque d’Athènes, “L’Hellénisme en Orient”



Les Actes du colloque international sur l'Hellénisme en Orient ont été publiés.

par Christine Sanoudou

«L'Hellénisme en Orient» est le titre des actes du colloque international qui s'est tenu l'année dernière à Athènes et qui avait pour thème la diffusion de la culture grecque en Asie par Alexandre le Grand et ses diadoques macédoniens. Le livre, édité récemment (mais non commercialisé) par le cercle culturel grec Palmyre (à but non lucratif) a été rédigé par le Docteur Potitsa Grikorakou, présidente de Palmyre, enseignante à l'Université libre d'Athènes, historienne de l'Hellénisme en Orient, et responsable de l'organisation du colloque ainsi que par le Docteur Apostolos Bousdroukis de l'Université de Ioannina. A travers les textes traduits en grec et faciles à lire et des nombreuses photographies contenues, les Actes offrent à un large public la possibilité de découvrir une part de l'histoire grecque qui n'est pas enseignée à l'école. Pour la première fois, des archéologues de diverses nationalités ont présenté leurs fouilles effectuées de la Syrie à l'Afghanistan, l'Ouzbékistan et autres régions de l'Asie.

Des scientifiques de grande renommée, tels le Professeur Paul Bernard, Victor Sariyannidi et d'autres, parlent des villes grecques de l'Orient, des royaumes gréco bactriens et indo grecs et de l'art gréco bouddhique du Gandhara. Leurs découvertes démontrent la diffusion de la culture grecque en Asie pendant la période hellénistique, grâce aux villes grecques fondées par les Macédoniens, le mariage d'éléments grecs et orientaux dans les sculptures et œuvres d'art de cette époque, et, enfin, l'usage œcuménique de la langue grecque.

C'est pour cela que les spécialistes utilisent le terme «Orient hellénisé», la Syrie était appelée «petite Macédoine» à cause des 50 villes grecques que Séleucos, un des héritiers d'Alexandre, avait fondée et qui portait des noms de Macédoine, sa terre natale.

«Les découvertes archéologiques donnent raison aux récits des auteurs anciens. Elles nous donnent aussi les preuves de la diffusion et de l'influence de la culture et de la langue grecque en Asie et de l'influence réciproque des civilisations de l'Orient et de l'Occident qui ont coexisté et qui se sont enrichis mutuellement» écrivent les docteurs Grikorakou et Bousdroukis dans l'introduction du livre.

«Le témoignage personnel des archéologues devient aujourd'hui particulièrement précieux à cause du pillage d'une grande partie de ces découvertes. Il est par conséquent important que soient connus en Grèce les éléments issus de toutes ces fouilles archéologiques systématiques qui mettent à jour les chefs d'œuvre de l'art grec et des arts locaux à forte influence grecque ainsi que l'apport des Macédoniens dans la diffusion de la culture grecque en Asie, preuve de leur identité culturelle grecque». En conclusion «l'archéologie, une fois de plus, met en valeur et présente une page importante de l'histoire culturelle grecque».

«Les villes des diadoques d'Alexandre le Grand au Proche et Moyen Orient» était le thème de l'intervention du docteur Apostolos Bousdroukis au colloque international. Il fait la distinction entre les villes qui portaient le nom d'Alexandre ou de ses diadoques avec celles qui portaient le nom d'autres villes de la Grèce et de la Macédoine. Il souligne que dans le 2ème cas les informations sont limitées à cause du peu de fouilles archéologiques effectuées. Voulant expliquer le fait que « les villes portant des noms de villes macédoniennes ont survécu plus longtemps que celles avec des noms du reste de la Grèce», Monsieur Bousdroukis soutient que «ce fait est dû très probablement au nombre supérieur de Grecs provenant de Macédoine par rapport à ceux venant de la Grèce du Sud».

Dans la synthèse de toutes les interventions des orateurs, le docteur Potitsa Grikorakou mentionne «la forêt d'Alexandre» dans la capitale du Kirghistan, «le cénotaphe d'Alexandre» au Pamir, des toponymies grecques près de Samarcande, l'utilisation du nom Alexandre donné aux enfants et les quelques peuples dans la région qui se considèrent comme descendant des Macédoniens. Elle rappelle enfin que la civilisation grecque a influencé les cultures de l'Asie, écrivant ainsi une page importante de l'histoire culturelle de la Grèce.

1.3. Journal Apoghevmatini, Typos ...rubrique culturelle , plusieurs articles, 30-11-2006

= 'Une autre Grèce en Asie'

De nombreuses découvertes archéologiques confirment l'influence de la culture grecque.....

= En resumé..... 'Ambassadeurs de l'Hellénisme' les archéologues étrangers qui travaillent sur l'Hellénisme en Asie, etc. .



1.4



EL.IN.E.P.A. 2003 - 2014 Έντεκα Χρόνια, Eleven Years

Ο ΕΛΛΗΝΙΣΤΙΚΟΣ ΠΟΛΙΤΙΣΜΟΣ ΣΤΗΝ ΑΝΑΤΟΛΗ

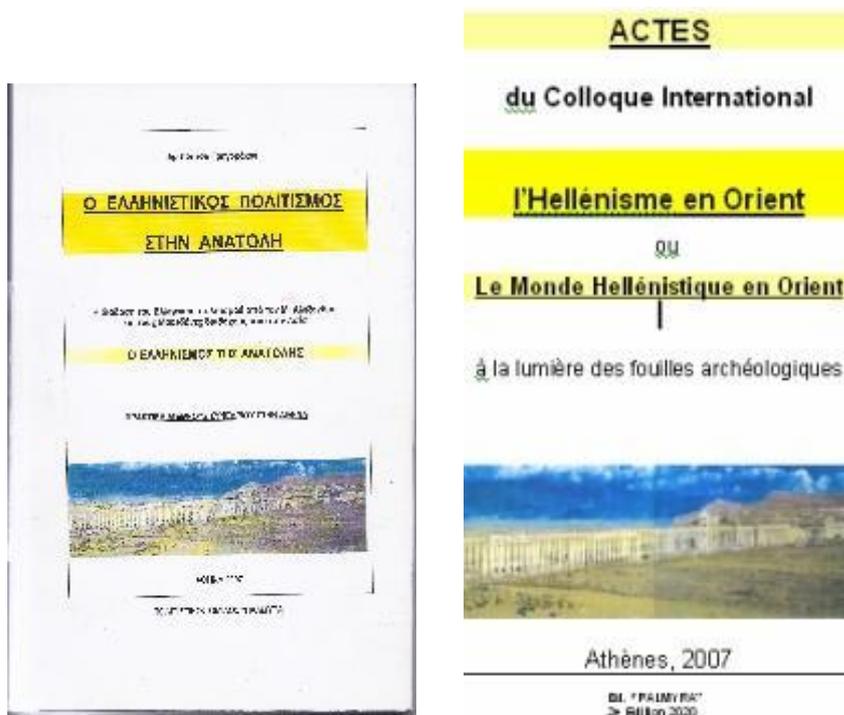
HELLENISM IN THE ORIENT

Πρακτικά Διεθνούς Συνεδρίου

PROCEEDINGS OF ATHENS INTERNATIONAL SYMPOSIUM

In Greek and French

By Dr Potitsa Grigorakou



Hellenism in the Orient-L’Hellénisme en Orient-L’Orient hellénisé

Abbreviated Translation

The Proceedings of the International symposium in Athens, under the Hospices of the President of the Greek Republic and other officials, have been published by The Cultural Association ‘PALMYRA’ and Dr Potitsa Grigorakou.

The unknown in Greece subject of Hellenism in the Orient has been revealed to Greek public by the foreign archeologists digging in Asia.

.....
Mrs Grigorakou synthesis of all these presentations and the rich optical material make this book easy to read and very interesting.

The whole text at the end of publications, page 116

Indo-Hellenic Society’s Site. Year 2008 -----

2. Blogs

2.1 Pages du Journal XRONOS



Άρθρα

Γράφει από την Αθήνα, ο συνεργάτης μας, συγγραφέας κ. Γιώργος Λεκάκης

Χρονοτοπία Journal

02.03.2010

Par Giorgos Lekakis- Texte détaillé sur le colloque, 3 pages, ici en resumé ;

Colloque sur L’Hellénisme en Orient –Très intéressant, découvertes importantes et révélatrices, la Grèce devrait faire une Chaire d’Hellénisme en Orient à l’université d’Athènes et organiser une Exposition des trésors découverts par les archéologues étrangers en Orient.....

etc.etc.....

2.2. Blog de Jason, 1-11-2010

Πόλη **Ιάσωνος**

Δευτέρα, 01 Νοέμβριος 2010 Ελλάς - Μακεδονία η Ελληνική
Ο ελληνισμός της Ανατολής στο Συνέδριο της Αθήνας

Article de N. Martis, ex Ministre de la Macédoine

5 pages, en resumé ici

SYRIE et L'Hellénisme en Orient – L'Orient hellénisé-

Colloque International à Athènes, organisé par Mme P.Grigorakou et l'Archéologie Française.

.....Très intéressant, découvertes archéologiques impressionnantes et très importantes pour la Grèce, resumé des textes de chaque archéologue, etc etc. Conclusion du Colloque et appui à la proposition faite sur la nécessité d'une Chaire universitaire en Grèce sur l'Hellénisme en Orient, etc. etc..... ;
Honneur aux archéologues étrangers

2.3. **DOCPLAYER**

ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΑ & ΤΕΧΝΕΣ -Arxaiologia & Arts

Histoire "Le Monde hellénistique en Orient"

ΙΣΤΟΡΙΑ: «Ο ελληνιστικός κόσμος και πολιτισμός της Ανατολής

Présentation du Colloque "Le monde hellénistique en Orient" à la lumière des fouilles archéologiques.

Nombreuses villes hellénistiques dans la vallée de l'Oxus...etc.etc..

Παρουσίαση συνεδρίου

1 Ο ΕΛΛΗΝΙΣΤΙΚΟΣ ΠΟΛΙΤΙΣΜΟΣ ΣΤΗΝ ΑΣΙΑ ΥΠΟ ΤΟ ΦΩΣ ΤΩΝ ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΩΝ ΑΝΑΣΚΑΦΩΝ

Η κοιλάδα του Ινδικού Καυκάσου και ο ποταμός Ώξος (Αμού Νταριά). Σημειωμένες πολυάριθμες ελληνιστικές πόλεις υπό ανασκαφή. Το πρώτο στην Ελλάδα Διεθνές Συνέδριο με θέμα τον ελληνιστικό πολιτισμό στην Ασία πραγματοποιήθηκε στις 29 Νοεμβρίου 2006 στο Auditorium του Γαλλικού Ινστιτούτου, υπό την αιγίδα του Προέδρου της Ελληνικής Δημοκρατίας και τη στήριξη των υπουργείων Εξωτερικών, Παιδείας, Πολιτισμού, της Γαλλικής Αρχαιολογικής Σχολής και της Γαλλικής Πρεσβείας στην Αθήνα.

Etc.etc.etc.....

..... **Traduction ci-dessous**

1.1 et 2.3 .Traduction du texte publié par "Archéologia"

Resumé du colloque d'Athènes de 2006

La civilisation hellénistique en Asie ou l'Hellénisme en Orient

Par Potitsa Grigorakou

.....Parmi les orateurs, l'Académicien Paul Bernard, ex-directeur de la mission archéologique française en Afghanistan et des fouilles dans la ville hellénistique d'Ai Khanoum. La découverte de cette cite hellénistique grandiose au Nord de l'Afghanistan - peut-être une des 70 Alexandrie mentionnées par Plutarque – étaye les citations des historiens anciens sur les grandes cités d'Asie – plus particulièrement celle de la Bactrienne – recherchées depuis 1920 par les premiers archéologues français dans les fouilles d'Alexandrie (Hérat), d'Arahosie (Kandahar), du Caucase (Begram)

La gigantesque ville grecque d'Ai Khanoum, dont le nom grec n'a pas été trouvé, est la seule qui n'a pas été recouverte ultérieurement par de nouvelles couches d'habitations et dont la fouille a donné aux spécialistes des éléments précieux sur le monde hellénistique en Asie.

Comme toutes les cités helléniques d'Asie, toutes les institutions grecques sont représentées : temple, agora, monument aux morts (héroon), gymnase (ici dédié a Hércule et Hermès), théâtre, palais, acropole, fontaine centrale, boulevard central (5km de long) et système d'urbanisme ippodamien. Des statues d'art grec, des mosaïques, des céramiques, des colonnades aux chapiteaux de style corinthien (caractéristique de l'architecture hellénistique) ornent l'endroit et des ouvrages de savants grecs (Aristote) ornent la bibliothèque du palais (des empreintes de textes ont été trouvées sur le sol, parfaitement lisibles !). Sur le monument aux morts sont transcrits les maximes delphiques. Il en fut sauvé un, celui que doit appliquer tout vrai citoyen grec dans les différentes phases de sa vie : «enfant apprends les bonnes manières, adolescent contrôle tes passions, adulte sois juste, vieux sois de bon conseil et sois sans regret pour la mort qui approche ». Sur la fontaine, les têtes représentent des dauphins et un personnage provenant des comédies de Méandre. Les colons grecs et les habitants locaux hellénisés vivaient ensemble dans cette ville, à 5000km d'Athènes, avec les institutions et valeurs philosophiques grecques et ils étaient bien au courant de l'actualité culturelle d'Athènes. Un autre fait est à signaler, ce sont les grands axes routiers Est-Ouest et les communications sans frontières entre les villes d'Asie. Ces communications ainsi facilitées, ces axes sont devenus moyens de commerce intense mais aussi de diffusion de la culture grecque dans ces régions et la langue grecque devenait un moyen indispensable de communication entre les différents peuples (lingua franca).

La beauté architecturale des villes helléniques et le mode de vie culturel des Grecs expliquent leur influence sur les peuples locaux et leur culture. La Bactrienne hellénistique fut conquise et occupée vers 140-100 av.J.C. par les nomades de la steppe qui adoptèrent beaucoup d'éléments grecs dans leur culture (alphabet, dieux, mythologie, art). L'important site archéologique d'Ai Khanoum mis au jour, a révélé ses bâtiments et palais, des colonnades, des mosaïques et d'autres vestiges importants qui ont été complètement pillés pendant les dernières guerres en Afghanistan. Les témoignages et photos des fouilles du directeur Paul Bernard sont doublement précieux pour l'archéologie et pour la Grèce, preuves et vestiges de la civilisation culturelle grecque implantée en Orient.

Le Professeur Paul Bernard a complété ce qui était déjà connu sur Ai Khanoum par quelques résultats des fouilles récentes du côté hellénistique de la ville de Bactres. L'ancienne capitale de la Bactrienne, aux fameux murs d'enceintes d'Alexandre est fouillée aujourd'hui par la mission française de R.Bézénval.

Le célèbre archéologue Victor Sarianididis, ex-directeur de la mission archéologique soviétique en Afghanistan et des fouilles à Tilia Tepé, a présenté le trésor en or de la Bactrienne : 20.200 offrandes funéraires des nomades Koushans qui occupèrent les royaumes Gréco-bactriens et qui adoptèrent des éléments de la culture et de l'art grec. Les oeuvres d'art créées au 1er siècle sont considérées comme les plus belles: des bagues avec Athéna et Niké, des agrafes avec Alexandre, Dionysos et Ariane, des amours et des dauphins, Aphrodite dans une exécution artistique gréco-koushane, et beaucoup

d'autres pièces dans une association unique de cultures. Elles démontrent ainsi l'influence grecque sur les peuples vivant dans ces régions, qui formèrent l'empire des Koushans et, plus tard, ont créé l'art du Gandhara.

C'est pourquoi ces deux fouilles ont une si grande importance car elles représentent les anneaux de la chaîne culturelle qui commence avec les colons hellènes, pour passer aux Koushans imbibés d'hellénisme et arriver enfin à l'art du Gandhara qui présente une forte influence grecque et abolir ainsi certaines théories plus anciennes qui la remettaient en question. Maintenant et désormais, tout cela a été étayé archéologiquement et la Grèce devrait s'intéresser à les mieux connaître et à les mettre en valeur.

Le Professeur Pierre Leriche, éminent archéologue de renommée internationale, directeur du Centre national français de recherches et des fouilles françaises à Doura Europos en Syrie et à Termez en Ouzbékistan, a travaillé dans deux cites hellénistiques dont les fouilles ont donné d'importants renseignements sur l'installation des colons grecs et l'évolution des villes hellénistiques en Asie. Certaines resteront simplement des forts militaires tandis que d'autres deviendront d'importants centres culturels ou commerciaux. P.Leriche a montré des pièces venant de toutes les cités grecques qui ont été fouillées, de la Syrie à l'Afghanistan et Ouzbékistan, soulignant que l'Asie était parsemée de villes grecques portant des noms de villes de la Grèce et, plus particulièrement, de Macédoine, de dieux grecs ou de la famille de Séleucos qui créa le grand royaume des Seleucides et qui était le fondateur le plus important après Alexandre de villes grecques en Asie. En Syrie, premier noyau de la culture grec au M.Orient avec Alexandrie d'Egypte (la Bactrienne était le noyau pour l'Asie centrale), Séleucos 1er le Vainqueur et ses descendants ont fondé plus de 50 cités, beaucoup ayant des noms de villes macédoniennes : Pélla, Dion, Europos-Doura, Béroia, Emessa, Héraklia, Halkis, Epiphania, Antioche, Laodikia, Apamia.....Ainsi, dans sa description, Strabon appelle la Syrie la "petite Macédoine". Le pays, grâce à ces villes et à son contact direct avec la Grèce, s'est hellénisé complètement et ses artistes devinrent de dignes continuateurs de la culture grecque dans beaucoup de domaines. La pratique de la langue grecque dans cette région a duré de nombreux siècles après l'époque hellénistique et tout au long de l'époque romaine, appelée Gréco-romaine. Les romains administraient cette région mais n'en modifièrent pas l'identité culturelle grecque de la région. Les villes hellénistiques connurent alors une grande prospérité grâce à la richesse apportée par les activités commerciales internationales Est-Ouest, qui débutèrent pendant la période hellénistique et qui s'intensifièrent sous les romains.

P. Leriche a montré aussi des vestiges trouvés dans les importantes fouilles des villes hellénistiques d'Ouzbékistan (Termez, Kampir Tapa, Dalvergin Tapa....) en remplaçant l'Académicien et Professeur E.Rtveladze et le Professeur S.Pitaef, éminents archéologues ouzbeks qui n'ont pas pu être présents au colloque.

La présence grecque en Ouzbékistan, faisant partie de l'ancienne Bactriane, était intense de même que son influence sur les arts de cette région qui durera jusqu'à l'art des Koushans et du Gandhara (plus de 6 siècles).

Des palais koushans sont décorés de la déesse Niké (Victoire), Athéna, Dionysos, Héraclès, de frises, de statues de caractéristiques tout à fait grecques – certains d'un art praxitélien remarquable pouvant être comparés à ceux de la Grèce classique, tel que la tête d'une jeune fille de Kaltsayan qui a un sourire de korê. A l'heure actuelle tout cela est exposé au très riche département d'art hellénistique du Musée de Tachkend.

NB.Des mémoires culturelles se référant à Alexandre et à la culture grecque sont encore parsemées dans toute cette région.

Le Professeur afghan à l'Université de Strasbourg, Zemarialaï Tarzi, directeur des fouilles à Bamiyan en Afghanistan et spécialiste de l'art du Gandhara, démontre l'inspiration grecque des formes et éléments de cet art que les spécialistes français appelèrent grécobouddhique. Cet art s'est développé pendant les 5 premiers siècles de l'empire des Koushans qui se convertirent au Bouddhisme et firent de cette région du Gandhara, entre l'Afghanistan et le Pakistan, un lieu sacré de leur religion. L'architecture et la décoration des nombreux monastères étaient d'art grec, hérité des Grecs et que les Koushans avaient assimilé et cultivé par eux-mêmes de longs siècles après, de même que

l'alphabet grec. Les vestiges les plus importants de cet art furent trouvés par les français au début du siècle dernier à Hadda en Afghanistan et dont les plus beaux sont exposés au Musée Guimet à Paris. A l'époque du royaume indo-grec, plus particulièrement celui de Ménandre, symbole de symbiose des deux cultures grecque et indienne – la première statue de Bouddha à forte influence grecque, a été sculptée. A l'époque, fut donné au jeune prince Sidarta devenu Bouddha (l'éclairé) l'aspect d'Apollon au sourire olympien et à la tunique plissée grecque. Cette morphologie se poursuivit 5 siècles durant jusqu'aux bouddhas de Bamiyan du 6ème siècle, ceux qui ont été détruits par les Talibans en 2001. On trouve de nombreux ouvrages montrant le compagnon de Bouddha, Vasrapani, sous la forme d'Héraclès, avec Alexandre ou Dionysos dans sa suite, héros et déités grecques adorées dans cette région, au même titre que d'autres dieux grecs. Deux de ces complexes sculptés de Bouddha avec Alexandre et Héraclès étaient encore conservés au monastère bouddhique de Tapé Sotor à Hadda en Afghanistan (restaurés par Z. Tarzi et détruits depuis). Les oeuvres de Hadda sont considérées comme les plus beaux exemples artistiques de cet art, certains d'une beauté égale à ceux de la Grèce antique.

Dans l'art du Gandhara, couronnement de l'art hellénistique, l'artiste s'exprime librement dans les visages représentés, chaque fois différents, sans les règles rigides de l'art grec classique (excepté pour le visage de Bouddha régi par certaines règles bouddhiques). L'artiste exprime ainsi sa propre richesse culturelle puisque les Grecs n'ont aboli aucune culture locale ; ils ont simplement répandu la culture grecque la rajoutant aux éléments culturels des peuples, en les enrichissant.

Lui aussi de renommée internationale, Osmund Bopearachchi, d'origine shri lankaise, professeur à la Sorbonne, Numismate et expert international sur les monnaies hellénistiques d'Asie, qui, à l'étude des milliers de pièces de monnaies trouvées en Asie Centrale, fait revivre l'histoire des royaumes gréco-bactriens et des 45 rois environ de ces royaumes, dont les plus importants sont Eukratide, Eftimidios, Dimitrios.... Cette région de l'Asie centrale appartenait au royaume des Séleucides mais a pris son indépendance en 250 av.J.C. avec Diodote. La richesse en métal – certains sites sont les plus grands du monde – montre la richesse minérale de la Bactriane et le haut niveau de l'art numismatique grec révèle le niveau élevé de la culture grecque des royaumes grécobactriens. Les Grecs ont répandu dans ces régions l'art de frapper la monnaie, produisant de belles monnaies à la grecque, ont aussi répandu la construction architecturale avec des pierres, l'usage des colonnes et d'autres éléments techniques et culturels, adoptés par la suite par les peuples locaux, pendant des siècles. Quand les Koushans occupèrent les royaumes gréco-bactriens, les Grecs se regroupèrent plus au Sud-Est, sur les territoires conquis avant par Demetrios A' en Inde (Pentapotamie) et créèrent le royaume indo-grec qui dura jusqu'aux premières années du christianisme, environ 10 ap.JC. Le plus important des rois ici fut Ménandre, cité avec respect dans les écritures sacrées indiennes comme le roi-Juste. Vers la fin de ce royaume, les pièces de monnaie sont bilingues, portant d'un côté des inscriptions en grec et de l'autre en langue locale, preuve de l'influence réversible des cultures et de l'amoindrissement progressif de l'élément grec. Tout cela ressort de l'étude numismatique et du recoupement de certains documents historiques de la région, car peu d'éléments ont été sauvés par les historiens de l'Ouest, concernant ces royaumes. Des tonnes de pièces de monnaie ont été trouvées dans des puits au Pakistan et en Afghanistan et donnent ainsi des témoignages scientifiques aux spécialistes sur l'histoire des royaumes grecs en Asie Centrale et sur lesquels le Professeur Bopearachchi a particulièrement travaillé.

Considérable aussi est le travail d'historien du Professeur à l'Université d'Alexandrie, Mostapha El Abbadi, inspirateur de la nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie, renaissance et hommage à l'ancienne Bibliothèque de l'époque hellénistique, joyau du royaume des Macédoniens, Ptolémées Lagides. M. Abbadi fait référence aux grands savants d'Alexandrie et à ceux qui furent invités de partout par les rois Ptolémées et qui créèrent au Musée d'Alexandrie la première université du monde et constituèrent les bases de la plupart des sciences actuelles: Euclide en Géométrie, Archimède, Ktisivos et Héron en Mécanique, Eratosthène, Aristarque en Astronomie, le gréco-juif Philon en philosophie, Ptolemée le géographe, etc..... Pour la première fois on a ici pratiqué l'Anatomie, des études approfondies, des archives scientifiques.... un vrai bouleversement de connaissances dans

lesquelles ont contribué les connaissances déjà acquises par des scientifiques égyptiens en astronomie, anatomie ou technologie, dans une interaction culturelle..

L'ouverture d'esprit de cette époque pour la découverte, commencée par Alexandre, l'universalité provoquée par l'ouverture des frontières d'Est en Ouest et l'utilisation générale de la langue grecque, sont dus à l'identité multinationale des populations des grandes villes comme Alexandrie, qui vécurent avec la culture grecque. Dans cet esprit a été faite la traduction en grec du livre sacré des Hébreux par les 70 savants d'Alexandrie, afin qu'il soit compris partout dans le monde et par les Juifs hellénisés.

Les études du Professeur El Abbadi sur l'Alexandrie hellénistique et l'universalité de la langue grecque pendant les périodes hellénistique et gréco-romaine démontrent que son utilisation en tant que langue officielle au Moyen Orient dura un siècle encore après la conquête des Arabes (300 av.JC. à 640 et à 740 après J.C.). La grecophonie d'Alexandrie et de la Syrie, encore fortement hellénisées, dura donc 10 siècles !

Du côté grec, le Professeur à l'Université de Ioannina Michel Kordosis a analysé les écrits anciens (Plutarque, Strabon) sur la présence grecque en Inde. La conquête des Satrapies de l'Est par Alexandre, les limites à l'ouest de l'Indus dépassées plus tard par les rois indo-grecs, (ils arrivèrent jusqu'au Gange), à la fondation par Alexandre des cités d'Alexandrie du Caucase, de Bucéfalia, puis son arrivée à la région portuaire de Patala, les travaux portuaires dans cette région, le Périple de Néarque...empreintes de ces événements trouvées et analysées dans les textes des anciens historiens..

Le Docteur Apostolos Bousdroukis s'est rapporté aux nombreuses villes grecques créées par les Séleucides au Moyen Orient, à l'établissement des Grecs dans ces villes, gérées par les institutions grecques, aux lois écrites, l'égalité des citoyens, privilèges maintenus même pendant l'époque gréco-romaine. Ces privilèges donnés aux citoyens par les institutions grecques ont fait que les cités locales (non grecques) demandaient à obtenir le titre de "polis" (ville) qui préconisait l'autonomie, une sorte de gestion démocratique d'un haut niveau culturel.

Le Docteur Potitsa Grigorakou a procédé au résumé de chacune des interventions et mis en évidence ce que ces fouilles effectuées dans les différents endroits d'Asie, les découvertes archéologiques et les théories qui en découlent, nous apprennent sur la civilisation et le monde hellénistique en Orient. En conclusion on peut dire que la présence culturelle grecque en Orient fut considérable, influençant les cultures et les arts les peuples en Asie (D. Schlumberger) dans une osmose féconde.

Ceci constitue une page significative du passé culturel de la Grèce, mise au jour par les fouilles archéologiques en Asie.

Il est important que cette page d'histoire soit connue par le public grec et qu'elle soit mise en valeur par la Grèce, car elle prouve non seulement la diffusion de la culture grecque en Asie par les Macédoniens d'Alexandre, mais aussi qu'elle fut adoptée de plein gré et sans imposition aucune. La preuve en est qu'elle continua à être cultivée par les peuples de ces régions pendant de nombreux siècles après le départ des Grecs, ce que démontre l'art des Koushans et l'art gréco-bouddhique du Gandhara.

"Les fondations de la civilisation occidentale mais aussi d'Asie centrale et du Proche Orient ont une solide base hellénistique" affirment B.A.Litvinskij, I.R.Pickinian et de nombreux autres archéologues.

Propositions officielles du colloque,

- 1) Proposition adressée aux recteurs des universités d'Athènes et de Thessalonique et exprimée par le Dr P. Grigorakou, pour

la création d'une chaire de civilisation hellénistique en Asie ou d'Hellénisme en Orient, comme la chaire qui vient d'être créée à Alexandrie, afin que soit enseignée cette matière en Grèce aussi et pas seulement en France, en Angleterre ou ailleurs. (*) C'est pourquoi il faut d'abord que soit constitué un Organisme pour rassembler les copies des Rapports de fouilles des missions étrangères en Orient, afin de les enregistrer, les traduire et les rendre ainsi accessibles aux chercheurs grecs. Il faut aussi faire venir les spécialistes étrangers – par exemple les spécialistes Français – pour former les historiens et archéologues grecs et pouvoir équiper rapidement en personnel cette chaire. Il faudrait que cela se fasse vite avant que les archéologues spécialistes du sujet, vétérans aujourd'hui, prennent leur retraite et que soient perdus leurs témoignages, leurs expériences et toutes leurs archives. Avec eux seront perdues les preuves archéologiques de l'intense diffusion de la culture grecque en Orient.

2) Proposition adressée au ministère de la Culture.

Il faudrait aussi faire exposer en Grèce les statues et œuvres d'art grecques découvertes à la ville hellénistique d'Al Khanoum et les offrandes funéraires en or de Tilia Tepe, influencées par l'art grec. Manoli Andronikos l'avait déjà suggéré. Ces trésors de grande valeur du Musée de Kaboul, sont actuellement exposés au Musée Guimet à Paris (jusqu'au 30 avril). La Grèce devrait en profiter avant qu'ils partent ailleurs et bien plus loin.

NB. Dans ce musée sont aussi exposés de façon permanente les sculptures de l'art gréco-bouddhique du Gandhara. A visiter.

3) Proposition

La Présidence de la République grecque devrait honorer les archéologues étrangers qui ont dédié leur vie, depuis si longtemps, à la découverte et à l'étude des villes grecques et de la diffusion de la culture grecque en Orient, avant qu'ils partent bientôt à la retraite. Leurs noms sont à la disposition de la Présidence.

N.B. (*) Cette Proposition a déjà été faite par P. Grigorakou conjointement avec V. Sariannidi et déposée aux Ministères concernés depuis 2002. Nos de protocole 3299/10-4-2002 et 8132/12-9-2003 au nom du Dr P. Grigorakou, Chercheur en Histoire de l'Hellénisme en Orient. Tél/fax 210 7233 980 Email popa@otenet.gr

=====

[Le texte intégral publié par la Sté Indo-hellénique de culture](#)
à la suite du Colloque d'Athènes

14



EL.IN.E.P.A. 2003 - 2014 Έντεκα Χρόνια, Eleven Years

HELLENISM IN THE ORIENT

PROCEEDINGS OF ATHENS INTERNATIONAL SYMPOSIUM

In Greek and French

HELLENISM IN THE ORIENT or

THE SPREAD OF THE GREEK CIVILIZATION IN ASIA by Alexander and the Macedonians

by Dr Potitsa Grigorakou

The ancient Macedonians followed Alexander all the way to India and assisted him to build his empire which survived -divided into smaller ones- for three centuries after his death (in 323 B.C.) These three post-Alexander centuries are called by scholars as the German Droysen, Hellenistic Era, to distinguish it from the Greek classical period.

Following the lectures by the two distinguished specialists, Professors Pierre Leriche and Osmund Bopearachchi, I will attempt to present a synthesis drawing conclusions from their presentations and from my knowledge from other scholars who are not here today.

Excavations of archeological sites in Asia, from Syria all the way to Afghanistan, Uzbekistan and India, bring recently to light the post-Alexander world.

As reported by ancient historians and proved now by the archeologists, the Hellenistic era is characterized by "the spread of the Greek civilization to the Orient", as Tarn said, achieved by the Macedonian successors of Alexander and resulting from two main factors: the many Greek cities built by Alexander and his successors and the ecumenism of the Greek language. What was the force that propelled it??

The excavations also demonstrate the influence of the Greek culture on the arts and civilizations of Asia and vice versa.

The findings reveal also that the elements of the Greek civilization were voluntarily adopted by the local people for many centuries after the Greeks left Asia, as for example the Kushan art and especially the Gandhara art, named by the French specialists, Graeco-Buddhist.

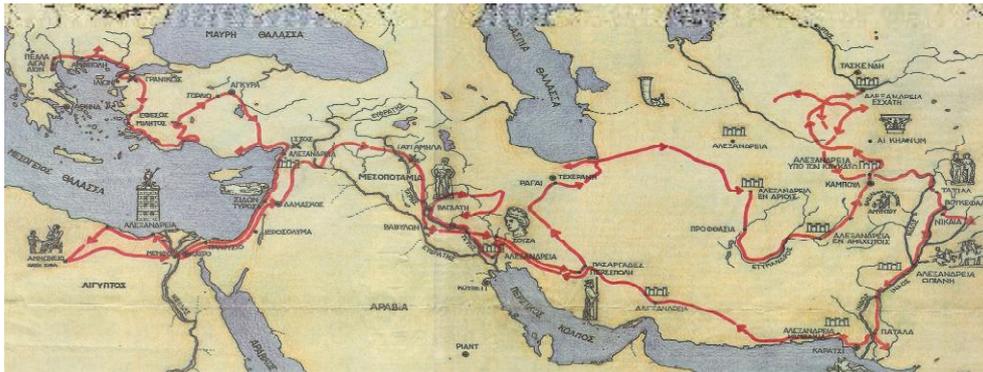
After many years of excavations and studies, only recently, the last 15 years, have we begun to realize how historically important are the archeological findings in Asia, especially those done by the French archeologists, who keep excavating systematically since the beginning of 1900. Today those who are mostly known are Professors Paul Bernard, Pierre Leriche, Osmund Bopearachchi, Jean Yves Empeur, Edward Rtveldze, Antonio Invernizzi and several others of different countries, who operate excavations in Asia and Egypt .

The seed of Hellenic civilization brought about a sort of renaissance in Asia that changed the cultural identity of the Asian world. The archeologists have lightened up the persistent use of the Greek language in Asia that made the civilization universal for many centuries (ten in the Middle East), till Islam arrived and beyond.

Professor Mostafa El-Abbadi of the University of Alexandria writes in his book "The Ancient Library of Alexandria" (UNESCO, Paris 1992) that more than a century after the Arab conquest, Damascus and Alexandria continued to use the Greek as the official state language (from 331 B.C. to 750 A.D.). This remarkable persistence was mainly due to the post-Alexander Macedonian kings and the inner force of the Greek civilization.

According to Plutarch, Alexander built seventy cities named "Alexandria", (picture No1, map of Alexander's expedition and the main Alexandrias) nine of which were in Bactria (today's Afghanistan, south Uzbekistan, Tadzikistan and Pakistan) at the East end of his kingdom.

1. Alexander's expedition from Macedonia to India (334-323 B.C.)



Originally they were built as fortresses, but some of them were developed later as great commercial and cultural centers spreading the Greek civilization to the peoples of Asia. Many more cities were built later by King Seleucus 1st the Nikator, an Alexander's general who established the Seleucid Empire in Asia after Alexander's death, and by an other general, Ptolemy and his heirs in his kingdom in Egypt (total, about 200 Greek cities). (Picture No 2, Map). Green "from Alexander to Actium. The spread of Hellenism, Berkeley, 1990)

2. Greek Cities in Asia

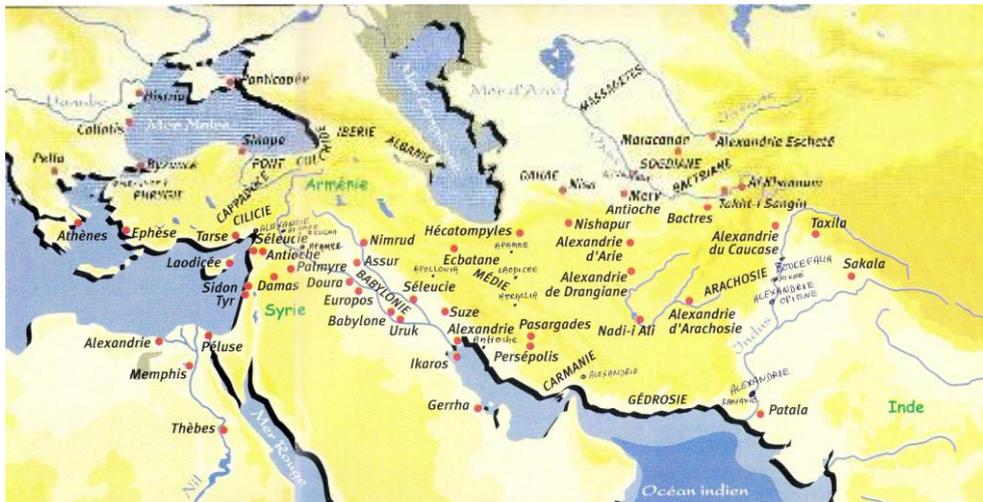
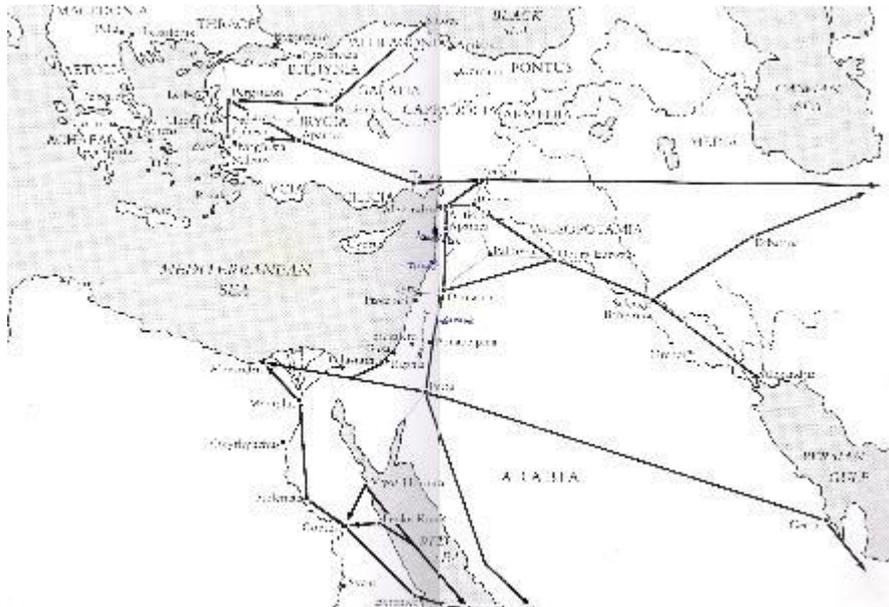


Photo P.Leriche

Some of them are known well, a few only by name, and others have been excavated without the archeologists knowing their names.

Certain cities became large commercial and cultural centers in the long east-west routes in Asia, later known as the Silk Road, and greatly affected their surrounding territories. The many stretched routes, created to facilitate communications between cities (picture No 3, map),

3. The Routers between Mediterranean and Central Asia

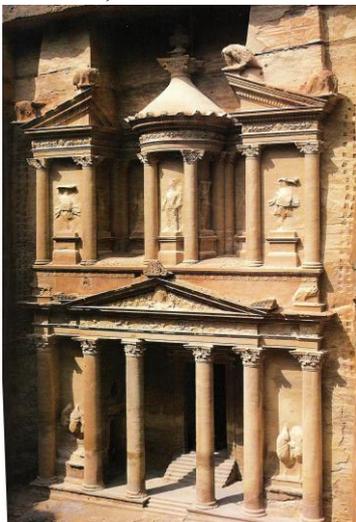


increased the commercial and cultural exchanges between various people from the Mediterranean to India, making the Greek language a necessary tool of communication among people and a channel for spreading the Greek culture.

Other Greek settlers migrated to the new cities, bringing with them knowledge, new ways of life and Greek art. Many indigenous people who were Hellenized also contributed to the perpetuation of the Greek culture. A good example is the architect Apollodor from Damascus who built the Rome's Forum. Other examples of Greek influence on local cities are: the Arab city of Petra with Greek architecture, the Aramaic city of Palmyra of the roman period, with Greek architecture and Greek official language. (Picture No 4 , Petra, Palmyra).

4. Influence of the Greek Architecture

Petra,



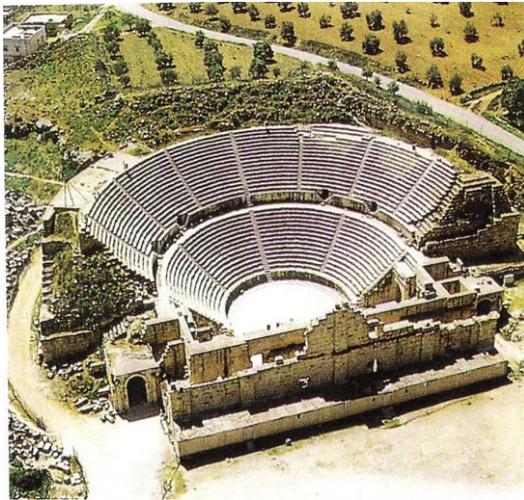
Palmyra



The most important characteristic of the Greek civilization in Asia, which was disseminated by the Hellenistic cities, was the fact that it did not replace or abolish the local civilizations. Preserving their own culture, the people of the Orient adopted the Greek civilization to a degree that was desirable or necessary for their intellectual or commercial exchanges. The presence of large theaters excavated in the Hellenistic and Graeco-Roman cities for instance, (Picture No 5, Theater in Gerasa) show that the local people understood Greek and the Greek plays, since there were no translations at those times.

Also many local cities had adopted Greek as their official written language, example the coin of Petra with Greek inscriptions (Picture No 6).

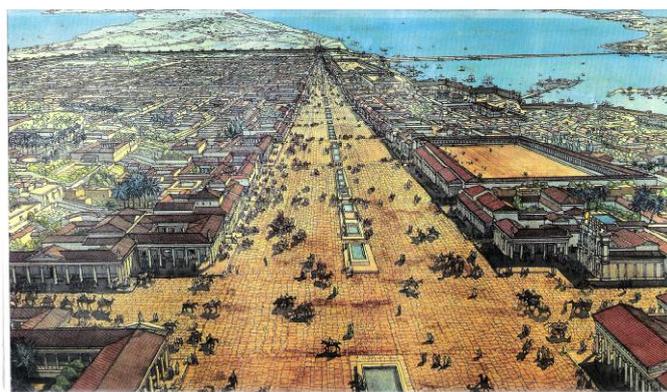
5. Greek Theater in Jerash (Gerasa), Jordan.
6. Coin of Petra roman period, Greek inscription.



The universality of the Greek language also helped the spread of Christianity later.

The best known Greek cities in the Middle East are: Alexandria of Egypt, rich capital of the Ptolemy's kingdom, the most important commercial and cultural center of the Hellenic world, where Alexander was buried and where the two cultures, Greek and Egyptian melted. (J.Y Empereur "Alexandrie Hellénistique redécouverte" Paris 199) (Picture No 7, Alexandria in 3D and Venus-Isis).

7. Hellenistic Alexandria in 3D, according to the French archeological Institute of Alexandria and Aphrodite-Isis, 1st c., melted religion, Tana museum.



Other important Greek cities are Ephesus, Antioch (the "Paris" of the Middle East according to Gibbon, both cities rich, glamorous and illuminated at night), Dion, Pella, Edessa, Veria, Laodiceia, Doura-Europos, Philippoupolis (today Aman), Apamea, Chalkis, Herakleia etc. (Picture No 8, map and city of Doura Europos)

8. Hellenistic Syria

Hellenistic city of Doura-Europos

in

Syria. The Greek hippodamic system is obvious.

Photo Pierre Leriche



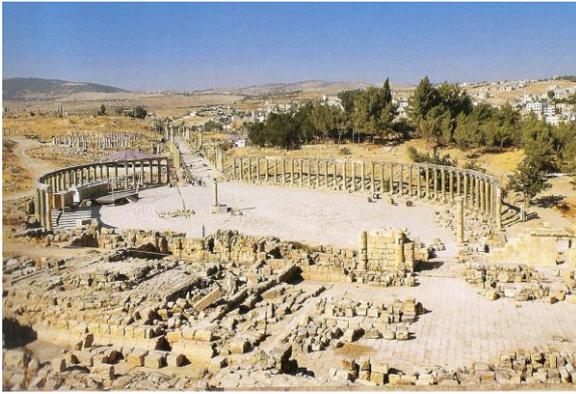
Many of them have names of cities in Macedonia, or of other Greek cities, Greek gods or the king’s family. The Greek language in these cities was used until the arrival of Islam and beyond.

The Greek presence was so strong, especially in N. Syria –where so many Hellenistic cities had been built with names of Macedonian cities– that Strabon calls it “small Macedonia” in his description, as Professor Leriche mentioned. Some of these cities are excavated by him personally. (Pierre Leriche “The Greeks beyond the Aegean. From Syria to Bactria” Onassis Found., N.York 2002).

During the Roman period that followed the Hellenistic Era, the cities continued to maintain their Hellenistic identity, some of them became rich, and exhibited grandiose architecture with graceful Corinthian pillars, wide streets and beautiful mosaics. (Picture No 9 , Columns of Apamea, of Gerasa, Mosaics of Zeugma).

9. Hellenistic cities in roman period. Corinthian Columns in Apamia and Gerasa, mosaics of Zeugma

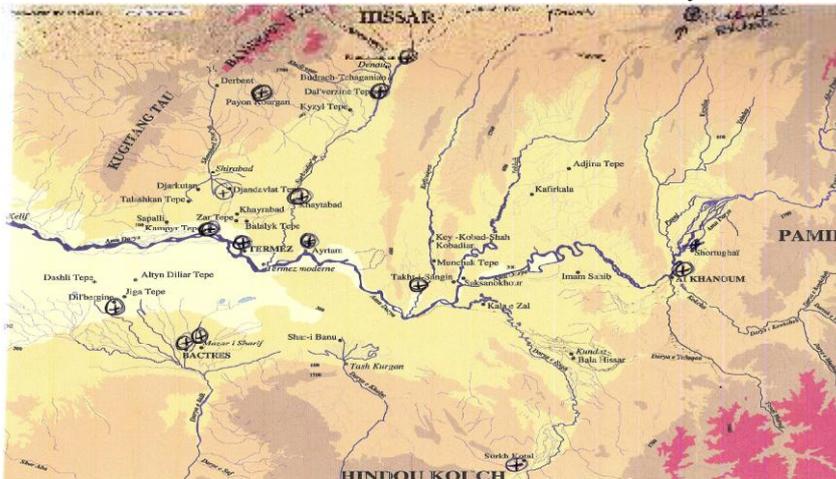




Their prominence induced many local cities to demand the status of ‘‘polis’’ i.e. an autonomous Greek city. (M.F. Baslez’’L’Orient hellénisé’’Paris 2004

The second great center of Hellenistic civilization was Bactria, in Central Asia. (Picture No 10, map).

10. Greek settlements in Central Asia, Oxus river’s valley. Photo P.Leriché



The Graeco-Bactrian and Indo-Greek kingdoms developed there (O.Bopearachchi, ‘‘Afghanistan, The Graecobactrian kingdoms’’Ceredaf Paris 2003 and P.Callieri’’Indo-Greeks’’Roma 2003), were ruled by forty Greek kings in succession, for three centuries, as far deep inside India. The Greek kings (Picture No 11) established some Greek cities and introduced the Greek coins in these areas (some of the attic type) with Greek gods on the rear, as their emblems (O.Bopearachchi)..

11. Greek Kings,Greco-Bactrian and Indo-Greek kingdoms

Greek Gods at the reverse side of the coins. Zeus, Hercules and Athena Alkidimos protectors of Macedonia



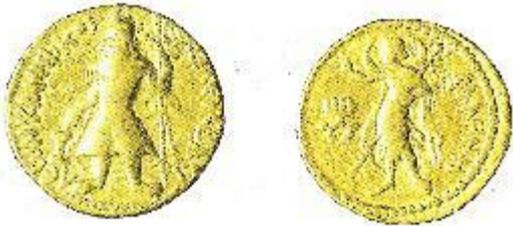
Greek King

Diodotos, Eftydemos, Greco-bactrian Kings, Menander, Indo-

For example Euthydemos was originated from Magnesia of Meander, in Asia Minor, and his family from Magnesia in Greece.

Thousands of coins were discovered showing the Greek cultural influence, the high level of civilization, the wealth of the area and the Hellenic Macedonian influence on the cultural and economic life of the local people. (O. Bopearachchi "Archeologie de l'Asie Centrale. Lattes 2003, "Le portrait d'Alexandre" Paris 2006).. For ex.. a Kushan coin (1st c.), with Greek inscription and Greek goddess on the rear. (Picture No 12)

12. Greek influence on Kushan Coins



Kushan coin of king Kaniska, greek inscriptions VASILEOS KANIRKOU in front ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΚΑΝΙΡΚΟΥ In Greek, and the Greek goddess SELINI – ΣΕΛΗΝΗ on the rear in Greek .1st century. Foto Osmund Bopearachchi

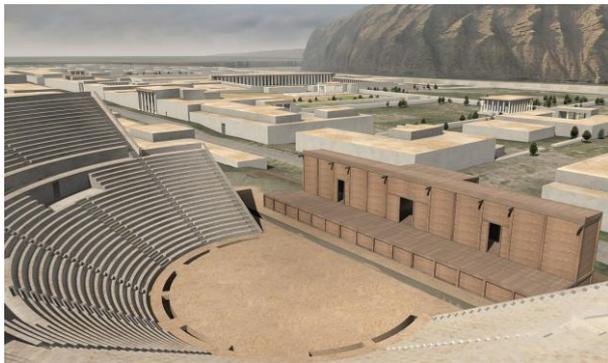
In this area Alexander built Alexandria of Caucasus, Alexandria Arias (today Herat), Alexandria Arachosias (today Kandhahar), legendary cities that have not yet been entirely excavated.

Ai Khanum in north Afghanistan, near the Tatzikistan border, is the only Hellenistic city substantially excavated, by the French archeological expedition, under the supervision of the Academician, Professor Paul Bernard. Its Greek name is not known (it could be an Alexandria). It is an impressive and very characteristic city that furnished archeological precious information relative to the Oriental Hellenistic cities. ("P. Bernard "Ai Khanoum" DAFA Paris 1972-1992) (Picture No 13, Ai Khanum, Theatre, mosaics with Macedonian symbols).

13. The Hellenistic City of Ai Khanum



Ai Khanoum, the Greek Theatre, mosaics with Macedonian symbols



(“P.Bernard “Ai Khanoum” DAFA)

Built on the strategic passage to Tadjikistan, Ai Khanum is an example of genuine, solid Hellenistic city with Greek architecture and institutions, a huge majestic structure with the characteristic central avenue, an Acropolis, Temple of Zeus, Palace, Theatre, Gymnasium dedicated to Hermes and Heracles, Library, public fountains, statues, mosaics, Greek pillars, and philosophical epigrams carved on the city’s monuments, based on Delphic maxims. The city cleverly blended the local elements with the Hellenic civilization.

The splendour of such a city explains the cultural influence the Hellenistic cities had on local people’s civilizations.

The Kushan Empire of local people, who replaced later the Graeco-Bactrian kingdoms in the region, adopted the Greek alphabet and elements of the Greek art and themes. (Picture No 14 , Kushan art: Ring with Athena, Venus of Kushan, Dionysos and Ariadne and Kushan writing).

14. Kushan Art with Greek Influence and Writing with Greek Alphabet

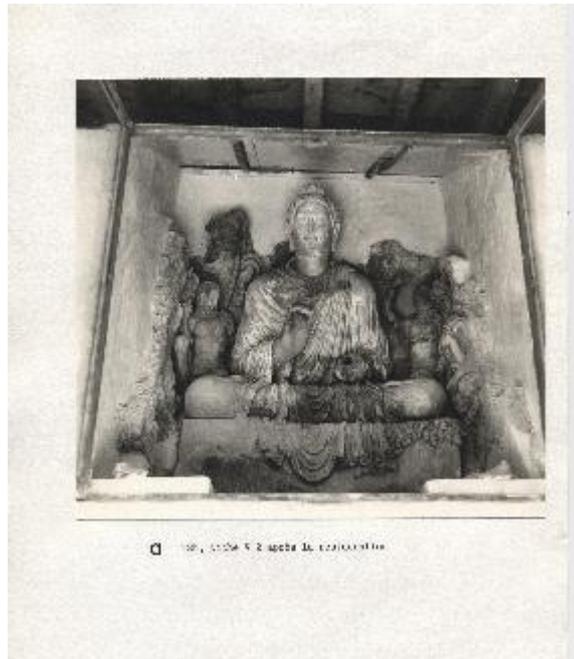
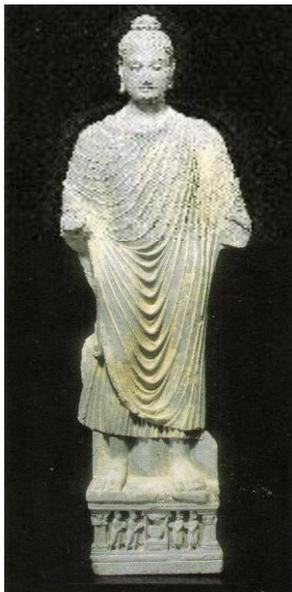
Ring-seal with Athena, Venus of Kushan, Dionysos and Ariadne
The Greek alphabet



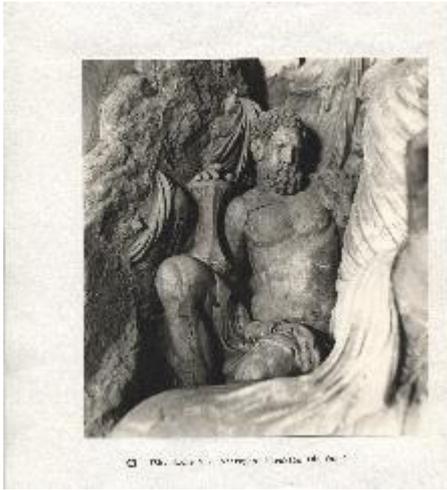
(V.Sariannidi and D.Schlumberger)

Also the Graeco-Buddhist Art of Gandhara, that followed, shows statues of Buddha with the face of Apollo, (Picture No 15 , Buddha with Apollo's features and Greek chiton, Buddha with Hercules and Alexander on his sides, Photos and restauration by Prof. Z.Tarzi) (Z.Tarzi "Hadda une histoire millénaire"Paris 2002).

15. Greco Buddhist Art of Gandhara



Buddha with Greek chiton and Apollonian features. // Haddha Afghanistan 2nd century
 Photo O. Boparachchi
 Restoration and photo Z. Tarzi



Bazrapani Buddha's companion with Heracles' features and Alexander, at Buddha's sides (Z.Tarzi "Hadda une histoire millénaire" Paris 2002).

All of these arts prove the liking of the local artists for Hellenistic civilization that lasted six centuries after the Greeks left the area. Unfortunately, the Ai Khanum archeological site, like so many other sites and museums, have been plundered during the last few years.

The grand epoch in Asia and Egypt, named Hellenistic Era or Hellenism in the Orient as French Professor Schlumberger called it, with its special civilization, was created by the power, resiliency and spirit of the Hellenic civilization that was easily and peacefully amalgamated with the Asian and Egyptian ones. A remarkable result of this amalgamation was a new art, the Hellenistic Art whose creation was the Greco-Buddhist Art of Gandhara, expressing the Buddhist themes with Hellenic style. (Picture No 16, Buddhist head with Greek profile, statue and head of a Kore from Uzbekistan with Praxitelian plasticity).

16. Gandhara art with Greek Plasticity. The famous Praxitelian Head of Kore from Uzbekistan, 2nd c. Discovery and photo, Galina Pughatsenkova



Buddhist head with Greek profile, statue and head of a Kore from Uzbekistan with Praxitelian skill

The spread of the Greek civilization in the Orient by the Macedonians demonstrates their Greek cultural identity, the proof of which lies in the excavated cities in Asia and also in the strong memories of Alexander the Greek and the Greek civilization, which are still alive in Central Asia, especially among people in Afghanistan, Pakistan and Uzbekistan. Example this recent Afghan currency with a GraecoBactrian king's emblem and Greek inscription ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ

(Picture No 17).

17. Recent Afghan Currency with Greek Coat of Arms and Greek Inscription



Greek Bactrian King EUKRATIDOU MEGALOU VASILEOS, in Greek.

Some populations in the region still wear the Kausia, the Macedonian hat, revere Greece and the Greek culture and claim they are of Alexander's descent.! Even Marco Polo reports it in his book in 1200. (Marco Polo "The description of the world" 1272, A. Lerounis "Alexander in Pakistan" Athens ODEG March 2003).

The Hellenistic Era would not have occurred had not been for the contribution of Alexander's Macedonians, who were Greeks. The force that propelled it was Hellenism, a concept expressed by Droysen, wrapped within a single word: Hellenismus. If Alexander and his Macedonians were not possessed by the power of Greek pride, there would have been no Hellenistic Era, no matter how many experts from other Greek cities-states followed the Macedonians to the depths of Asia. The expressed view that the Hellenistic civilization was spread by the other Greeks and not by the Macedonians cannot be correct. The Seleucids and the Ptolemies have established the Greek civilization in their kingdoms and despite the fighting among the post-Alexander kingdoms, their solid Hellenism remained intact. Despite Demosthenes's rhetoric, the pan-Hellenic spirit followed the Macedonians to the Orient. In Ai Khanum they lived with philosophical Delphic maxims while in Luxor in Egypt they carved their names on the columns, all of them in Greek.

Some people in Central Asia still think of Alexander the Greek and his Greeks from Macedonia who brought to them the Hellenic civilization which melted with theirs. Some of its elements are still alive nowadays.. Some towns in Uzbekistan add the name Iskenderia (Alexandria) to their own as Odil Saidikramov says (Consul General Odil Saidikramov, "Uzbekistan" Press release, Athens 2007), proud of having been on Alexander's way to India and of having received elements of the Greek culture which they still respect. They say Hair for hello, the Greek word Haire, among many others used in these regions (like the Kalash tribe in Pakistan) (Ed.Rtveladze "Hellenism in Central Asia" Tashkend, 2000).

In Asia the Greek civilization spread by the Macedonians enriched, influenced the local cultures and blended with them. It is a great achievement and besides, it proves the Greek cultural identity of the ancient Macedonians.

Palmyre

“ΠΡΟΣΤΑΓΜΑΤΙ ΒΟΥΛΗΣ ΚΑΙ ΔΗΜΟΥ” “Par Ordre de le Boulé et du Démos”

Inscription dans l’Agora de Palmyre prouvant ses Institutions grecques en période romaine.

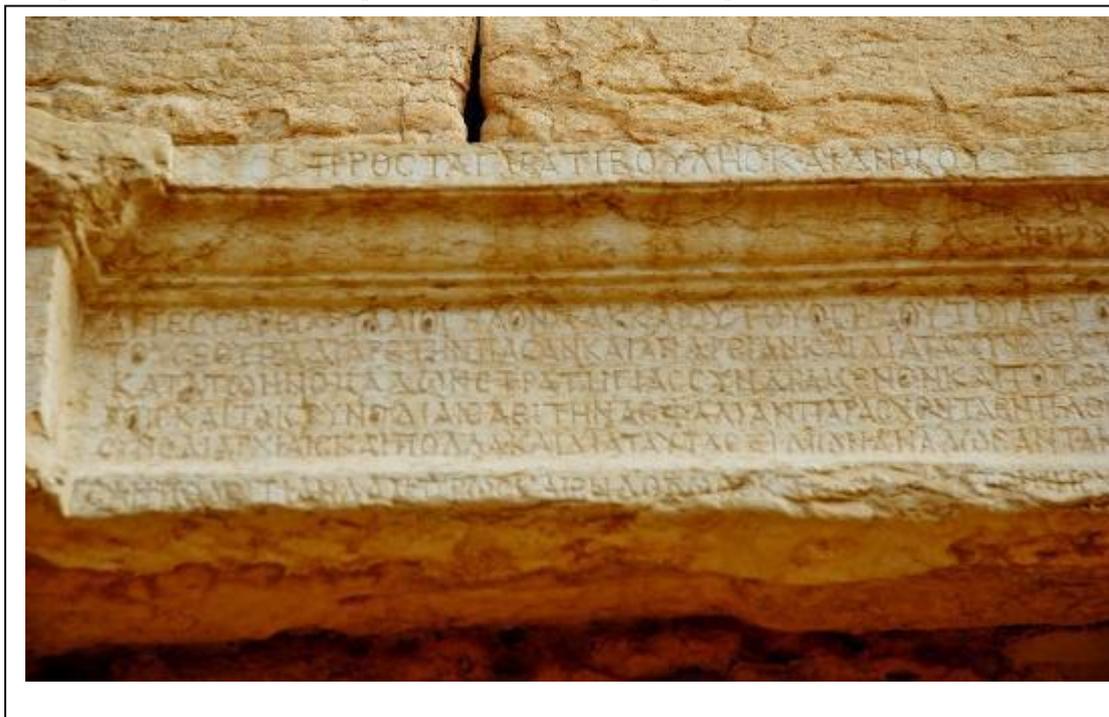


Photo M. Tsotra

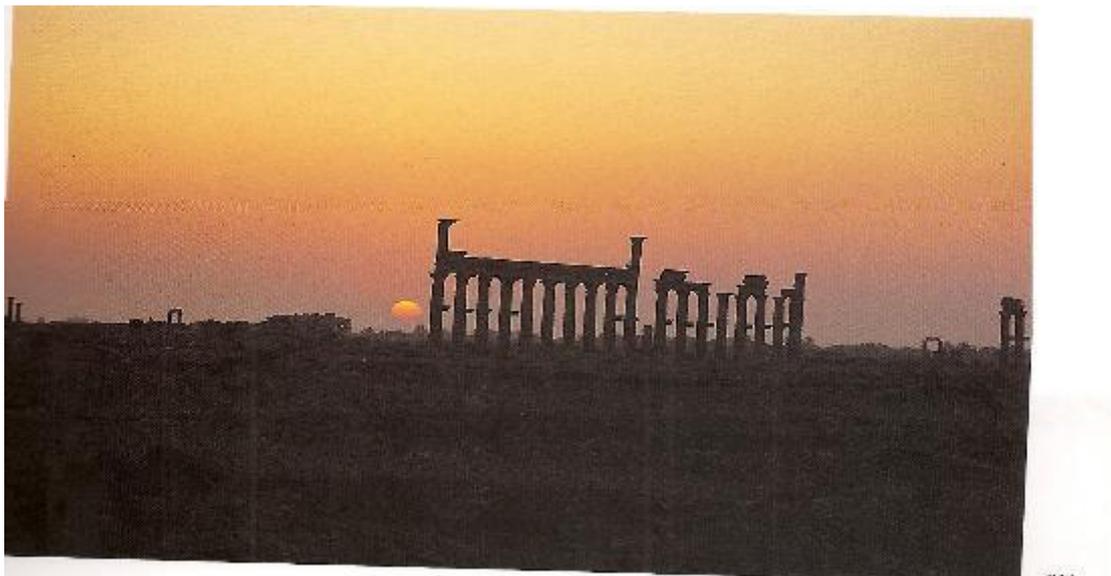
Palmyre, vue générale avant les destructions.



Photo P.Grigorakou .



La colonnade de la rue principale, le Théâtre, l'Agora, les gracieux chapiteaux corinthiens...c'est la "touche" de l'Hellénisme dans les cultures de l'Orient



Le coucher du soleil à Palmyre, symbole de la fin de l'Hellénisme en Orient

Potitsa Grigorakou

Ed. ‘PALMYRE’, Association Culturelle. ΠΟΛΙΤΙΣΤΙΚΟΣ ΟΜΙΛΟΣ ‘ΠΑΛΜΥΡΑ’
Edition en Grec et en Français
No ISBN 978-960-98133-1-0

© Copyright 2007
P. Grigorakou-Parnassos, Rizari 15, 11634 Athènes, Tél./fax 210 72 33 980 Travaux d'imprimerie et reliure
‘Lefteris Striligas’
Aristidou 9, Athènes, Tél. 210 32 12 623